DES ERREURS

ET

DES PRÉJUGÉS

RÉPANDUS DANS LA SOCIÉTÉ.

T. II.

On trouve chez les mêmes Libraires, le Tome Ier du même Ouvrage.

DES ERREURS

ET

DES PRÉJUGÉS

RÉPANDUS DANS LA SOCIÉTÉ;

PAR J. B. SALGUES.

Nihil magis præstandum quàm ne pecorum ritu sequamur antecedentium gregem pergentes non quà eundum est, sed quà itur.

SENEC. *de Beat. vit.*, *Cap.* I.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ F. BUISSON, Libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.
ET chez DELAUNAY, Libraire, Palais du Tribunat, n° 243.

1811.

PRÉFACE.

LORSQUE *je publiai le Premier Volume de cet Ouvrage, il me restoit un assez grand nombre de Questions à traiter; mais avant de les offrir au Public, je désirois pressentir son opinion et le jugement des hommes éclairés. Aujourd'hui qu'ils ont bien voulu m'encourager par leurs suffrages, je livre à l'impression ce Second Volume, dans l'espoir qu'il sera reçu avec la même indulgence.*

ERRARE HUMANUM EST, *est la plus juste et la plus ancienne devise de l'homme. Dès l'origine du monde, son premier pas dans la vie est marqué par une erreur. Le docteur Thomas Brown observe, avec raison, que si la belle Eve eût fait usage de son jugement, jamais elle ne seroit tombée dans le piége grossier que lui tendit le Démon.*

Mais telle est la condition du genre humain; nous avons mille routes pour arriver à l'erreur, il n'en est qu'une pour nous conduire à la vérité. L'ignorance, la foiblesse d'esprit, les préjugés de l'éducation, la paresse ou l'indifférence, l'intérêt et la passion, l'autorité, l'habitude, et la routine, l'irréflexion et l'esprit de parti, sont autant d'ennemis armés sans cesse contre la raison.

L'ignorance : *un homme est né dans une condition obscure, le sort le condamne à vivre du travail de ses mains; quel usage voulez-vous qu'il fasse de son entendement? à quelles études voulez-vous qu'il se livre? n'est-il pas*

vrai que le cercle de ses idées ne s'étendra pas au-delà de celui de ses besoins, que toute son intelligence se concentrera sur les objets qui se rapportent à l'état qu'il exerce? Un autre, d'une condition un peu plus élevée, est occupé des calculs de son commerce; une famille nombreuse attend de lui son existence et son bonheur : quittera-t-il ses registres et ses bureaux pour faire un cours de sciences et de philosophie? La majeure partie de l'espèce humaine est donc réduite à vivre dans une sorte d'ignorance invincible.

La foiblesse d'esprit : *Supposez maintenant une classe plus distinguée, capable par les ressources de la fortune de se livrer à l'étude, de s'occuper tout entière des moyens d'accroître ses connoissances et de perfectionner sa raison; êtes-vous sûr de trouver l'étendue et la force d'esprit nécessaires pour un si noble travail? est-il rien de plus difficile que d'embrasser toutes les faces d'un objet, d'en saisir tous les rapports? L'art de raisonner a des secrets qu'il n'est donné qu'à un petit nombre de personnes de pénétrer. Tel homme, dit Loke, n'est capable que d'un syllogisme, tel autre peut aller jusqu'à deux, mais son intelligence ne passera pas ces bornes.*

Les préjugés de l'éducation : *Un jeune Musulman est convaincu que Mahomet a mis la lune dans sa manche; et vous vous flattez de lui démontrer que le diamètre de cette planète est d'environ sept cent quatre-vingts lieues, et que son volume répond à la quarante-neuvième partie de celui de la terre! Il est évident que tout bon Musulman est destiné à être un très-mauvais Astronome. Quand Galilée entreprit*

de prouver que la terre tournoit, un théologien lui dit : « Josué a suspendu le cours du soleil, » donc la terre est immobile; donc votre pro- » position est hérétique, mal sonnante, et » sentant l'hérésie »; et là-dessus Galilée fut condamné à une prison perpétuelle.

La paresse et l'indifférence : *Un homme a le plus grand soin de sa parure, il étudie toutes les modes, il seroit désolé de paroître dans le monde avec la moindre négligence. Vous croyez qu'il prend le même soin de son esprit : non; il le laisse affublé de tous les lambeaux des erreurs et des préjugés les plus gothiques. D'où vient cette différence? c'est que, pour s'habiller à la mode, il n'a besoin que de son tailleur, et que pour parer son esprit il faudroit du temps, de l'étude, de la réflexion; or, voulez-vous qu'un jeune homme aimable préfère le travail à ses plaisirs?*

L'intérêt et la passion : *Un Prédicateur éloquent fait un sermon touchant sur l'aumône; un vieil avare qui l'entend en est ému jusqu'aux larmes. Vous imaginez qu'il va faire l'aumône : point du tout, il va la demander.*

L'autorité : *Tite-Live, Florus, Aulu-Gelle, Pline, Sénèque, Valère-Maxime, rapportent que l'armée romaine, commandée par Régulus, fut obligée de combattre, en bataille rangée, contre un gros serpent, et d'employer contre lui toutes les machines de guerre. Le sage Rollin et l'éloquent Bossuet ont répété cette historiette : donc ce combat et ce serpent merveilleux ont réellement existé.*

L'habitude et la routine : *J'ai inoculé la petite-vérole pendant trente ans; je me suis acquis une grande réputation par mon traité*

sur la méthode sutonniene, *et vous me proposez d'adopter la vaccine. Je vous déclare que j'abhorre toute doctrine nouvelle, et ne reconnois rien de bon et d'utile que les procédés connus et employés de mon temps.*

L'irréflexion : *Un charlatan a couvert la dent d'un enfant d'une petite feuille d'or; les gazettes annoncent que cet enfant est né avec une dent d'or. Tous les physiciens du temps publient des dissertations pour expliquer ce phénomène, et puis l'on découvre la supercherie du charlatan.*

J. D. Cassini a découvert un satellite de Vénus; quarante ans après lui, Short, *le plus habile opticien de son siècle, est aussi parvenu à l'apercevoir. D'autres, armés d'excellens télescopes, n'ont pu le découvrir. M. de Mairan publie aussitôt une dissertation pour expliquer comment on le voit et on ne le voit pas; puis on apprend que le prétendu satellite n'est qu'un petit défaut dans l'objectif de la lunette.*

L'esprit de parti : *Le P. Paulian est jésuite, et Bayle est philosophe. Le P. Paulian écrit une notice historique sur Bayle, et la termine par ces mots :* Enfin, ce monstre mourut à Roterdam, de mort subite.

Qui pourroit nombrer les causes qui s'opposent à la rectitude de nos jugemens? qui oseroit entreprendre de relever toutes les erreurs, tous les préjugés qui affligent le genre humain? Est-il quelqu'un d'assez sûr de l'étendue de ses connoissances et de la force de sa raison, pour se charger d'une tâche si importante?

Et moi, qui n'ai voulu examiner que

quelques préjugés vulgaires et faciles à reconnoître, puis-je me flatter de n'être jamais tombé dans aucune erreur? mais j'aurai l'avantage d'être éclairé par la critique. J'ai déjà des obligations particulières aux Hommes de Lettres distingués qui ont bien voulu rendre compte du Premier Volume de cet Ouvrage, et m'aider de leurs conseils en m'honorant de leurs suffrages.

La Gazette de France *est le seul Journal qui m'ait traité avec rigueur. Mais j'ai lieu de croire que mes Censeurs n'ont usé de sévérité que pour mon bien, et que s'ils ont même employé un peu de calomnie, c'est uniquement en vue de mon salut. Ils prétendent qu'on trouve dans mon Ouvrage* des erreurs bien plus funestes que celles que j'ai essayé de réfuter, des passages pernicieux, des principes erronés, *et ils n'en indiquent aucun. J'ose attendre de leur ardente charité, qu'ils voudront bien me faire connoître mes fautes, et me remettre dans la bonne voie; car il seroit possible que les lumières me manquassent pour les découvrir; et, dans ce cas, ils m'exposeroient à mourir dans l'impénitence finale, ce qui seroit peu compatible avec l'amour qu'on doit professer pour son prochain. Je me recommande surtout au zèle du vertueux Personnage qui a bien voulu mutiler l'article qui me concernoit, et en retrancher tous les éloges, pour m'entretenir dans des sentimens de modestie et d'humilité. Je le prie même, dans le cas où quelqu'un seroit encore tenté de dire du bien de mes foibles productions, de vouloir bien imprimer tout le contraire, comme il a eu la bonté de le faire pré-*

cédemment, afin de maintenir constamment son Journal dans le même esprit, malgré les médisans qui prétendent, très-injustement sans doute, qu'on n'y trouve aucun esprit.

Je dois prévenir aussi quelques Savans qui, comme mon Aristarque, pourroient être d'une humeur un peu querelleuse, que ce n'est pas pour eux que j'ai écrit; car les Savans ne sont sujets ni à l'erreur ni aux préjugés : c'est un point reconnu; c'est donc aux gens du monde qui, comme moi, cherchent à se rendre compte de leurs opinions, que cet Ouvrage est destiné; c'est à cette portion si estimable de la Société, qui, toute entière à ses occupations, n'a pas le temps de régler ses jugemens et s'accommode souvent des jugemens des autres.

Si l'on s'étonnoit de me voir discuter quelques erreurs gothiques et surannées qui semblent aujourd'hui abandonnées de tout le monde, je répondrois que, dans beaucoup de villes et de campagnes, l'esprit et les connoissances sont loin d'être aussi avancés qu'à Paris, et qu'au sein même de la Capitale on trouve encore des esprits prêts à adopter tout ce qui porte le caractère du merveilleux (1). *On ne*

(1) Il n'y a pas six semaines qu'un pauvre prêtre de Paris, voyant un malade fort agité au lit de la mort, conseilla bonnement de lui redoubler l'eau bénite et les prières, attendu que Satan paroissoit obséder singulièrement le moribond.

M. *Fromage-Defeugré* rapporte, dans sa *Correspondance sur la conservation et l'amélioration des animaux domestiques*, qu'en 1789 les juges du bailliage de Beaumont-le-Roger condamnèrent à neuf ans de galères un nommé Pichon, comme convaincu d'avoir *gobé* des moutons. On appelle *gobes*, dans la cam-

croit plus aux Revenans, mais on croit aux visions, à la Prédiction de Saint-Césaire, aux Centuries de Nostradamus; on décompose les noms pour en tirer des anagrammes et des horoscopes. On affecte le plus haut mépris pour les anciens préjugés, et l'on se précipite sans retenue dans une foule de préjugés nouveaux aussi ridicules que les anciens. Quand Cicéron se moquoit des Augures et des Sibylles; quand il demandoit s'il étoit une vieille assez stupide pour croire à Cerbère et aux trois Parques; quand il rioit des Magiciens, des Sortiléges et des Oracles, il étoit loin de s'imaginer qu'il viendroit un temps où, d'une extrémité de l'Europe à l'autre, on allumeroit des bûchers pour exterminer les Magiciens. Ces temps absurdes sont passés; mais qui oseroit nous répondre que jamais ils ne reparoîtront? Et quand on contemple les Molé, les Séguier, et tant d'autres Personnages illustres s'armant de la puissance de Thémis, pour condamner aux flammes quelques pauvres imbécilles prévenus d'avoir assisté au sabbat, n'est-on pas disposé à gémir de la foiblesse de l'esprit humain, et à s'écrier:

Qualibus in tenebris vitæ, quantis que periclis
Degitur hoc ævi quodcumque est!

---

pagne, ces boules sphériques que l'on trouve quelquefois dans l'estomac des animaux ruminans, et qui sont formées de poils avalés spontanément, mêlés de fourrages, agglutinés par les sucs gastriques. On persuaderoit difficilement à la plupart des gens de la campagne, que ces boules ne sont pas l'effet d'un sort.

ERRATA.

Page 69, *ligne*	8 : vous vous permettrez, *lisez* permettez.
70,	14 : le poète Bourbon, *lisez* le poète Jodelle.
78,	10 : *multæ civitatis*, lisez *multæ civitates*.
Même page,	11 : *dux lunæ*, lisez *duæ lunæ*.
85,	15 : Albufarabe, *lisez* Albufarage.
Même page,	28 : où ? *lisez* Sat. 6.
96,	27 : M. F. de C. H., *lisez* de CH.
99,	21 : par la fin, *lisez* par la faim.
110,	12 : Flodard, *lisez* Flodoard.
113,	13 : immenses, *lisez* inconnues.
168,	11 : douze mille, *lisez* de onze mille.
173,	26 : *sedarium*, lisez *sudarium*.
187,	3 : *ne fide*, lisez *ne crede*.
Même page,	23 : pour blanchir, *lisez* pour la blanchir.
203,	8 : *regem*, lisez *regum*.
208,	24 : de Dahomet, *lisez* de ce roi de Dahomai.
226,	14 : sous sa langue, *lisez* sur sa langue.
231,	22 : se figure, *lisez* sa figure.
236,	24 : *nomini regum*, lisez *nomina*.
Même page,	25 : *solvatur*, lisez *solvitur*.
240,	5 : *Saint-Patris*, lisez *Sancti Patris*.
257,	20 : le Boadevin, *lisez* le Boa Devin.
277,	15 : qu'elle haranguoit à son auditoire, *lisez* son auditoire.
279,	12 : de la scaphandre, *lisez* du scaphandre.
Même page,	18 : toutes ses scènes, *lisez* ses scènes.
285,	28 : de lames, de cornes effilées, *lisez* de lames de cornes effilées.
286,	21 : *sicut fecit*, lisez *sicut fuit*.
311,	4 : Déoptrique, *lisez* Dioptrique.
314,	22 : indéfinie, *lisez* presque indéfinie.
326,	6 : que la mère, *lisez* que ta mère.
362,	23 : mais que ce Dieu, *lisez* mais ce Dieu.
Même page,	*Ib.* : et qu'elle étoit, *lisez* elle étoit.
372,	6 : éoit, *lisez* étoit.
380,	8 : lorsque de Gênes, *lisez* Gênes.

DES ERREURS

ET

DES PRÉJUGÉS

RÉPANDUS DANS LA SOCIÉTÉ.

PHYSIONOMIE, PHYSIONOMISTES.

SECTION Ire.

La forme et les traits de la figure ont-ils quelques rapports avec les qualités de l'esprit?

Faites-moi le plaisir, mon cher lecteur, de me dire de quelle manière votre tête est conformée? est-elle grosse ou petite, pesante ou légère? Racontez-moi naïvement si votre nez est rond ou pointu, camard ou aquilin. Vos yeux sont-ils bruns ou bleus, noirs ou jaunes, gris ou verts? votre menton est-il arrondi ou carré? Vos cheveux sont-ils doux ou rudes, plats ou crépus? votre pied épaté ou mignon? votre main est-elle large ou étroite? vos doigts courts ou alongés? votre corps trapu, svelte ou râblé?

Dites-moi quelque chose de la dimension de vos oreilles : sont-elles longues ou courtes, droites ou pendantes, plates ou bordées? Et votre femme? a-t-elle les joues vermeilles, les lèvres roses, la peau douce ou rude, le teint clair ou obscur? Tout cela, mon cher lecteur, est très-important.

Je vous plains, si le diamètre de votre tête n'ést pas d'une proportion convenable, si elle est d'un volume démesuré; car le Grand-Albert vous déclare un insensé, un stupide, un niais, un hébêté. Aristote ne vous traite pas mieux, et vous compare sans façon à un hibou. Le Napolitain Porta remarque que Vitellius avoit une tête énorme, et un ventre plus énorme encore que sa tête; or, vous savez ce qu'étoit Vitellius : *Epicuri de grege porcus.*

Mais si la boîte osseuse qui contient votre cerveau est d'une circonférence honnête, si elle surpasse, un peu, en étendue, les têtes du commun, Albert-le-Grand, Aristote et Porta vous font aussitôt réparation d'honneur et vous déclarent un homme d'une rare intelligence, d'une ame élevée, d'une imagination grande et féconde, digne enfin d'être membre d'un athénée ou de l'Institut. On voit, d'après les marbres qui représentent Platon, que sa tête excédoit en proportion

les autres parties du corps. Ayez donc, si vous pouvez, une tête comme celle de Platon, et conservez-la soigneusement.

Mais si la nature, avare ou maligne, n'a posé sur vos omoplates qu'un petit globe étroit et mesquin, gardez-vous de consulter mes docteurs. Rhasès et Avicenne vous traiteroient fort incivilement; Aristote vous placeroit, sans ménagement, au rang des autruches; Galien et Saint-Thomas se joindroient à Aristote pour vous couvrir de confusion. Le premier vous démontreroit que les parois de votre petite tête, comprimant les lobes du cerveau, il en résulte que les esprits animaux, gênés et mal à l'aise, ne peuvent y faire circuler librement l'intelligence et la pensée, ce qui nécessairement fait que vous êtes un faquin, un sot, un imbécille. Saint-Thomas vous diroit qu'une petite racine ne sauroit nourrir une grosse branche; que le cœur et le cerveau étant situés à l'opposite, l'un étant chaud et l'autre froid, il s'ensuit incontestablement que ceux qui ont la tête petite sont rogues, taquins, querelleurs; et vous voyez bien qu'il n'y a rien à répondre à ce raisonnement. Alexandre-le-Grand avoit une tête d'une grandeur moyenne, également éloignée des deux extrêmes : voilà comme je vous en souhaite une. Malheureusement, on ne

fait pas sa tête à son gré, et bonne ou mauvaise, grosse ou petite, ronde, carrée ou pyramidale, il faut la garder telle qu'elle est.

Il vous sera plus facile de refaire vos cheveux; car s'ils sont crépus vous pouvez les mouiller pour les aplatir, et s'ils sont plats les passer au fer pour les boucler; enfin, s'ils vous déplaisent, une perruque à la Titus peut réparer tous leurs torts. Si j'en crois Aristote, les cheveux plats désignent la pusillanimité et la poltronnerie; les crépus indiquent la rudesse et la grossièreté; les meilleurs sont ceux qui se bouclent à leur extrémité. L'historien Darès rapporte qu'Achille et le grand Ajax avoient les cheveux frisés. Cimon l'Athénien n'eut jamais besoin de papillotes, et les cheveux d'Auguste faisoient si naturellement le tire-bouchon, que tout l'art des coiffeurs n'auroit pu leur donner un tour plus élégant.

La couleur est encore un point à considérer. Les châtains ou blonds foncés sont les meilleurs. Avec des cheveux châtains vous serez intelligent, industrieux, tempérant, pacifique : c'étoit ainsi que les portoient Castor et Pollux, les deux meilleurs frères du monde; c'étoit ainsi que les avoit Ménélas, le plus benin des maris. Avec des cheveux châtains, vous pourrez fort bien lui ressembler; mais s'ils ont une lé-

gère teinte de blond, vous joindrez l'intrépidité à la douceur, et les Pâris de votre siècle n'oseront faire affront à votre couche nuptiale. Il faut remarquer encore, pour l'intérêt des dames, que les cheveux châtains sont les plus amoureux. Mais gardez-vous des roux; le tyran Typhon, qui arracha à son frère le sceptre d'Égypte, étoit roux comme le roi Nabuchodonosor après sa métamorphose. Les ânes rouges sont les plus méchantes bêtes du monde, et les Cophtes les ont en telle horreur, qu'au rapport de plusieurs dignes pélerins, ils en précipitent un, tous les ans, du haut d'une muraille.

Après les cheveux, ce qu'il est à propos que vous considériez, c'est la paire d'oreilles qui accompagne vos temporaux. Les grandes dénotent la sottise et la fatuité : c'est l'opinion d'Aristote, du Grand-Albert et du savant Loxus. Les petites, bordées et tendues, tiennent légèrement à la folie; j'en ai pour garans Palemon, Scot, Chalchindus, et Petrus Primodarius. Les plates appartiennent à l'homme rustre et grossier; les bonnes oreilles, celles qu'on peut montrer impunément, et qui ne craignent ni la critique, ni la coiffure à la Titus, sont les oreilles fermes et d'un diamètre médiocre. Mais si vous les avez carrées, vous

joindrez la grandeur d'ame à la pureté des mœurs. Telles étoient, au rapport de Suétone, les oreilles de l'empereur Auguste, dont il ne faut pourtant pas trop vanter les bonnes mœurs.

Je ne veux pas m'arrêter à la couleur du teint : le plus mauvais est le teint livide, jaune, blafard et plombé; c'étoit celui de Caligula, le plus féroce et le plus fou des douze Césars. Attila avoit le teint pâle et blafard, et je ne sais quel tyran de Padoue qui fit périr trente mille personnes dans les supplices, avoit le même teint qu'Attila.

Quant aux yeux, ne les ayez ni trop grands ni trop petits; trop grands, ils désigneroient la paresse et vous donneroient le naturel du bœuf: c'est Aristote qui vous l'assure. Domitien avoit de gros yeux fixes et saillans; or, vous savez que Domitien étoit vain, lâche et paresseux. Il est vrai qu'Homère ne s'accorde pas ici avec Aristote, car il paroît faire grand cas des gros yeux, et toutes les fois qu'il veut nous donner une haute idée de la beauté de Junon, il ne manque pas de l'appeler *Boopis*, *œil de bœuf*. Mais on peut tout concilier; car s'il est vrai que de gros yeux soient une beauté, il ne s'ensuit pas qu'ils donnent de l'esprit. Les petits yeux n'en donnent pas davantage; et je ne conseillerois à qui que ce

soit de faire l'homme de génie avec des petits yeux de pourceau. La règle générale de la nature est : *Ne quid nimis, rien de trop.* Ayez donc des yeux d'une ouverture médiocre ; s'ils sont bleus et bien fendus, vous serez intelligent et franc; bruns, spirituel et bon ; verts, courageux et entreprenant ; les noirs ne sont point des yeux de héros. Aristote les tient pour timides et pusillanimes. Les yeux rouges dénotent l'emportement et la colère : s'ils sont sanguinolens, malheur à votre ménage! j'y vois désordre, tumulte, emportement.

Que dirai-je de vos sourcils, de votre front, de votre bouche, de vos joues, de votre nez, de votre menton ? tout cela mérite un examen sérieux. Des sourcils épais, rudes et en désordre, font de vous un obstiné, un brutal, un impie ; des sourcils longs, un arrogant, un effronté ; des sourcils clairs, un efféminé, un poltron. Mais s'ils sont épais sans être hérissés, si les filets chevelus qui les composent sont couchés parallèlement, on est sûr alors d'un jugement droit, d'une grande sagesse, d'un sens profond et étendu. Tels étoient sans doute ceux de Jupiter, dont Horace a dit : *Cuncta supercilio moventis.*

Les formes du nez ne sont pas moins significatives. Le nez camus vous porte au plaisir et

à la luxure; le pointu, à la colère, à la légèreté; un nez incliné vers son extrémité indique une disposition à la raillerie et à la malignité; delà ce mot proverbial chez les Latins : *Naso suspendit adunco.* Et l'on remarque en effet que cette disposition du nez n'appartient guère qu'aux esprits un peu malins. Un petit nez vous rendra, malgré vous, fin, cauteleux et dissimulé; un gros, impudent, discourtois, incivil. Il n'est pas plus donné à tout le monde d'avoir un beau nez que d'aller à Corinthe; sur vingt visages et vingt portraits, il y aura toujours dix-neuf vilains nez contre un beau. De tous les peuples de l'Europe, ceux qui possèdent les plus beaux nez sont les Italiens; les plus vilains appartiennent aux Hollandais. Les Anglais l'ont épais et cartilagineux, les Juifs un peu crochus. En France, presque tous les hommes de génie ont eu de beaux nez, comme on peut s'en convaincre par leurs portraits. Aristote et Porta ne souffrent ni les nez droits, ni les nez ronds, ni les larges narines, ni les voûtes écrasées, ni les profils amincis. Un nègre, un Tartare avec leurs nez courts et épatés, sont évidemment réprouvés par l'art physionomique. Cependant on avoue qu'il se trouve d'heureuses exceptions. Par exemple, Socrate et Boerhave avoient de fort vilains nez, et n'en étoient pas moins de

grands hommes; mais il ne faut pas que les vilains nez se prévalent de cet exemple. Il y aura toujours mille à parier contre un qu'un vilain nez est d'un mauvais augure.

Voulez-vous être homme de courage, d'esprit, avoir le cœur noble; élevé, généreux? ayez la bouche moyenne, les lèvres minces et bien proportionnées, le menton carré, garni d'une barbe touffue, le front étendu, dégagé et serein, les joues élevées, fermes et vermeilles.

Voilà, mon cher lecteur, une partie des secrets importans qu'il faut que vous connoissiez pour savoir à quoi vous en tenir sur les qualités morales de vos amis et de vos voisins. Je ne vous demanderai point de quelle forme sont votre fémur, votre abdomen, votre région ombilicale? si vos épaules sont larges ou étroites, droites ou courbées? si votre poitrine est blanche, glabre ou chargée de tissus chevelus? si vos muscles callipiges sont fermes et rebondis? Je ne veux point m'immiscer dans vos secrets; mais sachez qu'Aristote, Galien, Rhasès, Adamantinus, Loxus, Polemon, Jean de Indagine, Porta et beaucoup d'autres savans physionomistes attachent à ces objets une haute importance.

Je n'aurois pas cru qu'il existât quelque

rapport entre les dents et l'esprit; mais les docteurs que je viens de citer m'assurent que rien n'est plus positif, plus frappant, mieux prouvé que l'influence des dents sur les opérations de l'entendement; de sorte qu'il suffiroit d'étudier la profession de dentiste pour faire un excellent cours de philosophie morale. Les dents longues sont le signe de la foiblesse et de la timidité; les dents blanches bien rangées, ne sortant que médiocrement au-dessus des lèvres, quand la bouche s'ouvre, annoncent un esprit doux et poli, un cœur bon et honnête. Essayez d'étudier les dents d'un imbécille, d'un hypocrite, d'un mauvais sujet, et vous verrez alors combien de connoissances et de secrets sont renfermés dans ces petits ossemens.

Enfin, les cils, les ongles, les taches de la peau, ne sont point des objets indifférens, et d'habiles physionomistes ont fait à cet égard des recherches très-profondes.

Mais personne n'a poussé plus loin l'étude de la physionomie que le célèbre Lavater. Aristote, Rhasès, Polemon, Adamantinus, La Chambre, Pernetty, Indagine, Porta, ne sont auprès de lui que des écoliers : rien n'a échappé à sa rare sagacité; il n'est pas un sinus, une fibre, une ligne qui n'ait été l'objet

de ses savantes méditations. Lavater n'étoit point un charlatan; ce ne fut point à dessein de se faire un nom et de briller dans le monde, qu'il se livra à l'art du physionomiste; ce fut, si nous l'en croyons, l'effet d'une sorte d'inspiration. Il s'étoit senti plusieurs fois ému à la vue de certaines personnes; leurs traits s'étoient gravés dans sa mémoire. Souvent, sans intention, et par un mouvement irréfléchi, il avoit porté des jugemens d'après la seule inspection de la figure. Pendant long-temps il n'avoit fait aucune attention à ces impressions fugitives; enfin un savant, témoin de ses succès, l'engagea à suivre cette étude avec quelque soin. Lavater observa la physionomie, hasarda quelques conjectures. « La plupart, dit-il, étoient » pitoyables; je riois de mes essais. Mais mon » tour étant venu de fournir mon contingent » à la société des sciences de Zurich, je me » déterminai pour la physionomie, et je me » mis à composer, Dieu sait avec combien de » légèreté et de précipitation.

» Je fus, ajoute-t-il, loué, blâmé, exalté, » raillé, et je ne pus m'empêcher de rire, » bien sûr que je ne méritois rien de tout » cela; enfin, au moment où j'écris, mes » progrès sont tels, que j'ose décider, sur » nombre de figures et de traits, avec une

» conviction égale à celle que j'ai de ma propre
» existence. »

Voilà donc un philosophe, un homme doué de raison et de lumières, convaincu de la sûreté de son art; mais cette conviction est-elle l'effet d'une étude réfléchie ou d'une sorte d'illumination? Existe-t-il réellement des rapports certains entre les facultés physiques de l'homme et ses facultés intellectuelles, entre la forme de son corps et les formes de son caractère? L'œil est-il vraiment le miroir de l'ame, et faut-il dire avec Salomon : *Ex visu cognoscitur vir : on connoît l'homme à l'inspection de ses traits*, ou bien avec le poète latin : *Fronti nulla fides : ne vous fiez pas à la figure?*

Il est constant que l'art du physionomiste est aussi ancien que le monde; qu'il n'est presque personne qui ne l'exerce sans le vouloir; qu'on se décide tous les jours en faveur de quelqu'un sur le seul témoignage de sa physionomie; que les traits d'un méchant semblent n'avoir aucune analogie avec ceux d'un homme de bien; qu'il ne faut que consulter les yeux d'un tartufe et d'un fourbe pour deviner ce qui se passe dans son ame. Les philosophes les plus célèbres de l'antiquité se décidoient souvent sur la figure. Cicéron voulant reprocher à Pison l'opprobre de ses mœurs, lui dit :

Vos joues velues et l'ensemble de vos traits ne m'ont pas trompé. On cite des exemples frappans de pénétration et de sagacité de la part de quelques physionomistes. Les disciples d'Hippocrate ayant fait peindre leur maître, montrèrent son portrait à Philémon, qui passoit pour le plus habile physionomiste de son temps. Le philosophe le considéra avec attention, et dit que c'étoit la figure d'un homme fourbe et débauché. Qu'on juge de la surprise des disciples; ils vouloient venger sur les épaules de Philémon l'honneur de leur maître outragé; mais Hippocrate modéra leur courroux en leur avouant qu'il étoit en effet enclin à la duplicité et à la débauche, mais que l'étude de la philosophie et l'amour de la vertu avoient réparé depuis long-temps les torts de la nature.

Tout le monde sait que le physionomiste Zopire étant entré dans l'école de Socrate, le jugea un homme très-vicieux, et que le philosophe convint de la justesse de ses conjectures. Quel est celui qui ne discerne, au premier aspect, l'homme accoutumé à exercer sa pensée, et l'être automate qui renferme ses idées dans un cercle de besoins étroits et communs? Voyez la figure de ce petit-maître léger et badin; comparez-la avec celle d'un mathématicien profond ou d'un président de cour

souveraine, quelle différence de type et d'expression! Le corps a, comme l'ame, son attitude et son langage. Tout ce qui se passe dans l'intérieur se manifeste au-dehors. Les Romains avoient introduit deux acteurs dans le même rôle, l'un pour parler, l'autre pour faire les gestes. Dans le jeu de la vie humaine, l'ame est l'acteur qui parle, et le corps celui qui fait les gestes. Mais ce geste est-il toujours vrai, toujours juste, toujours d'accord avec la pensée? N'est-il pas quelque physionomie réfractaire qui se refuse à parler le langage de l'ame sa souveraine? On voit tous les jours des esprits fins, délicats et légers sous une enveloppe grossière; jamais physionomie ne fut plus ingrate, moins animée, moins spirituelle que celle de Lafontaine. Pélisson, l'un des hommes les plus distingués de son siècle, étoit porteur de la plus triste des figures. Etoit-ce la figure d'un homme de génie que celle de ce J. J. Rousseau dont les écrits ont ébranlé tant d'imaginations, exalté tant de têtes? Qui pourroit soupçonner l'auteur du Télémaque dans cette tête petite, froide, et dénuée d'expression, qu'on nous donne pour le portrait de Fénélon? Vigneul-Marville cite deux frères dont l'un avoit une physionomie très-heureuse et étoit un scélérat; l'autre avoit une très-

méchante figure, et étoit un parfait honnête homme.

L'expression de notre figure dépend souvent du jeu de nos muscles et de la mobilité de nos yeux; mais tous les yeux et tous les muscles ne sont pas également actifs, souples et dociles. Supposez une chair ferme, tendue et rebelle, le nerf optique peu sensible, les opérations de l'ame en existeront-elles moins? N'est-il pas vrai qu'un homme éloquent peut avoir un très-mauvais interprète?

Qu'une tête étroite soit le signe d'un pauvre esprit, cela est possible; car si le cerveau est l'organe essentiel de l'intelligence, on peut supposer que l'étendue de l'esprit est en raison de celle du cerveau. Qu'une grosse tête soit également le signe de la sottise, on le comprend encore, car l'individu qui la porte peut être hydrocéphale; c'est un malade dont les opérations portent le caractère de l'infirmité. Mais que les qualités de l'esprit et du cœur dépendent de la largeur des oreilles, de la longueur du nez, de la couleur des yeux et de la forme des dents, voilà ce qui devient plus difficile à croire. Vous avez trente-deux dents; si l'on vous en arrache une, perdrez-vous un trente-deuxième de votre intelligence? Vous aviez le nez aigu, vous tombez deux ou trois

fois sur le visage, et votre nez devient rond; votre esprit participera-t-il à cette nouvelle disposition, et sera-t-il un peu plus court, parce que vous serez un peu plus camus? Le temps, l'âge, les passions, les maladies, changent, altèrent, dénaturent sans cesse les formes extérieures : surviendra-t-il pour cela un déchet notable dans vos facultés intellectuelles? Lavater n'en doutoit pas; mais Lavater n'avoit pas toujours la tête bien saine. Son ame active étoit avide d'émotions; jamais rien ne lui parut difficile à croire. Il trouvoit une sorte de volupté dans les écarts de la pensée, dans ces égaremens de l'imagination qui nous transportent au milieu d'un monde idéal et chimérique. Ces dispositions s'exaltoient quelquefois jusqu'à l'illumination. Dans une circonstance où il ne trouvoit rien à donner à un pauvre, il se mit en prière, fouilla dans son secrétaire, et y découvrit une petite somme qu'il n'avoit point aperçue précédemment; il ne douta pas que sa prière n'eût été exaucée, et que le ciel n'eût créé exprès pour lui quelques douzaines de florins. Il se prosterna et remercia le Très-Haut. Il vénéroit particulièrement les apôtres, et mourut fermement persuadé qu'il étoit saint Jean l'Évangéliste. C'étoit un homme d'une rare vertu, mais d'une imagination un peu

folle. Son traité de la physionomie a eu beaucoup de vogue parce que le sujet en est piquant, qu'il est rempli d'aperçus curieux, de vues philosophiques. Les savans et les gens du monde le recherchent avec un égal empressement, les uns parce qu'ils le considèrent comme une partie très-intéressante de l'histoire naturelle, les autres, parce qu'il est pour eux un recueil d'horoscopes dont ils se plaisent à faire l'application en temps et lieu.

L'art du physionomiste est plus agréable que réel; mais, système pour système, j'aimerois autant les bosses du docteur Gall; car s'il est vrai que l'intelligence dépende de la conformation et du volume du cerveau, si le fourreau est fait pour l'épée, et si l'enveloppe de l'organe cérébral doit en exprimer la forme, il s'ensuit qu'en examinant cette forme avec attention, on peut deviner jusqu'à un certain point les qualités de cet organe. Mais à quoi peut se réduire la science du physionomiste? à très-peu de chose.

Je conçois que l'habitude de quelques passions imprime à nos yeux, aux muscles de notre visage, à l'ensemble de nos traits, une expression particulière. Un homme se livre habituellement aux transports de la colère : sa physionomie prendra à la longue un aspect

dur, sauvage et farouche. Un scélérat poursuivi par le remords ou la crainte du supplice, aura dans tous ses traits quelque chose d'effaré. La figure de l'homme qui ne pense pas sera fixe, pesante, immobile. L'humeur d'une coquette se peindra dans tous ses mouvemens; mais ces signes n'auront jamais rien de bien positif. Ce n'est pas dans la corruption de la société qu'on peut juger les hommes sur la figure. Plus un peuple est avancé dans la civilisation, plus les nuances qui distinguent les physionomies, deviennent légères et fugitives. Combien de gens sont habiles à se composer, à déguiser leurs pensées, à dissimuler leurs passions! Que Lavater au milieu des montagnes de la Suisse, chez un peuple simple et étranger à la corruption, ait eu des succès dans son art, on peut le comprendre aisément. Les faces helvétiques sont plus franches que les nôtres; le jeu des passions en trouble plus rarement l'harmonie. Mais en France, chez un peuple inconstant, frivole et léger, au sein de tant d'intérêts, de passions, de rivalités, de ruses et d'adresses, se flatter de reconnoître l'empreinte naturelle et primitive des figures, c'est, ce me semble, une prétention vaine et chimérique.

SECTION II.

Les traits de l'homme ont-ils quelque analogie avec ceux des animaux? Chacun a-t-il sa bête *dans la figure?*

Rien ne seroit plus commode que l'art du physionomiste, s'il avoit quelque réalité; il suffiroit de regarder un homme en face pour connoître aussitôt la nature de ses penchans et l'étendue de son génie. Vous voulez fonder une académie, peupler un lycée de savans professeurs? appelez un disciple de Lavater, priez-le d'examiner soigneusement vos candidats, et quand il vous aura fait son rapport, vous saurez au juste si vous avez un érudit ou un ignorant, un sot ou un homme de génie. Vous êtes électeur de votre arrondissement, et vous voulez procéder au choix d'un président de canton? On vous présente un maire ou un adjoint dont la figure vous paroît indécise et suspecte; faites-vous apporter un traité de physionomie, examinez attentivement et suivant les règles de l'art, la longueur de son nez, la largeur de ses oreilles, la couleur de ses joues, les taches de ses ongles, et vous jugerez infailliblement si le personnage est propre à siéger dignement, à représenter avec

honneur ses commettans. Quel mari prêt à s'engager dans les liens de l'hymen ne voudroit être initié aux secrets de l'art physionomique, et lire dans les traits de sa belle s'il aura le sort du roi Ménélas ou celui du sage époux de Pénélope? Aristote conseilloit à Alexandre-le-Grand de se fortifier dans les secrets du physionomiste, et de s'en servir pour faire choix de ses généraux, de ses chambellans et de ses ministres. Avicenne ne vouloit pas qu'un médecin entreprît la cure d'un malade avant de l'avoir regardé sérieusement entre deux yeux.

Mais l'art de Lavater est susceptible encore de nouveaux aperçus. Des observateurs, plus malins peut-être qu'habiles, ont cru découvrir des analogies frappantes entre la tête de quelques animaux et celle de quelques hommes, de sorte qu'en examinant bien chaque individu, on pourroit peut-être partager l'espèce humaine en autant de classes qu'il existe d'animaux. Voilà encore un moyen de juger les hommes à la figure. Car si vous avez la physionomie d'une bécasse, d'un poulet d'Inde ou d'une grue, j'estimerai que vous avez quelque conformité avec ces innocens volatiles. Porta est le premier qui ait donné des développemens à cette idée; il avoit trouvé, en

examinant des antiques, que le divin Platon avoit quelque analogie avec un chien braque. Le célèbre peintre Lebrun prit cette découverte en affection, et s'en occupa sérieusement. Le résultat de ses recherches fut que chacun avoit sa bête dans sa figure. Pour établir cette opinion, il composa une collection de dessins comparés, auxquels il joignit un texte. Malheureusement, ce texte est perdu, et nous n'avons pour y suppléer, que les interprétations d'un de ses disciples nommé Nivelon. Mais le sieur Nivelon connoissoit-il bien la doctrine de Lebrun? nous l'a-t-il fidèlement transmise? n'a-t-il pas été tenté de substituer ses propres idées à la doctrine de son maître? Il est bien triste de n'avoir que des doutes dans un sujet si important.

Charles Lebrun étoit parvenu à distinguer à la tête des animaux, s'ils étoient carnivores ou herbivores, timides ou courageux, paisibles ou féroces. Il s'étoit assuré que le signe du courage résidoit dans une petite bosse qu'on doit avoir à la partie supérieure du nez. Cette bosse se trouve à la vérité sur des animaux d'une espèce peu valeureuse, mais elle indique toujours que l'individu est moins poltron que ses camarades. La bosse du courage est-elle commune au roi de la nature et à ses sujets?

Charles Lebrun l'enseigne positivement, de sorte que pour reconnoître un héros, il ne s'agit que de lui regarder le haut du nez. Tous les grands hommes ont eu des nez renflés; le nez aquilin a été dans tous les temps considéré comme un nez d'honneur et de distinction. Car puisque l'aigle est le roi des oiseaux, il est évident qu'un nez aquilin doit avoir quelque chose de royal et de majestueux. Les Perses faisoient le plus grand cas des nez d'aigle; c'étoit chez eux une condition essentielle pour arriver au rang suprême. Jamais nez camus n'eût été souffert sur le trône. Cyrus et Artaxerce avoient des nez aquilins; ce fut celui de tous les grands monarques qui régnèrent sur les rives de l'Indus, du Gange et de l'Euphrate.

Lorsque Lebrun publia ses idées, elles firent grand bruit dans le monde: il n'étoit plus question que des bêtes que chacun portoit dans sa figure, et l'on n'entroit pas dans un cercle, qu'on ne vous demandât, *quelle est votre bête?* Les flatteurs remarquèrent que la bête du prince de Condé, étoit une bête de premier ordre, et que son nez étoit justement fait comme le vouloit Charles Lebrun. Les nez arqués acquirent donc une grande considération, et tous les petits-maîtres

se tirèrent le nez pour lui donner une tournure aquiline.

J'ai examiné avec soin les dessins de Lebrun, et j'avoue que j'ai souvent été frappé des rapports de ressemblance qu'il a découverts. On est obligé de convenir qu'on y trouve des analogies singulières entre la tête de quelques hommes, et celle de quelques animaux.

Faut-il en conclure que chaque animal a parmi nous son confrère, et qu'on peut, à la seule inspection de la figure, assigner à chacun la place qui lui convient? Non assurément; il est impossible que ces analogies n'existent pas au milieu de cette innombrable multitude de formes variées et diverses, qui caractérisent les individus de l'espèce humaine; combien de plantes ne trouve-t-on pas dont les racines, les feuilles ou les fruits ont, avec la figure de quelques animaux, une conformité extraordinaire! Quelle ressemblance plus singulière et plus parfaite que celle de l'orchis-mouche, et de l'abeille de nos ruches! Direz-vous pour cela que les orchis et les plantes ont aussi leur bête? Supposerez-vous que Dieu, au lieu de créer l'homme à son image, l'ait créé à l'image de la bête; qu'il ait assujetti le roi de la nature, à porter la figure de ses vassaux, à partager leurs inclinations? Pré-

tendra-t-on que la conformité des figures suppose la conformité des caractères, et qu'un homme doit aimer la pêche ou les étangs, parce que sa physionomie a quelque rapport avec celle d'une tanche ou d'un brochet?

C'est moins la forme du visage, que la conformation du cerveau, qui règle l'intelligence. Pour me prouver qu'un individu ne s'élève pas au-dessus d'une autruche ou d'une grue, il ne suffit pas de me faire remarquer la longueur de son cou, la hauteur de ses jambes et la petitesse de sa tête; il faut me démontrer encore que sa cervelle et celle de ces honnêtes oiseaux sont parfaitement semblables. Or, quel est l'homme assez disgrâcié de la nature pour n'avoir qu'un cerveau de grue ou d'autruche? L'anatomie comparée prouve que de tous les animaux l'homme est le plus riche en cervelle, que sa tête est fort supérieure à toutes les autres têtes, et que, proportion gardée, il est de toutes les créatures celle dont l'organe cérébral a le plus de substance, d'étoffe et de majesté.

Mais voici une autre difficulté: vous comparez le Prince de Condé à un aigle, parce qu'il a dans la courbure du nez et la couleur des yeux, quelque ressemblance avec le monarque des airs. Vous en concluez que le

Prince doit avoir, comme l'aigle, le caractère élevé, le cœur intrépide et les inclinations royales. Vous faites très-bien votre métier de courtisan; mais qui vous a dit qu'aux terres Australes, à la Nouvelle-Hollande, dans les déserts de l'Afrique, au fond des mers, il n'existe pas quelque quadrupède, quelque poisson ou quelque oiseau auquel le Prince de Condé ressemble beaucoup davantage? et si par hasard, cet oiseau, ce quadrupède ou ce poisson a des mœurs et un caractère tout à fait opposés à ceux de l'aigle, que deviennent alors vos galantes conjectures? Il vous faudroit donc un catalogue exact de tous les animaux, et une histoire fidèle de leur figure et de leurs mœurs, pour asseoir vos jugemens.

J'ai souvent cherché dans des assemblées nombreuses, les bêtes de Charles Lebrun, sans en pouvoir trouver aucune. Je crains qu'il n'en soit de ces prétendues ressemblances, comme de la plupart de ces figures fantastiques que notre imagination crée dans les nues, et qui se dissipent comme une ombre fugitive, dès que notre rêverie est passée. On a trouvé que Mirabeau avoit de la ressemblance avec un lion, parce qu'il avoit la face large, la crinière volumineuse, et le visage criblé de petite-

vérole; mais supposez Mirabeau vacciné, coiffé à la Titus, et maigri à l'aide de la diète, où trouverez-vous cette ressemblance?

Le seul objet qui mérite peut-être quelque attention dans la forme des figures, c'est la direction de l'angle facial; Lebrun l'avoit entrevu, et Camper l'a démontré. Si l'on part d'un point donné, tel que la figure d'une grenouille ou d'un poisson, on remarquera que la forme de sa tête est comprise entre deux lignes presque parallèles, dont l'une part du sommet, et l'autre de la base du crâne. Si ces deux lignes s'éloignent du parallélisme, de manière que celle du sommet se redresse et forme un angle plus ouvert avec la ligne inférieure, on aura une tête plus intelligente, parce que la capsule qui renferme le cerveau, sera plus vaste, et le jeu de cet organe plus libre; mais si la ligne faciale tombe à angle droit sur la ligne du menton, alors la face est excellente: elle annonce un degré supérieur de jugement, d'esprit, d'imagination. On peut donc raisonnablement établir, que plus la ligne faciale est droite, plus l'individu est intelligent; que plus elle s'abaisse, plus les facultés intellectuelles de l'individu diminuent, et que le signe le plus complet de la pauvreté de l'esprit, est une tête longue et

plate comme celle d'une raie ou d'un turbot. Cette mesure, appliquée aux divers individus du règne animal, n'a presque jamais trompé.

On ne doit considérer les systêmes de Lavater et du peintre Lebrun que comme des rêves ingénieux. Il faudroit des observations plus nombreuses, des recherches plus profondes, pour justifier leur théorie. Il faudroit démontrer que telle forme donnée produit constamment tel effet déterminé; il faudroit plus d'ensemble et d'unité dans leurs vues. Malheureusement, les diverses parties de leur doctrine, loin d'être d'accord entre elles, se heurtent, se combattent et se détruisent; et tel homme est un Achille par la forme de son nez, qui n'est qu'un Thersite par la tournure de ses oreilles.

AVENIR, DEVINS, PROPHÈTES.

SECTION Ire.

L'esprit humain peut-il prévoir l'avenir ?

Je voudrois savoir si l'esprit de l'homme est capable de prophétiser ? s'il peut, à l'aide de ses facultés naturelles, s'élancer dans l'avenir comme il rétrograde dans le passé ? s'il existe quelques moyens de se procurer le don de prophétie, comme on se donne des rêves en prenant de l'opium, et de l'esprit en prenant du café ? Le sage Plutarque m'assure qu'il n'est pas plus difficile de prévoir le futur, que de lire dans le passé ; et voici ses raisons, que je prends la liberté d'étendre un peu :

« Le passé n'existe plus, et l'avenir n'existe » pas encore ; or, une chose qui n'existe plus » et une chose qui n'existe pas encore sont » évidemment du même ordre ; elles sont l'une » et l'autre dans le néant : la première parce » qu'elle y est rentrée ; la seconde, parce » qu'elle n'en est pas encore sortie. Supposez » qu'après votre mort vous soyiez tout à fait » anéanti, n'est-il pas vrai que vous serez dans » le même état où vous étiez avant de naître ?

» Si l'ame peut voir et saisir ce qui n'est pas, » qu'importe que ce soit avant ou après? » N'est-il pas clair qu'il ne s'agit ici que de la » différence de deux adverbes ? Des philo- » sophes d'un sens profond et d'un esprit » élevé, soutiennent que l'ame est la cause » efficiente de ses idées; qu'elle ne les tient » de personne ; qu'elle les produit par sa » propre énergie; qu'elle les arrange et les » combine comme il lui plaît; mais si elle » peut à son gré diriger son attention sur le » passé qui n'existe plus, pourquoi ne la por- » teroit-elle pas également sur l'avenir qui » n'existe pas encore? Ne puis-je aussi bien » voir un homme qui vient qu'un homme qui » s'en va? »

Le sage Plutarque ajoute à ces argumens, qu'on a vu nombre de gens au lit de la mort, saisis d'un esprit prophétique, prédire des choses merveilleuses; que les vapeurs de l'antre de Delphes avoient la vertu incontestable d'inspirer la Pythie et de lui dévoiler l'avenir. On peut répondre au sage Plutarque:

Il est très-vrai que, sous quelques rapports, l'avenir est du même ordre que le passé, puisque l'un n'existe pas plus que l'autre; mais il ne s'ensuit pas que l'ame puisse se représenter l'avenir comme elle se représente le passé. Le

premier est une personne qu'on n'a jamais vue, et dont par conséquent on ne peut avoir aucune idée ; l'autre est une ancienne connoissance dont on a gardé le souvenir. Le passé a sur le futur l'avantage d'avoir traversé les routes de notre mémoire et d'y avoir laissé des traces. La comparaison de l'homme qui vient et de l'homme qui s'en va n'est pas juste. L'homme qui vient est le présent. Le futur seroit l'homme qui doit venir.

Il n'est point démontré, comme quelques philosophes l'ont prétendu, que l'ame tire ses idées de son propre fonds, qu'elle en soit l'auteur, qu'elle les arrange et les compose à son gré. Si cette théorie étoit vraie, l'ame se feroit des idées nouvelles, libres, indépendantes de l'action du corps. Or, l'expérience prouve au contraire que l'ame ne crée rien, qu'elle est assujettie dans toutes ses conceptions à l'empire des sens, et que dans ses plus grands écarts, lorsqu'elle tend le plus fortement à s'affranchir des liens qui la retiennent, elle est encore réduite à porter les marques de sa servitude, à ne former ses images, à ne composer ses dessins que des élémens et des couleurs qui lui ont été fournis par les sens. C'est Bélisaire aveugle conduit par un enfant (1).

(1) Voyez l'article Bélisaire.

Vous m'alléguez vos rêves, vos visions, vos extases; vous m'assurez que vous avez vu chez Mesmer des somnambules qui, au milieu de leurs rêveries, savoient ce qui se passoit chez l'empereur de la Chine, aussi distinctement que ce qui se passoit dans leur ménage. Je vous réponds que jamais dans vos rêves, vos extases, vos visions, vous n'avez conçu, imaginé, senti, que ce vous aviez vu, conçu, imaginé précédemment, et que les somnambules de Mesmer ne sont pas, sur ce point, plus avancés que vous. Que du fond de sa cellule la bonne Armelle ou Marie-à-la-Coque se figure le ciel ouvert, elle n'y verra jamais que les milices célestes, les chœurs des anges, les martyrs, les saints et les apôtres dont son confesseur lui a parlé. Vous pouvez dans vos rêves assembler des idées disparates, composer des images bizarres, vous peindre des fantômes et des chimères, mais ces fantômes et ces chimères se rapporteront toujours à quelque chose que vous connoissiez précédemment. Si votre ame pouvoit se créer des idées, pourquoi un aveugle ne pourroit-il pas raisonner des couleurs, un sourd disserter sur les sons? Tout ce que nous savons prouve que notre ame n'est que le sujet passif de ses idées, et qu'elle ne se représente le passé que parce qu'il a été pour

elle le présent, et qu'il a imprimé autrefois des traces dans notre cerveau.

Quant à la vertu prophétique de l'antre de Delphes, il est vrai que d'illustres écrivains ont assuré que les vapeurs qui s'en exhaloient donnoient des vertiges à la Pythie, à peu près comme les exhalaisons de la grotte du Chien donnent des convulsions aux animaux qu'on y introduit; mais en supposant que ces illustres écrivains ne se soient pas trompés, il ne s'ensuit pas, parce qu'on a des vertiges et le transport au cerveau, qu'on puisse lire dans l'avenir. Il ne suffit pas d'être fou pour être prophête. Plutarque étoit pieux et croyoit aux oracles, ce qui étoit fort édifiant pour les dévotes de son siècle. Cicéron, qui avoit aussi sa piété, se moquoit des augures, du temple de Delphes et des oracles. Le temps, qui prononce sur le sort de nos opinions, a jugé en faveur de Cicéron et condamné Plutarque.

SECTION II.

Du magnétisme animal, des somnambules, de la clairvoyance instinctive, et de quelques autres rêveries.

« Mais, me direz-vous, il est reconnu que dans tous les temps et chez tous les peuples,

on a cru aux oracles, aux prophètes, aux astrologues, aux devins. Le docte *Petrus Mussardus*, qui a composé un livre profond et scientifique sur cette matière (1), fait mention de plus de cinquante dieux ou déesses, semi-dieux, prêtres et prêtresses qui ont exercé chez les anciens l'art de dire la bonne aventure. Homère rapporte que des morceaux de bœuf firent à la broche de très-utiles prédictions qu'il a pris soin de recueillir. On a vu sur le mont Thabor des cénobites d'une humeur sédentaire et contemplative, assis tout le jour, les yeux fixés sur leur région ombilicale pour y découvrir l'avenir. Les faquirs de l'Inde voient le ciel ouvert comme s'ils étoient dedans, en regardant seulement le bout de leur nez. Jeanne d'Arc, Nostradamus, ont passé sans difficulté pour de grands prophètes.

Ne sait-on pas aujourd'hui qu'il existe une société qui se rassemble tous les jours, à Paris, autour des baquets de Mesmer, et que là s'opèrent les plus éclatantes merveilles de l'esprit prophétique; qu'au moyen de quelques procédés somnifères, les dames et les messieurs se trouvent tout-à-coup transformés en Cassandres

(1) *Histor. deorum fatidicorum, vatum, sibyllarum, phœbadum*, etc., *cum earum iconibus.*

et en Tirésias, et lisent dans le livre des destins aussi nettement que dans l'abécédaire et la civilité puérile et honnête? N'avons-vous pas les mémoires de M. de Puységur sur le magnétisme animal? et tout récemment un docte élu de Nevers, nommé Théodore Bouys, n'a-t-il pas mis en lumière un livre (1) où il prouve que nous possédons la *clairvoyance instinctive*,

(1) *Nouvelles Considérations puisées dans la clairvoyance instinctive de l'homme, sur les oracles, les Sibylles et les prophètes, et particulièrement sur Nostradamus, sur ses prédictions concernant la mort de Charles Ier, la persécution contre l'église chrétienne, en* 1792, *celle de Louis XVI, de la reine et du dauphin, l'élévation de Napoléon Bonaparte à l'empire de France, la conquête que ce héros doit faire de l'Angleterre,* etc.; *par* Théodore Bouys, *ancien professeur à l'école centrale du département de la Nièvre, et, avant la révolution, président de l'élection de Nevers.*

Le but de l'auteur est de prouver à l'univers que tous les hommes sont nés prophêtes, que nous lirions tous dans l'avenir aussi clairement que dans le présent, si, par notre corruption et nos vices, nous n'avions pas affoibli et dégradé notre nature. Il le prouve par l'exemple des chiens, des chats et des souris, qui sont tous pourvus d'une sorte de faculté prophétique que M. Théodore Bouys appelle *clairvoyance instinctive*. C'est par la clairvoyance instinctive que les chiens se purgent avec du chiendent, que les souris ont peur

c'est-à-dire la faculté de prophétiser aussi éloquemment que Baruch et Jérémie, pourvu toutefois que nous soyions d'un bon tempérament, ou que nous ayions soin de nous purger,

---

des chats, et que le veau qui tette s'attache à la mamelle de sa mère; or, si les chats, les souris et le veau qui tette sont doués d'une faculté instinctive qui leur révèle ce qui les nourrit, les dévore et les purge, à combien plus forte raison l'homme, image de la Divinité, ne doit-il pas être pourvu de la même faculté! N'est-il pas vrai qu'on voit en songe des objets qui n'ont jamais existé? que les fous se créent un monde imaginaire qui a pour eux tous les effets de la réalité? que la prudence est une espèce de lumière prophétique à l'aide de laquelle on se conduit au futur comme s'il étoit pour nous le présent? Les canards, les cygnes, les oies, les hirondelles savent prévoir le mauvais temps, et les astronomes prédisent sans difficulté les changemens de lune, le lever et le coucher des astres et le retour des éclipses. N'est-il pas vrai encore que les somnambules font, disent, écrivent des choses si merveilleuses qu'on ne sauroit nier la présence d'une lumière puissante, active et surnaturelle?

Si nous sommes si aveugles, si étourdis, si peu clairvoyans dans notre conduite, c'est que notre misérable machine est dégradée, c'est que nous étouffons la clairvoyance instinctive, et que nous avons eu la folie de renverser les baquets de Mesmer; car M. Théodore Bouys paroît convaincu que hors des baquets, point de salut. Il est vrai que Nostradamus, Jeanne-

émétiser, et magnétiser? Or, s'il suffit, pour lire dans l'avenir, de se bien porter ou de se faire magnétiser, n'est-il pas évident que nous pouvons tous aspirer à la vertu prophétique, et

---

d'Arc et Bernardine de Renzi prophétisèrent naturellement et sans avoir besoin d'être magnétisés; mais c'est qu'ils étoient d'une constitution saine, robuste et virginale. Jeanne-d'Arc n'étoit point une sorcière, comme l'ont si sottement supposé ces barbares théologiens de Rouen qui l'ont fait brûler impitoyablement : c'étoit une fille d'une complexion neuve et primitive, dont toute la personne étoit imbue et pénétrée des sucs énergiques de la clairvoyance instinctive. Elle prophétisoit par la force et la vertu de son tempérament. Il est vrai qu'elle perdit en partie sa clairvoyance instinctive après le sacre du roi à Reims; mais cela venoit de ce qu'elle étoit fatiguée; s'il avoit été possible de la magnétiser, nul doute qu'elle n'eût recommencé à faire des prédictions, comme une pendule recommence à marquer les heures quand elle est remontée.

Quant à Bernardine de Renzi, M. le docte président de Nevers cite l'autorité de M. l'abbé Proyart, lequel a démontré que le pape Ganganelli fut frappé de mort pour avoir aboli les Jésuites, et que Bernardine fut choisie de Dieu pour annoncer ce grand événement. Quelques esprits quinteux et mécréans ont remarqué que Bernardine cessa de prophétiser quand elle fut mise en prison. C'est que la clairvoyance instinctive a besoin de lumière, et que rien ne dérange tant

que rien n'est plus urgent que de relever les baquets de Mesmer? Le peuple, dont les proverbes sont quelquefois pleins de raison, dit vulgairement : *Qui seroit prophête et mar-*

---

l'exercice des facultés prophétiques que l'obscurité des prisons.

Mais Nostradamus, qui n'eut jamais rien à craindre des archers et des sbirres, ne cessa jamais de prédire et ses prédictions sont d'une clarté si frappante, qu'il faut toute la grossièreté de notre intelligence et l'endurcissement de notre cœur pour n'y pas voir l'histoire complète des temps passés, présens et futurs. Par exemple, vous lisez dans la neuvième centurie :

De nuit viendra par la forêt de Reines
Deux parts voltorte, herne, la pierre blanche.
Le moine noir en gris devant Varennes.
Eslu cap, cause tempête, feu, sang, tranche.

Vous n'y comprenez rien; c'est que votre esprit est obtus, votre clairvoyance un peu bouchée. M. Théodore Bouys va vous expliquer tout cela. Ces quatre vers indiquent évidemment le voyage de Louis XVI à Varennes.

Reines est le nom de la forêt traversée par le chemin de Varennes; *deux parts*, c'est le mari et la femme. Suivant M. le président, le mari est *le part*, la femme est *la part*. Cela est clair et positif. *Voltorte*, ancien mot qui signifie *détourné*. Le chemin de Montmédi par Varennes étoit une route détournée. *Herne*, *la*

chand, feroit fortune en peu de temps. Nous ne pouvons pas être tous marchands; mais convenez que si nous étions tous prophêtes, tout en iroit beaucoup mieux, et pour ceux qui achètent et pour ceux qui vendent. Dites-moi, que pouvez-vous opposer à ces argumens?

J'ai l'honneur de répondre au préopinant que M. de Puységur et M. Théod. Bouys sont vraiment des autorités considérables, mais que les baquets de Mesmer sont depuis long-temps trop décriés pour songer à les rétablir. La faculté

---

pierre blanche. Dans *herne* on trouve reine, en ajoutant un *i* et en retranchant *h. Pierre blanche* signifie la peau douce et blanche, ou la robe blanche de l'infortunée Marie-Antoinette. *Le moine noir en gris;* dans *noir* on trouve roi en supprimant l'*n*. *Moine*, parce que le roi étoit dévot; et *gris*, parce qu'il avoit un habit gris. Quant au quatrième vers:

Eslu cap, cause tempête, feu, tranche,

cela est si clair, qu'il est à peine besoin de l'expliquer. On voit bien qu'il s'agit ici du roi qui, ayant accepté la constitution, a causé les orages, les proscriptions, et toutes les calamités de la révolution. Voilà ce qu'on peut apprendre avec le livre de M. Théodore Bouys et une légère dose de clairvoyance instinctive. Qui croiroit que des esprits noirs et mal faits se sont moqués de ces sublimes considérations?

de médecine a prononcé l'arrêt du docteur, et quand on est tué de la main du médecin, il est bien difficile d'en revenir. Il est reconnu, depuis trente ans, que la vertu magnétique n'existe guère que dans les têtes foibles, les esprits visionnaires. On a démontré que toute la doctrine du magnétisme animal reposoit sur l'adressse de Mesmer et la simplicité des adeptes.

Mesmer enseignoit qu'il en étoit des corps animés comme du fer et de l'aimant; que chaque personne s'attiroit et se repoussoit suivant la différence et la nature de ses pôles; que la santé et la vie dépendoient de la présence et de la quantité du fluide magnétique; qu'un homme bien pourvu de magnétisme pouvoit en transmettre à un autre, et lui rendre la somme dont il avoit besoin pour remplir convenablement ses fonctions. Il supposoit que toutes les facultés intellectuelles dépendoient du magnétisme; qu'on pouvoit les atténuer ou les exalter en infusant le fluide ou en le retirant. Il se flattoit non seulement de guérir tous les maux, mais de donner de l'esprit aux sots, de la science aux ignorans, et de nous mettre l'avenir sous les yeux aussi facilement que le présent.

On a prouvé à Mesmer que son prétendu

fluide n'existoit pas; qu'il n'agissoit ni sur les enfans, ni sur les animaux; que les gens bien constitués, les esprits forts et exempts de prévention pouvoient impunément se moquer des baquets; que toutes ses prétendues cures n'étoient que des jongleries faciles à expliquer, ou des guérisons opérées par la diète, l'exercice, la crême de tartre ou le charme de l'espérance.

Les commissaires de l'académie des sciences et de la société de médecine, ont répété toutes ses expériences, vérifié tous ses procédés, et mis en défaut toute sa science (1). Ils ont fait voir que les convulsions, le somnanbulisme, et toutes les merveilles prônées par les adeptes, n'étoient que d'adroites mystifications, ou le produit de la prévention, de la foiblesse ou du délire. Renfermez, dans une salle, des femmes d'un tempérament délicat, et des hommes d'une complexion sem-

(1) Si l'on revient sur ces folies, qui sembloient oubliées, c'est qu'il est très-vrai qu'elles tendent à renaître aujourd'hui, et qu'il est bon peut-être de prévenir une rechute. N'est-il pas remarquable qu'au 19e siècle il se trouve des gens d'esprit, des hommes attachés à l'enseignement public, qui vont s'extasier tous les jours sur le pouvoir du baquet, et en prôner les miracles?

blable à celle des femmes ; réunissez-les autour d'un appareil préparé avec quelque art ; disposez leur esprit, excitez leur imagination en leur parlant de prodiges, d'effets extraordinaires et surnaturels ; que la salle ne soit éclairée que par une lumière mystérieuse, que le silence ne soit interrompu que par le son d'un instrument mélancolique, des pleurs, des sanglots et des cris lointains ; faites-leur subir quelques épreuves, soumettez-les à des frictions légères et répétées sur les organes les plus sensibles aux impressions du toucher : leur imagination s'exaltera bientôt ; ils éprouveront des chaleurs, des spasmes, des suffocations, le sommeil et le délire. J'ai vu un médecin obtenir tous ces effets en magnétisant des sujets d'un tempérament facilement irritable ; et je l'ai vu les obtenir encore sans les magnétiser, en leur persuadant seulement qu'il les magnétisoit.

On les produira de même sans recourir au magnétisme ; il ne s'agit que de trouver des sujets dociles. Combien n'a-t-on pas vu de personnes se trouver mal au spectacle de la fantasmagorie ? combien n'en voit-on pas tomber dans le spasme et les convulsions en les obligeant seulement de tenir les yeux fixés, pendant quelque temps, sur les yeux d'une

autre personne? J'ai rapporté ailleurs (1) qu'un abbé Rousseau, qui faisoit des expériences sur les crapauds, éprouva les angoisses les plus douloureuses, tomba sans connoissance et faillit perdre la vie, pour avoir attaché ses regards trop long-temps sur un de ces animaux. Croira-t-on que ce crapaud étoit doué des talens de Mesmer, qu'il possédoit la vertu magnétique, et qu'il s'amusoit en ce moment à magnétiser l'abbé Rousseau? Si le magnétisme animal existoit, il se manifesteroit partout de la même manière; ses effets seroient invariables et constans comme ceux du fer et de l'aimant. Il n'est point de morceau de fer, de morceau d'acier, qui n'obéisse à l'influence magnétique; pourquoi n'en seroit-il pas de même du magnétisme animal? pourquoi existeroit-il des individus qui s'affranchiroient de sa puissance? M. de Puységur nous prévient qu'il faut des sujets idoines; que la nature ne révèle ses mystères qu'aux ames ferventes, aux vrais croyans; mais cette foi qu'on exige ne rend-elle pas déjà le magnétisme suspect? n'est-ce pas un signe évident qu'on ne veut que des esprits foibles et crédules? Si avec

(1) Voyez l'article *Crapaud*, 1er volume.

la foi requise par M. de Puységur on pouvoit produire les miracles qu'il nous promet; si on pouvoit, comme il le prétend, agir, du sein d'un salon de Paris, sur le Grand-Lama ou l'empereur de la Chine, rien ne seroit plus commode pour l'art diplomatique. Il ne s'agiroit que de trouver un excellent magnétiseur; le prince qui posséderoit ce rare trésor, tourneroit à son gré toutes les têtes des monarques et soumettroit tous les cabinets au joug de sa politique. Si l'on pouvoit, à l'aide d'un baquet, transformer tous les hommes en prophêtes, leur infuser les dons sublimes de la prescience, il ne resteroit plus d'erreurs, d'imprudences, de doutes, dans le monde. On calculeroit sans crainte de se méprendre; Mesmer lui-même auroit prévu sa catastrophe; et M. le président de l'élection de Nevers auroit lu dans ses baquets que les journalistes et ses lecteurs se moqueroient de lui.

Les partisans du magnétisme nous assurent que si l'on ne voit pas s'opérer toutes les merveilles qu'ils promettent, c'est que le siècle présent est infesté de savans, de raisonneurs, d'académiciens qui prétendent soumettre tout à l'expérience et au calcul. Mais qu'est-ce donc qu'une doctrine qui ne peut s'établir que chez

les ignorans? Pour peu qu'on soit doué de clairvoyance instinctive, il est à présumer que les choses resteront dans l'état où elles sont, et qu'au mépris des *considérations* de M. Théodore Bouys, et des mémoires de M. de P., on continuera de se moquer du magnétisme de Mesmer et des pauvres somnambules qui vont rêver tous les jours autour de ses baquets.

SIBYLLES.

Ont-elles rendu des oracles? Ont-elles prédit la venue du Messie?

Je ne sais point si les Sibylles étoient au nombre de quatorze, comme le dit Suidas, ou au nombre de dix, comme l'enseigne Varron, ou simplement au nombre de quatre, comme le prétend Elien, ou même au nombre de deux comme l'assure Martianus Capella, ou enfin, si toutes les Sibylles se réduisent à une seule, comme le soutient le docteur Petit dans son traité de *Sibylla.* Je n'examinerai point si la Sibylle de Cumes étoit venue de Syrie, d'Ionie, ou de Campanie; si elle se nommoit *Demo*, suivant Pausanias, ou *Deiphobe* suivant Virgile, ou *Eriphile* selon Suidas, ou *Mélanchréne* suivant Aristote, ou enfin *Amalthée* suivant plusieurs doctes écrivains.

Je remarquerai seulement que les Sibylles étoient en grande vénération chez les Grecs et les Romains, et qu'on ne doutoit pas qu'elles ne connussent à fond tout ce qui concernoit les rois, leurs sujets, les grands de l'État, les héros et les belles dames. Rien n'est plus cé-

lèbre que la manière dont les Romains devinrent possesseurs des livres sibyllins ; une de ces antiques prophétesses vint trouver le roi Tarquin l'Ancien, et lui proposa d'acheter neuf cahiers de ses prédictions ; mais elle en demanda un prix si exorbitant, que le prince crut qu'elle radotoit. La Sibylle jeta aussitôt trois cahiers au feu, et demanda la même somme pour les six autres. Comme le monarque persistoit toujours à rire de ses propositions, elle brûla encore trois cahiers, et sans rien rabattre de ses prétentions, lui demanda fièrement, s'il vouloit acheter les trois derniers pour le même prix. Alors le prince, étonné de cette fermeté, soupçonna du mystère, et crut devoir convoquer le conseil des augures: ils furent tous d'avis qu'il falloit donner à la Sibylle l'argent qu'elle demandoit. Tarquin obéit, et l'on présume que les prêtres partagèrent le profit avec la Prophétesse.

Dès ce moment, les livres des Sibylles furent très-révérés. On institua un collége de prêtres pour en garder le dépôt. On ne les consultoit que dans les plus grandes occasions, et sur un décret du Sénat (1) ; malheureusement la

(1) De doctes écrivains qui ont fait de profondes recherches sur les Sibylles, prétendent que leurs ora-

Sibylle avoit oublié de prédire que ses livres seroient un jour brûlés au Capitole. Le feu ayant pris au Temple, quatre-vingt-trois ans avant notre ère vulgaire, tout l'esprit prophétique de la Prêtresse s'évapora dans les flammes; ce fut une grande calamité. On chercha à la réparer en envoyant des missionnaires fervens dans toutes les villes d'Europe, d'Afrique et d'Asie, qui se vantoient d'avoir eu des Sibylles;

---

cles n'étoient pas toujours bien respectés ; que les dictateurs, les consuls et les prêtres ne se faisoient pas scrupule d'en fabriquer eux-mêmes, de les falsifier et de les accommoder à leur fantaisie. L'Etat avoit-il besoin d'un décret extraordinaire ? jugeoit-on à propos de préparer l'esprit de la multitude ? on arrangeoit aussitôt une prophétie ; on la répandoit dans le peuple avec beaucoup d'appareil, et le décret passoit. C'est ainsi que les gouvernans ont quelquefois besoin d'en agir avec les gouvernés. Souvent aussi les oracles des Sibylles devenoient un sujet de fanatisme et d'ambition. Cicéron, dans ses discours contre Catilina, nous apprend que Lentulus n'entra dans la conjuration que sur la foi d'un oracle des Sibylles, et qu'une de leurs prédictions portoit que trois Cornéliens s'éleveroient successivement à la puissance souveraine. Or, Sylla et Cinna ayant déjà vérifié les deux tiers de l'oracle, Lentulus, qui étoit de la même famille, se crut appelé à consolider le troisième.

Malheureusement, Cicéron, sans égard pour la

on en rapporta plus de deux mille vers, mais il paroît que le choix fut mal fait; ces oracles perdirent beaucoup de leur crédit, et Stilicon, beau-père de l'empereur Honorius, termina leur aventure en les jetant tous au feu.

Sibylle, fit mettre à mort les conjurés dans leur prison, ce qui dérangea beaucoup les calculs de Lentulus.

Il faut avouer en passant que ce Cicéron étoit un esprit fort, un railleur indévot et malin, qui se moquoit effrontément des oracles, des augures, et même de Cerbère et des trois Parques. S'il eût vécu de nos jours, il n'auroit pas manqué de trouver quelque docteur de gazette qui l'eût dénoncé comme un impie, comme un philosophe audacieux qui ne respectoit pas les opinions les plus respectables, et l'abbé. . . . . n'eût pas manqué de faire un prône contre lui; mais Cicéron se seroit moqué du prône, et de l'abbé, et n'eût pas moins continué de rire des sottises d'ici bas, et des sots qui les défendent.

Pompée ayant formé le dessein de rétablir Ptolémée sur le trône d'Egypte, on lui opposa, dans le sénat, une prédiction des Sibylles, qui défendoit de donner une armée à un prince étranger. Cicéron, sans s'inquiéter des dévots, écrivit au lieutenant de Pompée de s'emparer de toutes les places fortes et de poursuivre son projet, bien sûr que le peuple régleroit toujours son opinion sur l'événement. Quand les amis de César voulurent lui faire décerner le titre de roi, ils supposèrent aussi une prédiction de

Il n'est pas aisé de décider si les Sibylles étoient inspirées d'un esprit divin ou d'un esprit malin. Saint-Jérôme dit expressément que le don de prophétie leur fut accordé en récompense de leur virginité, et Marcile Ficin abonde dans le sens de Saint-Jérôme. Il assure qu'avec un peu d'aide de Dieu et la pratique du célibat, il est assez facile de s'élever à la connoissance de l'avenir. Mais le docteur Petit n'est de l'avis ni de Saint-Jérôme, ni de Marcile Ficin; il observe même que les plus grands prophêtes étoient mariés, et que le roi David, l'ornement et la gloire de l'art prophétique, étoit fort loin de pratiquer les vertus du célibat; mais il n'en rend pas moins justice à la pudeur de sa Sibylle, il en fait même un modèle de chasteté, un vrai

---

la Sibylle, qui portoit que les Parthes ne seroient vaincus que par un roi de Rome. Il paroît que les falsifications n'étoient pas toujours adroites; l'impudence des faussaires alloit quelquefois si loin, qu'ils se permettoient jusqu'à des acrostiches dans les prédictions qu'ils fabriquoient, ce qui fit dire à Cicéron que ce genre d'oracle sentoit plus l'art et le travail que l'inspiration. Dans tous les temps, les gens d'esprit se sont moqués des faux prophêtes, des charlatans et des devins; et quand la prêtresse de Delphes rendoit des oracles contraires aux intérêts des Grecs, Démosthènes disoit que la Pythie *philippisoit*.

dragon d'honneur; il rapporte qu'Apollon en étant devenu amoureux, voulut employer pour la séduire, tout ce qui peut flatter davantage le cœur d'une femme : il lui promit une jeunesse et une beauté éternelles. Mais l'inexorable prêtresse préféra d'être laide, vieille, édentée, et même de porter une longue barbe au menton, pendant plusieurs siècles, plutôt que de forfaire jamais à son honneur.

Malgré ce trait de vertu, le docteur n'en pense pas moins, que la Sibylle étoit un vrai suppôt du démon : il suppose, comme Origène, que l'Esprit immonde se manifestoit clairement par la manière dont il s'introduisoit dans le sein de la prophétesse ; car il choisissoit pour y pénétrer des voies que l'honnêteté ne permet pas de nommer. Comme beaucoup de peuples et de villes se vantoient d'avoir des Sibylles, pour expliquer ces prétentions, le docteur Petit suppose que la sienne avoit la vertu de se transporter à son gré où elle vouloit, à peu près comme les sorcières qui se rendent au sabbat à cheval sur le dos d'un démon ou sur la queue d'un balai.

Saint-Justin se glorifie d'avoir vu en Italie le palais de la Sibylle de Cumes; c'étoit un

---

(1) *Orig. in Celsum*, liv. 7.

antre taillé dans le roc, et divisé en plusieurs salles, au milieu desquelles étoit le trône où la prêtresse rendoit ses oracles. Il ajoute même qu'on lui montra une petite châsse dans laquelle on conservoit ses reliques. Il est certain que la Sibylle de Cumes passoit pour un être d'une nature supérieure, tenant le milieu entre le ciel et la terre; et les gens pieux croyoient fermement que, même après sa mort, elle ne cesseroit de prophétiser, et qu'elle seroit changée en cette face qui paroît sur le globe de la lune; aussi Plutarque rapporte-t-il qu'un saint homme nommé Thespesius l'entendit prédire du haut de la lune la mort de Vespasien; ce qui est clair et positif.

On a toujours cru que les Sibylles avoient prédit la venue du Messie; Saint-Augustin rapporte à Jésus-Christ ces vers célébres de la quatrième églogue de Virgile :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas ;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo :
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna;
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Enfin voici les temps qu'en prophétiques vers,
La Sibylle autrefois promit à l'univers :
Des siècles écoulés l'ordre se renouvelle;
Déjà redescendant de la voûte éternelle,
Saturne suit Thémis et nos antiques dieux :
Un nouveau peuple enfin est envoyé des cieux.

Avant lui, l'empereur Constantin les avoit cités avec honneur dans l'assemblée des fidèles. Saint-Justin, Lactance, Saint-Clément d'Alexandrie, Tertullien et plusieurs autres, n'ont jamais douté que les Sibylles ne fussent de très-saintes filles envoyées exprès du ciel pour révéler les grands mystères de la religion. On trouve leurs oracles cités dans presque tous les Pères, et quand les chrétiens combattoient les païens, ils ne manquoient pas de leur opposer les livres des Sibylles.

Mais les païens rioient de leur crédulité, ou leur reprochoient d'avoir eux-mêmes fabriqué ces oracles.

Il est fort douteux, en effet, qu'il ait jamais existé des livres sybillins. L'aventure de Tarquin est une fable imaginée pour l'édification du peuple, comme la chute du bouclier céleste sous le règne de Numa et les révélations de la nymphe Égérie. Cette historiette n'est appuyée sur aucun témoignage positif; Pline, Solin, Varron, la racontent tout différemment. Les Romains les plus éclairés n'y croyoient point, et Saint-Ambroise déclare positivement que les Sibylles n'étoient que des femmes fanatisées, dont la tête en délire exhaloit mille extravagances (1). On gardoit les

(1) *In epistol. ad Corinth.*, cap. 2.

livres des Sibylles, comme on gardoit les poulets sacrés; on les consultoit, comme on consultoit les entrailles des victimes; c'étoit la religion du peuple. Quand les temps furent arrivés où l'on put librement discuter les dogmes du culte public, les gens d'esprit n'hésitèrent pas à rire de ces oracles; Cicéron n'a jamais manqué l'occasion de s'en moquer. Auguste lui-même se permit d'en faire une épuration, et de brûler deux mille de ces prétendus vers prophétiques; enfin le feu ayant de nouveau consumé le temple où ils étoient déposés, toutes les sources de la science prophétique furent perdues irrévocablement.

Ceux qu'on a publiés depuis, ne sont donc que des prédictions apocryphes, des oracles fabriqués après coup. Les chrétiens eux-mêmes ne crurent pas devoir s'interdire ces pieuses fraudes pour l'avancement et la gloire de la religion. Saint-Augustin en convient formellement, et depuis la renaissance des lettres on a tellement démontré la supposition des livres sibyllins, que personne n'oseroit plus aujourd'hui les défendre. On y trouve les grands événemens de la religion chrétienne beaucoup plus clairement annoncés que dans les livres saints; les personnages y sont nommés par leur propre nom. Isaïe avoit dit: *ecce virgo concipiet, una*

vierge concevra; la Sibylle dit: *la vierge Marie concevra et mettra au monde Jésus dans une étable de Bethléem.* Elle annonce le baptême du Messie dans le Jourdain, la descente du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe; elle décrit toutes les circonstances de la passion, la dispersion des apôtres, la prédication de l'Évangile. Elle se donne comme témoin d'événemens arrivés long-temps après la naissance du Messie; elle raconte le second incendie du temple de Vesta, qui n'eut lieu que cent soixante-dix ans après J. C., sous l'empire de Commode; elle se vante d'avoir accompagné Noé dans l'arche, à l'époque du déluge, et sait si peu son écriture sainte, qu'elle suppose que ce patriarche ne resta dans sa barque que quarante et un jours, tandis que Moïse nous assure qu'il y demeura un an entier. Elle place le mont Ararat en Phrygie, quoiqu'il soit en Arménie; elle compose des vers acrostiches dont les premières lettres donnent Ιησȣς Χρισ͂ος Θεȣ υἱὸς, σωτήρ ςαυρος; *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. Croix.* Enfin, tout porte dans ces oracles le caractère de l'ignorance et de l'imposture.

Il est donc évident que ces livres sibyllins, sont des monumens d'ineptie et de mauvaise foi, et l'on ne peut trop concevoir

que des Pères de l'église les aient cités avec éloge, et que pendant seize siècles on ait honoré les Sibylles comme des filles inspirées de Dieu ; qu'on ait placé leurs statues sur les portails des églises cathédrales à côté de celles des apôtres, et qu'on les ait associées dans les livres d'office à David et Isaïe. On lisoit encore dans le bréviaire de Paris, il y a quelques années, une prose où l'on citoit David et les Sibylles : *teste David cum Sibyllâ.* Il falloit que le flambeau de la science et de la critique se rallumât pour dissiper ces préjugés et cette ignorance (1).

---

(1) Les païens étoient sur ce point beaucoup plus raisonnables que nous. Aristophane faisoit de ces sortes d'oracles le sujet de ses plus piquantes plaisanteries, et Cicéron assure que de son temps elles étoient tombées dans le dernier mépris. « Les partisans des oracles, dit-il, en attribuent la cessation à l'épuisement » des exhalaisons de la terre, comme s'il s'agissoit » d'une liqueur éventée. » Le bon Plutarque croyoit que les génies destinés à inspirer la Sibylle ou la Pythie, étoient malades ou morts.

NOSTRADAMUS.

L'histoire de Nostradamus ressemble assez à celle du Médecin malgré lui ; il ne songeoit guère à se faire prophête, ce fut l'occasion qui le détermina. Il avoit commencé à publier des éphémérides, où il indiquoit les temps propres à l'agriculture, les éclipses, les phases de la lune, le retour des saisons, les variations de l'atmosphère. Il y joignoit quelques présages sur les maladies épidémiques, les mouvemens des cabinets, la naissance, le mariage et la mort des grands, la paix, la guerre, les combats de terre et de mer, et mille autres objets, dont une partie se réalise nécessairement sur quelque point de notre globe. Le hasard le servit si bien, et quelques-unes de ses prédictions s'accomplirent si heureusement, que le peuple et les grands, toujours disposés au merveilleux, ne tardèrent pas à le regarder comme un être extraordinaire, à qui Dieu et les astres découvroient sans voile la ruine et la félicité des empires, et le sort des particuliers. Nostradamus fut réputé prophête, et l'on ambitionna de toutes parts l'avantage d'être éclairé

de ses hautes lumières. Surpris agréablement de l'honneur qu'on lui faisoit, le docteur se prêta bénignement aux intentions du public; et, quittant tout-à-coup les almanachs, il s'abandonna à la fécondité de son imagination, et livra indistinctement au papier toutes les folies qui lui passoient par la tête. C'eût été, dans un autre temps, la route des Petites Maisons; ce fut pour lui celle de la gloire et de la fortune. La cour et la ville dévorèrent ses centuries; plus elles étoient obscures et vides de sens, plus elles parurent mystérieuses et profondes. Le nom de Nostradamus vola sur les ailes de la Renommée, et remplit toute l'Europe.

Nostradamus s'appeloit *Michel de Notre-Dame*. Son père étoit notaire, et son grand-père médecin. Ses historiens nous apprennent qu'il naquit le 14 décembre 1503, à midi précis, dans le village de Saint-Remi, en Provence. Sa famille étoit juive, et se prétendoit issue d'Issachar, circonstance notable, parce qu'il est dit qu'Issachar étoit un esprit pénétrant, un personnage érudit, qui connoissoit tous les événemens et tous les temps. Le petit Notre-Dame fit ses études à Avignon, et se distingua, surtout dans le cours de sa rhétorique; il se rendit ensuite

à Montpellier, où il étudia la médecine. Le jour où il reçut le bonnet et endossa la robe, fut un jour de fête ; il n'avoit encore que vingt-six ans, et promettoit déjà d'égaler Hippocrate, et de surpasser Celse et Galien; cependant il ne réalisa pas tout à fait ces brillantes espérances. La terre étoit un séjour trop humble pour un si beau génie ; sa pensée s'élança dans les cieux; et au lieu de conjecturer sur la paralysie, l'apoplexie et la dispepsie, il préféra de méditer sur les astres et les mystères de l'avenir. En 1555 il fit paroître ses premières centuries. Elles eurent un succès si prodigieux, que le roi Henri II et la reine Catherine de Médicis voulurent en connoître l'auteur, et le firent venir à Paris : on le combla de bienfaits, et il retourna prophétiser en Provence. Quatre ans après, le duc de Savoie et Marguerite de France, sa femme, se rendant à Nice, passèrent à Salon, où demeuroit Nostradamus. La duchesse étoit grosse, et le duc vouloit savoir s'il seroit père d'un garçon ou d'une fille. Il consulta le moderne Calchas, qui annonça un garçon, et promit même que ce garçon seroit le plus grand capitaine de l'Europe. Ce fut en effet Charles-Emmanuel, qui reçut le surnom de *Grand*.

Nostradamus régloit ses prédictions non seulement sur les astres, mais sur les formes du corps et les traits de la figure; c'étoit le Lavater de son siècle. Le gouverneur de Henri IV voulut avoir l'horoscope de son jeune maître, qui n'avoit alors que dix à onze ans. Nostradamus consentit à le faire, pourvu qu'on lui permît de voir le prince tout nu. Henri fit d'abord quelques difficultés, dans la crainte que ce ne fût un piége, et qu'on n'abusât de l'occasion pour lui donner les étrivières; mais quand il eut été rassuré, il laissa faire le devin, qui promit qu'il seroit roi de France, et qu'il régneroit long-temps.

Les auteurs de la vie de Nostradamus nous garantissent l'authenticité de ces faits, et nous les donnent comme des témoignages glorieux et incontestables de la rare pénétration de leur héros. Mais les rois de la terre ne devoient pas posséder long-temps un si grand homme, le roi du ciel voulut l'avoir à son tour; un accès de goutte l'expédia pour l'autre monde au mois de juillet 1566; il avoit alors soixante-deux ans; ce fut le terme de sa carrière, mais non pas de sa gloire. Son tombeau fut honoré d'une sorte de culte religieux, et chargé d'épitaphes, qui rappeloient sa haute science et ses merveil-

leuses qualités. Le roi Louis XIII le visita en 1622, et Louis XIV en 1660.

Tant de gloire et de réputation ne pouvoit manquer de lui attirer de grands admirateurs. On vit de son vivant des têtes exaltées quitter leur patrie pour venir jouir en France de la vue du grand homme. Un Beaunois, nommé Chavigny, imita les apôtres, et renonça à tout pour s'attacher à la fortune de Nostradamus, qu'il n'abandonna qu'après avoir recueilli ses derniers soupirs. Il nous assure que le prophête avoit prévu sa dernière heure, et l'avoit annoncée positivement dans ses présages pour l'année 1567. Mais le bon Chavigny se trompe, Nostradamus mourut au mois de juillet 1566 ; ainsi les prédictions de 1567 ne sauroient lui être appliquées.

Après la mort de son céleste maître, la Provence ne lui offrant plus que de douloureux souvenirs, Chavigny alla à Lyon ensevelir ses chagrins, et méditer sur les profonds mystères des centuries, présages et prédictions du divin astrologue. Il en commenta trois cent cinquante quatrains ; et après trente ans de travaux et d'études, il publia *la première face du Janus français*, c'est-à-dire, l'explication d'une partie de ses prophéties. Cet ouvrage est assez curieux ; Chavigny a

rapproché, comparé, collationné tous les quatrains épars et isolés qui lui ont paru avoir quelque rapport avec les événemens de son siècle; il en a composé un tableau chronologique, dont l'ordre, la méthode et la justesse pourroient imposer aux esprits superficiels. On y trouve des explications heureuses et singulières de plusieurs quatrains de Nostradamus; et leur rapport avec l'histoire est si frappante, qu'on seroit tenté de croire que le docteur possédoit réellement une sorte d'inspiration. Mais tout le merveilleux cesse quand on sait que ces événemens sont antérieurs à la mort de Nostradamus, et qu'il ne prophétisoit que des choses passées, genre de divination que tout le monde peut exercer.

Chavigny n'est pas le seul qui se soit passionné pour son maître; un autre zélateur ardent et enthousiaste, un sieur Guinaud, écuyer, gouverneur des pages de la chambre du roi, publia, en 1693, une concordance des prophéties de Nostradamus avec l'histoire, depuis Henri II jusqu'à Louis XIV. Il prétend nous démontrer que rien n'est plus clair et moins mystérieux que les prédictions du grand homme; et que l'histoire de nos temps modernes y est expliquée avec une clarté qui fait honte à la grossièreté de nos sens

et à l'aveuglement de notre esprit. Par exemple, vous y cherchez le massacre de la Saint-Barthélemy; est-il possible de la décrire plus exactement que dans le quatrain suivant?

Le gros airain qui les heures ordonne,
Sur le trépas du tyran cassera.
Pleurs, plainte et cris, eau, glace, pain ne donne.
V. S. C. Paix, l'armée passera.

Le gros airain, c'est la grosse cloche de l'horloge du palais qui devoit donner le signal du massacre. *Cassera :* cette cloche ne cassa pas, mais on la sonna si long-temps et si fort, qu'elle auroit pu casser. C'est ici une figure de rhétorique, une métaphore, une hyperbole. *Le trépas du tyran*, c'est la mort de l'amiral de Coligny, qui, en sa qualité de huguenot, étoit le tyran des catholiques. *Pleurs, plainte et cris*, ces mots n'ont pas besoin de commentaire. *Eau, glace, pain ne donne*, c'est la Seine, dans laquelle plusieurs victimes périrent, la terreur qui glace les cœurs, et la famine qui, dans les temps de calamités, se joint toujours aux autres maux. V. S. C. Ceci est un peu plus obscur; mais avec un peu de réflexion, on peut encore en pénétrer le sens. L'écuyer Guinaud y voit sans peine *Philippe II, successeur de Charles-Quint.* Il ne s'agit que de sous-entendre le nom de ce prince, et

d'intervertir un peu l'ordre des lettres S. C. V. *Paix, l'armée passera;* ces mots annoncent clairement qu'on jouira de la paix et qu'on n'aura plus besoin d'armée.

Toutes les explications du sieur Guinaud sont de la même force, ce qui n'empêche pas que l'auteur ne soit très-fier de sa découverte, et ne traite fort cavalièrement Gassendi, Sponde et le P. Ménestrier, qui ont eu l'irrévérence de se moquer de Nostradamus et de ses prophéties.

Mais tout cela n'est rien en comparaison des savantes recherches que nous a données, il y a quatre ans, le docteur Bellaud, médecin de la faculté de Montpellier (1). Cet illustre interprète entreprend de confondre l'incrédulité de son siècle, de nous ouvrir les yeux et de nous montrer la vérité resplendissante de lumière, là où nous ne trouvons que ténèbres et obscurité. Il avoue qu'à la première lecture des prophéties de Nostradamus, il ne se sentoit pas très-disposé en faveur de son auteur; il lui trouvoit de la

---

(1) *Napoléon Ier, empereur des Français, prédit par Nostradamus, ou nouvelle concordance des prophéties de Nostradamus avec l'histoire, depuis Henri II jusqu'à Napoléon-le-Grand.*

barbarie dans le style, de la confusion dans les idées; mais à force de relire les centuries, les nuages se sont dissipés, et les yeux de M. Bellaud se sont remplis d'une clarté vive et pénétrante. Qui ne reconnoîtroit, par exemple, la mort de Henri II dans les vers suivans:

Bossu sera élu par le conseil;
Plus hideux monstre en terre n'aperçu.
Le coup voulant crevera l'œil,
Le traître au roi pour fidèle reçu.

Le Bossu est évidemment Montgommery; car dans Montgommery se trouve *mont*, qui n'est autre chose qu'une espèce de bosse. *Le conseil;* ce sont les chevaliers du Carrousel. *Crevera l'œil,* c'est le coup de lance porté dans l'œil du roi par Montgommery. *Le traître au roi pour fidèle reçu;* M. Bellaud soutient ici que le coup de Montgommery ne fut point un coup de maladresse, mais l'effet d'une intention bien prononcée; et, pour le prouver, il cite quelques autres quatrains tout aussi clairs que celui-ci.

Il est très-fâcheux que Louis XVI et ses ministres n'aient pas étudié comme M. Bellaud, les centuries de Nostradamus : ils auroient appris que le tiers-état usurperoit la puissance souveraine, et qu'il en résulteroit un bouleversement général; le quarante-neuvième

quatrain de la troisième centurie le dit expressément :

> Barbare empire par le tiers usurpé,
> La plus grand part son sang mettra à mort;
> Par mort senile par lui le quart frappé,
> Pour peur que sang par le sang ne soit mort.

Le premier vers est plus clair que le jour; le second est encore lumineux, les deux derniers sont dénués de sens; mais qu'importent deux vers un peu louches, quand les autres sont étincelans de lumière! M. Bellaud a trouvé cette prédiction si positive, qu'il ne s'est pas même donné la peine de la commenter.

En parlant de l'ouvrage de M. Bouys, sur la clairvoyance instinctive (1), j'ai rapporté un quatrain où la fuite de Louis XVI a paru décrite d'une manière évidente. M. Bellaud le rapporte aussi, mais il ne lui donne pas tout à fait le même sens que M. Bouys, et varie un peu dans l'interprétation de quelques mots :

> De nuit viendra par la forêt de Reines
> Deux parts, voltorte, herne, la pierre blanche.
> Le moine noir en gris dedans Varennes.
> Elu cap, cause tempête, feu, sang, tranche (2).

(1) *Voyez* Section II.
(2) *Centur.* 9e, *quatr.* 20.

Le moine noir, c'est le roi; il n'étoit ni moine ni noir; mais en décomposant ces mots, on y trouve *le nommé roi*. Or, *le nommé roi*, n'est-ce pas, sans contredit, Louis XVI qui n'étoit guère roi que de nom? Il est vrai qu'il faut se permettre une petite altération; mais il ne s'agit que de supprimer le point sur un des *i*, d'en prendre le jambage pour le joindre à un *n* et de le retourner, ce qui en fait un *m*. *Herne* signifie la reine; il ne faut pour cela que changer l'*h* en *i*, ce qui est la plus petite chose du monde. *Deux parts* sont les deux époux : on dit d'une femme ou d'un homme à marier, *c'est un bon, c'est un mauvais parti*. *Part* est synonyme de *parti*. *Voltorte*, chemin détourné. *Cap* signifie chef; *pierre blanche*, c'est la robe de mousseline de la reine, de sorte qu'il faut lire le quatrain de la manière suivante:

Deux époux, savoir : le nommé roi, vêtu de gris; la reine, vêtue de blanc, viendront dedans Varennes, de nuit, par la forêt de Reines, chemin détourné. L'élection du nommé roi cause tempête, feu, sang, toutes sortes de désastres, et finit par tranche, c'est-à-dire, par faire trancher la tête au monarque.

Tout cela est d'une évidence incontestable; mais il ne falloit pas moins que le génie de

M. Bellaud pour découvrir les grandes vérités contenues dans ce quatrain. Vous trouverez le même fait décrit encore dans une autre centurie, et ce qui paroît à M. Bellaud le comble du merveilleux, le *nec plus ultrà* du génie prophétique, c'est que les personnages y sont nommés.

> Le part solu mari sera mitré ;
> Retour conflict passera sur la tuile.
> Par cinq cents un trahir sera titré,
> Narbon et Saulce par contaux avons d'huile (1).

Voici le sens de cette prédiction : « *Le mari* » *seul sera mitré*, c'est-à-dire, qu'il portera » le bonnet rouge : il reviendra par les Tui» leries, ne conservera que le titre de roi, » sera trahi par cinq cents un, c'est-à-dire, » par tout le monde, et surtout par un de » ses ministres et le procureur de la com» mune de Varennes, nommé Saulce ».

Il est vrai que ce commentaire contient une accusation grave et odieuse contre un homme distingué que personne n'a jamais soupçonné d'avoir trahi le roi ; mais que ne feroit-on pas pour la gloire et l'honneur de Nostradamus?

Après de si nobles efforts, et de si lumi-

(1) *Centur.* 9e, *quatr.* 4.

neuses explications, il est triste qu'il se trouve encore des esprits endurcis, des ames perverses et malignes qui s'obstinent à méconnoître le génie céleste de Nostradamus, à rire de ses centuries, à ne regarder ses prédictions que comme un ramas, informe, absurde et ridicule, d'énigmes indéchiffrables, et de mots vides d'idées et de sens. Il me semble, en effet, que si j'avois l'honneur d'être prophête, j'aimerois à parler clairement, à faire usage des dons du ciel pour le service de mes semblables.

Que Nostradamus ait été prophête, c'est un point incontestable, puisque M. Bellaud l'assure, et que M. Bellaud est docteur de l'université de Montpellier. Mais pourquoi Nostradamus s'est-il enveloppé de ténèbres si épaisses? pourquoi, au lieu de dire nettement *ceci arrivera en telle année*, a-t-il mieux aimé renfermer sa clairvoyance dans des vers obscurs et barbares? Un devin, dont les prédictions ont besoin de commentaires, n'est-il pas un fort mauvais devin? Quand le prophête Jonas annonçoit aux Ninivites leur ruine prochaine, il leur disoit : *Dans quarante jours Ninive sera détruite* : cela étoit clair et positif. Mais vous voulez que je trouve *reine* dans *herne*, qu'un moine soit un roi, et qu'une

pierre blanche soit une robe de linon; vous transformez de l'huile de Provence, que mon cuisinier met dans ses sauces, en un procureur de la commune de Varennes nommé *Sauce*, cela n'est-il pas ridicule? Au lieu de traduire *Narbon* par la ville de Narbonne, dont Nostradamus parle évidemment ici, vous vous permettrez une grave accusation contre un ministre distingué par son courage, son esprit, et la fidélité de ses services; cela n'est-il pas odieux? Il est bon d'honorer les grands hommes, mais on peut leur rendre hommage sans leur immoler des victimes.

Ce qui a servi merveilleusement l'astrologue provençal, c'est le zèle de ses sectateurs, la fourberie de quelques prosélytes ardens qui ont forgé des prédictions après coup, et les ont insérées dans ses ouvrages (1). Il est aisé

(1) Ce qui prouve incontestablement qu'on a intercalé après coup plusieurs prédictions dans les œuvres de Nostradamus, c'est qu'on ne trouve point dans les anciennes éditions plusieurs centuries à qui l'on a donné beaucoup de célébrité; telle est, entr'autres, celle qui regarde le supplice de Cinq-Mars et la mort de M. de Thou.

Quand bonnet rouge par le mur passera,
A quarante onces on coupera la tête,
Et Thou mourra.

Le *bonnet rouge* désigne le cardinal de Richelieu;

de prédire après l'événement : il est d'ailleurs impossible qu'un enthousiaste qui publie au hasard, tout ce que lui suggère une imagination folle et extravagante, ne rencontre pas juste quelquefois; comme il est impossible qu'un fou, qui joue toutes les chances de la loterie, ne gagne pas de temps en temps un numéro. Le prophête seroit celui qui m'indiqueroit, sans confusion et sans voile, toutes les chances futures de ma vie; qui me prédiroit d'une manière claire, précise et sûre, les révolutions des états; qui me parleroit de l'avenir comme un historien parle du passé. Mais ce phénix, où le trouver? Le poète Bourbon a très-bien peint Nostradamus quand il a dit :

Nostradamus cum falsa damus, nam fallere nostrum est.
Et cum falsa damus, nil nisi Nostra damus.

---

le *mur* est celui qu'il fit abattre pour se faire transporter, malade, dans son lit; *quarante onces* forment Cinq-Mars; et le reste de la prédiction est extrêmement clair : le malheur est qu'elle ne se trouve que dans les éditions postérieures à l'événement. Il n'arrive presque pas de circonstance extraordinaire que quelque oisif ne forge aussitôt une prédiction de Nostradamus pour l'amusement des salons et l'entretien des gobes-mouches.

PROPHÉTIE DE SAINT-CÉSAIRE, OU LIBER MIRABILIS.

JAMAIS l'homme n'est plus foible, plus crédule, plus superstitieux, que dans les temps de misère et de calamités; quand l'espérance lui manque sur la terre, il la cherche dans un monde idéal; il renonce à la raison qui ne lui offre que de tristes réalités, pour se livrer à son imagination qui le console par des promesses. Quel bruit n'a pas fait, il y a quelques années, la prophétie de Saint-Césaire? On en parloit avec une sorte d'enthousiasme; le *Liber mirabilis* étoit un livre incomparable, divin, où l'on trouvoit l'histoire exacte, fidèle, circonstanciée, de tous les désastres de la révolution. Pour rendre la découverte plus importante, on attribuoit ces prédictions à Saint-Césaire, archevêque d'Arles. Il y avoit concours à la bibliothèque du roi, pour consulter et lire la merveilleuse prophétie de Saint-Césaire; tout y paroissoit d'une clarté frappante, d'une vérité incontestable; on revenoit émerveillé de ce qu'on avoit vu et entendu; c'étoit évidemment le doigt de Dieu. Il est vrai que le *Liber mirabilis* annonçoit de grands malheurs; mais il en fixoit

le terme à l'année 1808 ou 1809, ce qui étoit toujours une consolation ; il prédisoit les fureurs *des enfans de Brutus ;* mais il promettoit en même temps qu'ils seroient exterminés avant 1810 ; ce qui remplissoit de joie ceux qui détestoient *les enfans de Brutus.*

Sous le directoire, un ecclésiastique traduisit cette prédiction et la fit imprimer avec une concordance chronologique et des notes explicatives. Il citoit des passages dont l'à propos étoit si frappant, l'application si naturelle, que la foi des simples en fut ébranlée. Tels sont les paragraphes qui regardent la destruction de la monarchie française, les outrages faits au roi, la proscription des nobles, la ruine du clergé, l'abolition des monastères, la profanation des temples, le fanatisme de la liberté, et cette épidémie de constitutions qui a désolé toute l'Europe Ces articles sont si singuliers que je crois devoir les citer en note (1).

(1) « Anno domini millesimo quingentesimo decimo, vel ultrà, tractabitur pessima traditio propter regem Francorum captivatum.... et gloria Francorum vertetur in opprobrium et confusionem ; quoniam lilium nobili coronâ privabitur et spoliabitur et dabitur alteri cui non est. Multi dicent pax, pax ! et non erit pax. Et tunc clarè apparebunt proditiones judiciales, conspirationes confederationes que plebeium

Le directoire, autorité foible, pusillanime, ombrageuse, qui trembloit au bruit d'une feuille agitée par le vent, fut effrayé de six ou

---

inauditæ civitatumque; et regnum Francorum in omni parte ipsius invadetur, spoliabitur et remanebit ferè destructum et annihilatum, quoniam gubernatores ipsiùs regni erunt ità excæcati, quod nescirent in se invenire defensorem. Et manus et ira domini erit contrà ipsos in furore et contrà omnes majores et potentiores totiùs regni suprà dicti.

» Servi repleti omni dolo superbiâ et furore contrà dominos suos proprios se rebellabunt; et ferè omnes nobiles quotquot sunt, occidentur et ejicientur crudelissimè à dignitatibus et dominationibus, quia vulgus faciet sibi regem ex merâ voluntate.

» Multæ civitates commovebuntur et novas constitutiones facient propter quas in fine remanebunt, regnabunt, sed relinquentur desolatæ. Unus quisque a proximo suo se custodiat, quia vir a vicino suo in latrociniis pessimis spoliabitur et occidetur, nullus que fidem servabit proximo, sed potiùs unus alterum prodiosè decipiet.

» Omnis ecclesia per universum orbem lamentabiliter et dolorosissimè prosequetur, spoliabitur et privabitur omnibus temporalibus suis, nec erit tam magnus in universali ecclesiâ cui non sufficiat si remanserit et reservaverit sibi vitam. Nam ecclesiæ fœdabuntur et maculabuntur et silebit omnis religio propter timorem et furorem iræ pessimè ferventis. Mulieres sanctæ et sacræ derelictis monasteriis fu-

huit pages d'impression qui annonçoient sa chute prochaine et le retour de la monarchie. Il crut y voir cette main invisible qui avoit

---

gient hinc et indè maculatæ et violatæ. Pastores ecclesiæ et majores expulsi et ejecti a dignitatibus et prelaturis percutientur crudeliter et fugient; et remanebunt oves et subjecti sine pastore et ductore dispersi.

» Nobilium pompa silebit, peribit etiam scientia et disciplina et breviter totus status clericorum subjacebit. Sed erit in adjutorium, circùm circà anno domini 1515 modicum ante vel post, juvenis captivatus qui recuperabit coronam lilii et dominabitur per universum orbem; funditus destruet filios Bruti et insulam; itaque non erit ulterius memoria eorum et sic perpetuo remanebunt.

» Sed post tos et tantas calamitates, reformabitur universus orbis, quoniam ira Dei quiescet et sic erit una lex, una fides, unum baptisma, una vita. »

« Vers l'an du Seigneur 1510 (et suivant l'ère de Dioclétien 1789), ou au-delà, sera exercé la plus noire trahison envers le roi de France captif; et la gloire des Français se convertira en opprobre et en confusion; le lis sera privé et dépouillé de sa noble couronne, et le sceptre passera à une autre dynastie. On s'écriera de toutes parts, *paix! paix!* et il n'y aura point de paix. Et alors éclateront partout des trahisons judiciaires, des conjurations, des confédérations de plébéiens et de provinces. Le royaume de France sera envahi, dévasté et presque anéanti; car ceux qui le gouverneront seront telle-

tracé autrefois, sur le mur, l'arrêt du roi Balthasar, et il usa de toute son autorité pour proscrire la brochure prophétique. On défendit

ment aveuglés qu'ils ne sauront où trouver un défenseur. Les vassaux perfides, arrogans, furieux, se soulèveront contre leurs seigneurs, et presque tout ce qui existe de nobles sera massacré, dépouillé de ses dignités et de ses possessions; car le peuple n'aura plus de règle que sa propre volonté. Plusieurs Etats se révolteront pour se créer de nouvelles constitutions; ils régneront quelque temps, et seront ensuite accablés de calamités. Que chacun se défie de ses voisins; car, par l'effet d'un horrible brigandage, chacun sera dépouillé et mis à mort par son voisin. Personne ne gardera la foi à ses proches, mais on se poursuivra mutuellement par d'odieuses trahisons.

« L'église universelle sera cruellement persécutée, privée de ses biens, dépouillée de son temporel; il ne sera, dans toute l'église, qui que ce soit, si élevé qu'il puisse être, qui ne se regarde comme heureux de pouvoir sauver sa vie et échapper à tant de calamités. Les temples seront souillés et profanés, et la religion se taira au milieu des excès et des fureurs d'une multitude aveugle. Les vierges saintes, chassées de leurs asiles, fuiront éperdues, outragées et violées. Les pasteurs, privés de leurs fonctions, dépouillés de leurs titres, poursuivis par une affreuse proscription, seront réduits à la fuite et à l'exil, et leurs troupeaux resteront sans défenseurs et sans guides. Tout l'éclat des nobles sera éclipsé; la science et les arts périront, et pendant quelque temps le clergé res-

aux bibliothécaires de la montrer au public, et le conservateur en chef eut ordre de la tenir soigneusement sous la clef. On fit même des recherches contre les traducteur, imprimeur, éditeur, de cette redoutable prophétie.

Qu'arriva-t-il ? On rechercha avidement la feuille proscrite; on la vendit sous le manteau et elle se répandit partout; plus le directoire parut acharné à la poursuivre, plus on mit d'intérêt et de zèle à la protéger.

Aujourd'hui que tout le monde peut impunément se procurer le *Liber mirabilis*; qu'un avocat nommé Vignier en a fait deux éditions, que tous les amateurs ont pu satisfaire leur curiosité, la prophétie de Saint-Césaire est tombée dans un extrême discrédit. On lui reproche une impénétrable obscurité, des idées puériles et contradictoires, un style barbare, et ce qui est beaucoup plus grave, on l'accuse de n'avoir réalisé presqu'aucune de ses

---

tera dans l'anéantissement. Mais à peu près vers l'an 1525 (1809 suivant l'ère de Dioclétien), un peu avant ou après, un héros rendu à la liberté recouvrera l'empire des lis, régnera sur l'univers; et détruira à jamais les enfans de Brutus et l'île, et leur nom demeurera éternellement anéanti. Après tant de calamités, l'univers sera reformé; le courroux de Dieu s'appaisera, et il n'existera plus parmi les hommes qu'une seule foi, un seul baptême, une seule loi, une seule volonté. »

promesses. On attendoit une peste de soixante-quinze mois qui devoit moissonner la moitié de l'espèce humaine, et la peste n'est pas venue. On nous annonçoit deux lunes, révolution fort économique pour l'illumination des grandes villes, et nos yeux sont encore condamnés à n'en voir qu'une. La capitale de l'Empire Français devoit être prise, pillée, dévastée, réduite aux abois, et la capitale de l'empire n'a jamais été plus florissante. Les Turcs, les Alains, les Vandales, devoient se répandre en torrens sur nos contrées, occuper nos provinces, ruiner nos places fortes, et ce sont nos armées victorieuses qui ont conquis les provinces étrangères, dissipé les armées ennemies. On nous prévenoit que la terre seroit agitée jusque dans ses fondemens, et la terre continue de rouler paisiblement sur son axe. La religion romaine devoit se répandre sur tout l'univers; Juifs, Turcs, Égyptiens, Syriens, Persans, Indiens, devoient aller à la messe et à confesse, et tout cela devoit s'accomplir avant 1810; nous voici à la fin de 1810 et la conversion du monde n'est pas encore commencée (1).

(1) « Veniet quædam mortalitas et pestis quæ universum mundum vexabit et affliget; ità quod circa

On remarqua, en outre, que la prophétie n'étoit pas destinée pour notre temps; que tous les événemens prédits se rapportoient au commencement du seizième siècle, que le texte en fixoit formellement l'époque à l'année 1502. On reconnut que le traducteur avoit été

---

media ferè pars hominum morietur; et hoc intrà sexaginta quinque menses quià tantùm durabit pestis et ultrà. Terra mirabiliter movebitur in multis locis et vivos absorbebit. Multæ civitatis et castra et villæ fortissimæ ruent et subvertentur propter terræ motum. Dux lunæ simul semel apparebunt. Stellæ multæ ad invicem præliabuntur. Cursus aëris fere in omnibus mutabitur et pervertetur. Totus mundus dolebit de spoliatione, vastatione et captione nobilissimæ et famosissimæ civitatis quæ est caput et domina totius regni Francorum. »

« Pendant soixante-cinq mois, la mortalité et la peste se répandront sur l'univers, et moissonneront presque la moitié du genre humain. La terre sera ébranlée en nombre d'endroits, et ensevelira les hommes dans ses entrailles; plusieurs villes, forteresses, châteaux, seront renversés. On verra deux lunes à la fois. Les étoiles se heurteront et combattront les unes contre les autres. L'air sera altéré et dénaturé dans presque toutes ses parties : le monde entier gémira de la prise, du pillage et de la dévastation de la plus illustre et de la plus célèbre des villes, qui est la reine et la capitale de tout l'Empire français. »

réduit a user d'artifice pour faire accorder les faits avec le temps où nous vivons, et qu'il avoit substitué, de sa pleine autorité, l'ère de Dioclétien à l'ère vulgaire (1). On s'aperçut que la prophétie n'étoit pas de Saint-Césaire, mais d'un inconnu déguisé lui-même sous le nom martial de *Jean de Prêche-Guerre* (2). Enfin, en examinant le *Liber mirabilis* avec plus d'attention, on fut surpris de n'y trouver qu'un amas indigeste de rêveries puériles et ridicules, compilées sans choix, sans discernement, sans méthode(3); l'on en conclut que c'étoit l'ouvrage

---

(1) L'ère de Dioclétien, qu'on appelle aussi l'*ère des Martyrs*, commence 284 après l'ère vulgaire, de sorte qu'en y ajoutant les quatre ans d'erreur commise par Denys-le-Petit dans notre système chronologique, les prédictions du *Liber Mirabilis* se rapportent à l'année 1788 et suivantes.

(2) C'est la traduction littérale de *Joannes de Vatiguerro*. Le nom de Saint-Césaire ne se trouve nulle part. Ce qui a pu donner lieu à la méprise, c'est qu'on lit à la page 10 une prédiction attribuée à Saint-Sévère. Mais on ignore quel est ce Saint-Sévère.

(3) On y trouve des révélations de Sainte-Brigitte, des prédictions de Saint-Catalde et de l'abbé Joachim, des visions de Saint-Antonin, des pronostics de Saint-Vincent, et jusqu'à un dialogue entre la Sibylle de Cume et le roi Tarquin.

d'un moine qui, justement effrayé des entreprises et des progrès de la réforme, avoit essayé d'inspirer de salutaires alarmes aux états catholiques, et d'intéresser surtout le roi de France à la cause du saint-siége. Il est évident, en effet, que le *Liber mirabilis* ne regarde que les événemens du seizième siècle, et la cause de l'église de Rome. C'est le canon d'alarme tiré par un soldat du saint-siége.

On ne trouve guère de prophètes que dans les temps d'ignorance et chez les peuples superstitieux. Montaigne dit que les cannibales avoient des devins qui leur prédisoient le sort de leurs entreprises; mais s'il arrivoit que la prédiction se trouvât fausse, et qu'on pût attraper le prophête, il étoit aussitôt haché et mis en pièces. Il est probable que si l'on adoptoit cette jurisprudence en Europe, il y auroit beaucoup moins de tireurs de cartes et de devins occupés à dire la bonne aventure.

BOHÉMIENS, CHIROMANCIENS, TIREURS DE CARTES.

VERS le commencement du 15e siècle, on vit paroître tout-à-coup, en Bohême, des troupes de devins noirs, hâlés, mal vêtus, mais fort experts dans l'art de dire la bonne aventure. Un détachement de ces nouveaux prophètes se dirigea vers Paris en 1422. Ils s'annonçoient comme des pélerins qui voyageoient pour expier leurs péchés; ils avoient parmi eux un Duc, un Comte, et dix hommes de cheval; le reste de la troupe composoit cent vingt prophètes. On les logea à la Sainte-Chapelle, où le public alla les voir en foule. Ils avoient la peau basanée, les cheveux noirs et crépus, la taille svelte et dégagée; ils parloient une langue inconnue à l'Europe; leurs femmes jaunes, maigres et voleuses, disoient la bonne aventure. L'évêque de Paris les excommunia, et les fit chasser de Paris; mais ils trouvèrent moyen d'y revenir, et se multiplièrent tellement en France, qu'en 1560, les États d'Orléans crurent devoir en purger le royaume, en les condamnant au bannissement, sous peine des galères, s'ils reparoissoient. Depuis

ce temps les Bohémiens sont extrêmement rares dans nos provinces; mais ils sont encore fort nombreux en Allemagne, en Hongrie, et sur les bords du Danube; ils y sont connus sous le nom de *Zigeuners, Tzigany, Cyganis*, etc. La plupart vivent sans loi, sans domicile, sans profession; ce sont des nomades, des hommes étrangers à la civilisation au milieu de la civilisation.

Comme rien n'est plus naturel à l'homme que la curiosité, on a toujours désiré savoir d'où venoient les Bohémiens. Quelques profonds théologiens opinent qu'ils descendent en ligne droite de Caïn, et voici les preuves qu'ils en donnent. Lorsque Caïn eut tué son frère et encouru la malédiction de Dieu, l'Éternel lui imprima un signe pour le faire reconnoître. A cette époque tous les hommes étoient blancs; car Dieu ayant créé notre premier père à son image, on ne sauroit naturellement penser qu'Adam eut la peau d'un Caffre, et la belle Ève un teint de suie et d'ébène; or, rien n'étoit plus propre à faire reconnoître Caïn que de lui noircir l'épiderme. On doit donc raisonnablement présumer que Dieu lui teignit la peau en noir, et en fit un Éthiopien; de plus, il le condamna à courir le monde comme un vagabond. Toutes ces par-

ticularités se trouvent très-exactement réunies dans les Bohémiens : ils ont le teint hâlé comme Caïn, et vivent comme lui en vagabonds; on doit donc conclure qu'ils sont une branche de cette tige proscrite. Ces argumens sont forts; cependant, ils n'ont pas paru suffisans à d'autres théologiens, qui ont préféré faire descendre les Bohémiens de Cham, fils de Noé; et voici sur quoi ils fondent leur opinion : Cham étoit un très-mauvais sujet, et les Bohémiens sont aussi de très-mauvais sujets; il fut maudit du ciel, et les Bohémiens conviennent que c'est par l'effet de la malédiction céleste qu'ils sont chassés de leur pays; Cham inventa la magie, et les Bohémiens sont également de très-grands magiciens. Le P. Delrio assure qu'ils sont si experts en sorcellerie, que, dès qu'on leur a donné une pièce de monnoie, toutes celles qui restent dans le coffre, prennent aussitôt la volée, et vont rejoindre leur camarade. Les Bohémiens paroissent eux-mêmes fort incertains sur leur origine : ils se disent sortis de l'Égypte, et condamnés à une vie errante, pour avoir refusé l'hospitalité à Saint-Joseph et à la Sainte Vierge, lorsqu'ils vinrent se réfugier sur les bords du Nil. Mais en Égypte même leurs hordes errantes pas-

sent pour étrangères; de sorte qu'il est fort difficile de tracer exactement leur arbre généalogique.

Les Bohémiens exercent particulièrement *la Chiromancie*, c'est-à-dire, l'art de prédire l'avenir par l'inspection de la main; cette méthode est fort ancienne; on croit la reconnoître dans quelques passages de l'Écriture: *In manu omnium*, dit Job, *signat ut noverint singuli opera sua : Le ciel met dans la main de chacun le cachet de sa destinée. Longitudo dierum*, dit Salomon, *in dexterâ ejus et in sinistrâ ejus divitiæ et gloria : Sa main droite porte le présage de sa longue carrière, et sa gauche annonce la gloire et la richesse.* Aristote, dont le génie nous a transmis tant de connoissances et d'erreurs, recommande la chiromancie comme une science positive; et déclare qu'il existe dans la main une ou deux lignes parallèles, dont l'étendue ou la brièveté détermine la durée de la vie. Auguste faisoit un cas particulier du même art, et l'exerçoit souvent lui-même. Il prétendit reconnoître de cette manière le faux Alexandre, qui se donnoit pour fils d'Hérode, et il le traita d'imposteur, attendu qu'il n'avoit dans la main aucun signe qui le destinât à la royauté. Un passage de Juvénal prouve que, de son

temps, les femmes couroient, comme aujourd'hui, chez les tireurs d'horoscopes :

> . . . . . . frontem que manumque
> Præbebit vati.

« Elle va porter, dit-il, et sa main et son » front (1) à l'examen du devin. » Le philosophe Artémidore, qui nous a laissé un gros traité sur les songes, en avoit aussi composé un volumineux sur la chiromancie ; mais ce chef-d'œuvre n'est pas parvenu jusqu'à nous. Nous avons pour le remplacer ceux du cardinal d'Ailly, de Savonarole, de Chalchindus, de Scot, d'Albert-le-Grand, de J. B. Porta, de Blaise de Parme, d'Henri Corneille Agrippa, de Jean d'Indagine, d'Albufarabe, de Polémon, d'Adamantius, d'Avicenne, du R. P. Niquet, d'Adrien Sicler, et d'une centaine d'autres, que les amateurs peuvent consulter.

Les principes de la chiromancie ont beaucoup de rapport avec ceux de l'astrologie judiciaire. On partage la main en plusieurs régions, qui sont chacune sous l'influence d'une planète. Le pouce appartient à Vénus, l'index à Jupiter, le doigt du milieu à Saturne, l'annulaire au Soleil, et l'auriculaire à Mercure ; le

(1) Où?

centre de la main à Mars, le reste à la Lune. On n'est pas bien d'accord sur la direction de la ligne de vie : quelques chiromanciens établissent son origine entre le pouce et l'index, et lui font traverser, presque en ligne droite, le centre de la main ; mais les cabalistes hébreux sont d'un autre avis : ils la font partir en quart de cercle, du milieu du poignet à la racine de l'index. Cette ligne, pour présager une longue vie, doit être profonde, étendue, et dessinée fortement ; si elle s'interrompt en route, si elle ne trace qu'un sillon superficiel et peu apparent, malheur à vous ! vos jours se dissiperont comme la fleur printanière, qui ne voit qu'un petit nombre de soleils.

Le grand triangle situé au milieu de la main est consacré à Mars, et formé par la ligne de vie, la médiane et l'hépatique. Ces trois lignes sont d'une grande importance, car elles se rapportent, suivant les plus doctes chiromanciens, aux principales fonctions de l'esprit et du corps. La ligne hépatique provient du foie, et forme un des grands côtés du triangle : est-elle profonde et fortement prononcée ? vous aurez une ame élevée, un caractère généreux, mais enclin à la colère

et à la mélancolie. La médiane, qui forme la base du triangle, est d'un naturel plus doux : elle suppose la gaîté, la franchise, l'amour du plaisir. Vénus a choisi le pouce et sa racine pour indiquer les marques de sa faveur. Si les lignes y sont nombreuses, si elles s'y croisent à angle droit, si elles forment des étoiles, des ellipses ou des demi-cercles redoublés, vous serez chéri des dames, et vos succès auprès d'elles sont assurés. Mais gardez-vous des lignes circulaires qui embrasseroient la totalité du pouce ; les cabalistes les nomment l'anneau de Gigès, et Adrien Sicler nous prévient que ceux qui les portent courent risque qu'un jour un lacet fatal ne leur serre les jugulaires; et pour le prouver, il cite Jacquin Caumont, enseigne de vaisseau, qui fut pendu pour ne s'être pas suffisamment méfié de cette funeste figure. Ce seroit bien pire, si ce cercle étoit double en dehors et simple en dedans : alors, nul doute que vous ne terminassiez votre triste carrière sur une roue. Le même Adrien Sicler a connu à Nîmes un fameux impie, qui fut roué en 1659, et qui portoit ce signe mortel à la première phalange. Il n'est pas possible de vous tracer toutes les lignes décrites et indiquées par les plus illustres chiromanciens, pour découvrir

la destinée, et fixer l'horoscope de chaque individu ; mais il est bon que vous sachiez qu'*Isaac Kem-ker* a donné soixante-dix mains au public, le docte *Mélampus* douze, le profond *Compotus* huit, le sage *Indagine* trente-sept, le subtil *Romphilius* six, l'érudit *Corvœus* cent cinquante, *Jean Cirus* vingt, *Patrice Tricassus* quatre-vingts, le curé *Jean Belot* quatre, *Taisnerus* quarante, et *Perruchio* six; ce qui fait, de bon compte, quatre cent vingt-trois mains, sur lesquelles votre sagacité peut s'exercer.

Avant que quelques beaux esprits de la cour eussent inventé les cartes pour charmer les loisirs d'un roi imbécille, c'étoit aux chiromanciens que les curieux s'adressoient pour faire tirer leur horoscope; mais aujourd'hui la chiromancie n'est guère plus exercée que dans les campagnes; les gens comme il faut s'adressent aux tireurs de cartes. On a dit aux chiromanciens : Votre science est chimérique et puérile ; vous prétendez que chaque partie de la main est soumise à l'influence d'une planète; mais qui vous a révélé ce secret? un génie céleste est-il descendu d'en haut pour vous mettre dans la confidence de l'Éternel? Vous cherchez des vues mystérieuses, des intentions secrètes dans l'existence, la forme,

le nombre et la direction des lignes de ma main ; mais ne voyez-vous pas que ces lignes ne sont que des plis, et que ces plis sont nécessairement formés par le mouvement de mes doigts, l'action de mes muscles, et les diverses attitudes des parties qui composent mon *carpe* et mon *métacarpe?* Dites-moi, s'il vous plaît, comment pourrois-je étendre et fermer le poignet, sans imprimer à mes chairs ces sillons, qui vous paroissent renfermer tant de secrets? « Dieu, dites-vous, n'a » rien fait d'inutile; et, puisqu'il a fait ces » lignes, il a donc eu des intentions parti» culières. Si elles étoient produites par les » diverses positions du poignet, elles seroient » les mêmes dans tous les individus; ce qui » est démontré faux par l'expérience. »

Mais ne voyez-vous pas qu'il en est des mains, comme des jambes, des genoux, des hanches et des bras? Je ne saurois lever le pied, l'avancer, le plier, étendre, abaisser les bras; je ne saurois décrire une pirouette, danser un rigaudon, exécuter une cabriole, un entrechat, sans que les muscles de mes pieds, de mes bras, de mes jambes, ne conservent l'empreinte de ces exercices. Il n'est pas une partie du corps qui n'ait ses lignes, ses sillons, ses élévations et ses enfoncemens; et si l'on pouvoit hon-

nêtement les montrer toutes, on auroit un vaste champ à offrir aux savantes considérations du chiromancien. Je suppose que tous les astres viennent à s'éteindre tout à coup, qu'une demi-douzaine de comètes dévorent en passant Mars, Jupiter, Vénus, Saturne, Mercure et la Lune, croyez-vous que les signes de ma main en subsistent moins? Et si elles subsistent sans astres, que devient votre profond savoir? Vous distribuez à nos sept vieilles planètes tout le domaine de la chiromancie, que donnerez-vous aux jeunes qu'on a découvertes il y a quelques années? Faudra-t-il qu'elles attendent la mort des anciennes pour recueillir leur succession?

Mais, dites-vous, l'expérience et les faits parlent en faveur de la chiromancie. Un Grec prédit à Alexandre de Médicis, duc de Toscane, sur l'inspection de sa main, qu'il mourroit d'une mort violente, et il fut en effet assassiné par Laurent de Médicis, son cousin; Barthélemy Coclès, le plus grand chiromancien du 16e siècle, annonça à Luc Gauric, le plus célèbre astrologue de son temps, qu'il subiroit injustement une peine douloureuse et infamante, et Luc Gauric fut en effet condamné au supplice de l'estrapade, par Jean de Bentivoglio, tyran de Bologne, dont il

avoit prédit l'expulsion prochaine. Coclès prophétisa qu'il seroit lui-même assassiné, et périroit d'un coup sur la tête; son horoscope s'accomplit ponctuellement, car, Hermès de Bentivoglio, fils du tyran, ayant appris qu'il se mêloit aussi de prédire sa chute, le fit assassiner par un brigand nommé Caponi.

On vous répond que ces faits ne prouvent rien; que si Coclès rencontra juste une fois ou deux, il se trompa mille fois; qu'il est une foule de circonstances dans la vie où l'on peut fort bien deviner sans être prophète. Qu'un homme qui a eu l'imprudence d'annoncer la chute d'un tyran, doit raisonnablement s'attendre que le tyran ne le laissera pas long-temps prophétiser, et que, du temps de Bentivoglio, rien n'étoit plus commun que d'assommer les gens. Avec un peu d'intelligence, de pénétration, et quelques renseignemens, il est facile de prédire à un prince les dangers qui le menacent, parce que le prince, malgré sa vigilance et ses ministres, est souvent moins au fait de ce qui le regarde, que le dernier de ses sujets. Le Grec qui prophétisa la mort d'Alexandre de Médicis, pouvoit fort bien connoître les dispositions secrètes de Laurent; et, d'ailleurs, il ne risquoit rien de hasarder sa prédiction,

puisqu'elle avoit du moins le mérite d'inspirer d'utiles défiances, et de donner un avis salutaire. Ce n'est pas par le succès d'une seule expérience qu'on démontre une théorie ; il faut que toutes les expériences et les faits soient d'accord, et ne se démentent jamais ; et c'est là ce qui donne tant de supériorité aux sciences physiques et naturelles.

A quel homme raisonnable persuadera-t-on, en effet, que le soleil se mêle de régler le mouvement de son index ! que Vénus a soin de son pouce, et Mercure de son petit doigt! Quoi, Madame, Jupiter est éloigné de vous d'environ cent cinquante millions de lieues, dans sa moindre distance, il est quatorze cents fois plus gros que le petit globe que vous habitez, il décrit dans son orbite des années de douze ans, et vous voulez qu'il s'occupe de votre index ? Comment concevoir que des idées aussi folles aient pu jadis trouver foi parmi les rois, les princes et les savans ? Ne faut-il pas convenir que l'esprit humain a aussi ses temps d'épidémie ?

Nous vivons, il est vrai, dans un siècle plus éclairé que ceux qui nous ont précédés, car nous jouissons de l'expérience de nos pères et de la nôtre ; mais combien ne nous reste-t-il pas encore d'ennemis à combattre, d'erreurs, de

superstitions et de préjugés à déraciner ! Les âges à venir ne pourront-ils pas dire aussi : Il a existé un temps où les plus belles dames de Paris, les femmes les plus spirituelles, les mieux élevées, les plus aimables, couroient chez les tireuses de cartes pour se faire dire leur horoscope? On a vu une moderne Pythonisse entretenir un hôtel, un équipage, des chevaux, des valets, un train considérable, aux dépens de la crédulité publique; et ce temps, c'est le 19e siècle! Quoi, les lumières, l'amour-propre et la raison, ne feront-ils pas justice d'une aussi puérile superstition? Les belles dames croient-elles que le secret de l'avenir réside dans un jeu de cartes? l'ouvrier qui les a fabriquées leur a-t-il infusé une vertu prophétique? ces cartes sont-elles d'une substance différente de toutes les autres? l'antique Pythonisse a-t-elle à ses ordres un génie qui vient tous les matins lui révéler les destinées de ses aimables clientes? Si mademoiselle Lenormant avoit le secret de l'avenir, il est évident qu'elle n'auroit nullement besoin de tirer les cartes pour gagner notre argent; elle seroit la plus riche, la plus puissante, la mieux dotée de toutes les femmes. A quel rang, à quelle fortune n'a-t-on pas

droit de prétendre, quand on ne peut pas se tromper ? Si j'avois l'honneur d'être prophête, je voudrois être le premier personnage de l'univers. C'est quelque chose que d'avoir un carrosse et des valets ; mais quand on peut avoir un palais, il faut être bien désintéressé, pour se contenter d'un hôtel. Pourquoi, si les cartes révèlent à mademoiselle Lenormant tous les secrets possibles, ignore-t-elle elle-même ce qui la concerne ? Pourquoi se laisse-t-elle si souvent enlever par la police comme une sotte ?

Mais, Monsieur, mademoiselle Lenormant m'a dit des choses étonnantes, elle m'a raconté tout ce qui m'est arrivé dans ma vie. Eh bien, Madame, je puis vous certifier qu'elle m'a conté, à moi, mille impertinences ; car j'ai voulu aussi vérifier la science de mademoiselle Lenormant. D'ailleurs, étoit-ce le passé ou l'avenir que vous veniez lui demander ? Que m'importe qu'on me raconte ce qui m'est arrivé ; c'est ce qui m'arrivera, que je veux savoir. Qu'on me dise seulement, d'une manière claire, précise et sans compère, ce que je mangerai, demain matin, à mon déjeûner ; quelles personnes viendront me voir à mon lever ; de quel travail je m'occu-

perai, etc., et je suis aux pieds de votre vénérable prophétesse. Ne voyez-vous pas qu'il y a mille moyens de savoir ce que fait une jolie femme? ses pensées, ses actions, ses sentimens, ses désirs, ne sont-ils pas renfermés à peu près dans un cercle connu? Vous êtes jeune, spirituelle et jolie; on vous écrit des billets, et vous en écrivez; vous avez un mari un peu jaloux, des amans empressés; de vieux parens qui vous destinent une riche succession; des enfans jolis, mais d'une santé délicate, etc. Combien de prédictions ne peut-on pas bâtir sur ce fonds? De cent choses que mademoiselle Lenormant vous a dites, deux se sont accomplies; donc, elle s'est trompée quatre-vingt-dix-huit fois sur cent; donc, son ignorance est à sa science, comme quatre-vingt-dix-huit est à deux. On vous prédit que vous mourrez très-âgée, et que vous aurez de grands chagrins; si vous périssez à la fleur de l'âge, avant d'avoir connu la douleur, vous ne reviendrez pas de l'autre monde pour reprocher à mademoiselle Lenormant de vous avoir volé votre argent. Il est souvent fort dangereux de s'adresser à ces prophétesses; les esprits foibles, les imaginations exaltées

ne s'effraient que trop souvent de leurs prédictions. J'ai connu un homme aimable, spirituel, et d'une imagination vive, qui mourut à quarante ans, d'une légère indisposition, parce qu'une célèbre devineresse lui avoit prédit qu'il mourroit à cet âge (1).

Le docteur Bruhier, dans son ouvrage *des Caprices de l'Imagination*, cite un fait absolument semblable. Un homme de quarante ans, d'une humeur vive et enjouée, rencontre en société une femme qu'on avoit fait venir pour tirer des horoscopes. Il présente sa main; la vieille le regarde en soupirant : *Quel dommage qu'un homme si aimable n'ait plus qu'un mois à vivre!* Quelque temps après, il s'échauffe à la chasse; la fièvre le saisit, son imagination s'allume, et la prédiction de la bohémienne s'accomplit à la lettre.

Souvent aussi ces sortes de prédictions ont porté des princes superstitieux à des actes d'injustice et de cruauté. L'empereur Valens ayant excité, par sa tyrannie, l'horreur de ses sujets, quelques jeunes seigneurs de sa cour songèrent à lui donner un successeur. Ils

(1) M. F. de C. H., père de M. de B., ministre plénipotentiaire à H.

s'adressèrent à un devin qui pratiquoit l'*alectromantie*, c'est-à-dire la divination par le moyen d'un coq. On trace un cercle; on inscrit sur sa circonférence les lettres de l'alphabet. On place sur chaque lettre des grains de froment; on pose le coq au centre du cercle, et l'on remarque les lettres qui correspondent aux grains qu'il avale les premiers. On les relève, et l'on en compose un horoscope. Le coq se jeta sur les grains qui indiquoient les lettres T. H. E. O. D. On en conclut que l'Empire devoit appartenir à Théodore, secrétaire de Valens, homme d'un mérite éminent, estimé et chéri de tout le monde : on lui proposa la couronne, et il eut la foiblesse d'accepter. Mais le complot fut découvert, et il périt, lui, ses complices, et tous ses amis. On assure même que Valens fit rechercher tous ceux dont le nom commençoit par THEOD. Ce qui n'empêcha pas néanmoins Théodose de lui succéder.

SANGSUES.

Ont-elles le don de prophétie? Peuvent-elles remplacer le baromètre, et nous prédire infailliblement la pluie et le beau temps?

On m'assure que beaucoup d'animaux sont de très-habiles météréologistes, qu'ils savent, sans almanach et sans baromètre, prévoir la pluie et le beau temps. On me certifie que les hirondelles volent très-bas quand le temps est orageux; que le cygne, le canard et l'oïson se plongent dans l'eau lorsqu'il doit pleuvoir; que les mouches piquent aussi plus vivement; que les chats ne manquent guère de passer la patte au-dessus de l'oreille, en faisant leur toilette. Mais on me vante surtout les sangsues, dont la prescience et l'habileté peuvent défier tous les calculs des Bouvard et des Lamark. Un physicien anglais me proteste qu'elles sont d'une humeur vive et légère quand le ciel est pur et riant; qu'alors elles s'élèvent à la surface de l'eau pour venir respirer le frais et jouir de la pureté de l'air. Il me soutient même qu'elles deviennent d'un caractère som-

bre et mélancolique, dès que le ciel se couvre; qu'elles se tiennent tristement roulées au fond du vase qui les contient : que s'il doit faire du vent, si l'impétueux borée doit amener sur notre horizon les orages et les tempêtes, elles s'agitent, se tourmentent, sortent de l'eau inquiètes et souffrantes. Ces phénomènes ont été rapportés, il y a deux ans, dans le bulletin des Sciences médicales, et plus de trente ans avant j'avois vu nombre de personnes tenir des sangsues enfermées dans des vases, pour connoître les variations de l'atmosphère.

Je n'ai point vérifié ce qui regarde les hirondelles, les cygnes, les canards, les oisons, les mouches, et les chats. Je présume seulement que les hirondelles rasent la terre quand elles sont sûres d'y trouver des insectes; que les canards, les oisons et les cygnes plongent dans l'eau quand ils ont trop chaud; que les mouches piquent vivement quand elles sont tourmentées par la fin, et que les chats passent la patte au-dessus de l'oreille lorsqu'ils veulent atteindre le sommet de leur tête. Quant aux sangsues, il faut entendre, à ce sujet, le docteur Vitet, qui nous a donné un très-bon traité sur la sangsue médicale; voici ce qu'il en dit :

« Renfermez un grand nombre de sang-
» sues dans plusieurs bocaux d'égale gran-
» deur, contenant la même eau et exposés
» ensemble à l'air libre. On ne voit jamais à
» la même heure, quelque temps qu'il fasse,
» les sangsues suivre une marche semblable
» et relative à l'état de l'atmosphère. Dans
» un des bocaux, elles s'agitent à la surface,
» au milieu, au fond de l'eau; tandis que
» dans un autre, elles restent hors de l'eau,
» attachées au couvercle, ou tranquilles au
» fond du vase; souvent, dans le même bocal,
» on les voit hors de l'eau, à la surface, au
» milieu, au fond; les unes calmes, les autres
» agitées; celles-ci adhérentes, celles-là en-
» tassées, d'autres éparses; quelques-unes
» fixées par la queue aux parois du bocal,
» se balançant le reste du corps par des mou-
» vemens presque réguliers. »

Ces expériences sont décisives, et donneront les mêmes résultats toutes les fois qu'on prendra la peine de les répéter; je les avois faites avant le docteur Vitet, et je m'étois assuré, comme lui, qu'il vaut mieux encore s'en rapporter au baromètre qu'aux sangsues.

Ce n'est donc pas à prédire la pluie et le beau temps qu'il faut les employer, mais à

décharger nos veines d'un sang superflu. C'est alors qu'elles sont véritablement utiles. Quelques personnes imaginent qu'elles ne sucent que le mauvais sang; c'est leur faire trop d'honneur, et leur supposer trop de discernement. Les sangsues ne sont ni délicates, ni fières; on les place où l'on veut, et elles boivent le sang tel qu'il est.

CERFS, CORBEAUX, PERROQUETS, etc.

Les cerfs, les corbeaux, les perroquets, les carpes et les brochets, vivent-ils aussi long-temps que Nestor ou le patriarche Mathusalem ?

Il faut avouer que le poète Hésiode a été d'une libéralité extrême envers quelques animaux; il dit positivement :

« La vie de l'homme finit à quatre-vingt-seize ans; celle de la corneille est neuf fois plus longue; le corbeau vit trois fois plus que la corneille, et le cerf quatre fois davantage. » Faisons le compte :

Pour l'homme, 96 ans, ci.	96 ans
Pour la corneille, 96 multipliés par 9, ci. .	864
Pour le corbeau, 864 multipliés par 3, ci. . .	2592
Pour le cerf, 864 multipliés par 4, ci	3456

C'est beaucoup; car, si le calcul d'Hésiode est juste, et que le monde n'ait que six mille ans d'existence, comme l'assurent nos chronologistes, il s'ensuit qu'on pourroit trouver aujourd'hui un cerf dont le père seroit né huit cents ans avant la création du

monde. Mais il est permis, sans manquer de respect à Hésiode, de lui demander s'il a bien fait la preuve de ses additions. Presque tous les anciens ont accordé une très-longue vie au cerf; les Égyptiens en avoient fait l'emblême de la vieillesse. Pline rapporte que cent ans après la mort d'Alexandre, on prit dans les forêts plusieurs cerfs auxquels ce prince avoit attaché lui-même des colliers. On trouva, en 1037, dans la forêt de Senlis, un cerf avec un collier portant ces mots : *Cæsar hoc me donavit. Je l'ai reçu des mains de César.* Quel étoit ce César? Les amis du merveilleux assurent que c'étoit le vainqueur des Gaules ; et comme il existoit environ quarante ans avant la naissance de J. C., il s'ensuivroit que ce cerf avoit alors 1077 ans, ce qui constitueroit une assez belle longévité. Mais, malgré l'autorité de Pline, d'Hésiode et de quelques autres naturalistes de la même force, il faut beaucoup rabattre de ces données. Aristote, qui avoit disséqué nombre de biches et de cerfs, fixe le terme de leur vie à trente-six ans. Buffon et les naturalistes modernes sont du même avis ; et ils fondent leur opinion sur une loi qui paroît invariable, c'est que la durée de la vie chez les animaux à mamelles, est proportionnée au temps de la ges-

tation et à la durée de l'accroissement. La brebis et la chèvre qui portent cinq mois, et terminent leur accroissement à deux ans, vivent huit à dix ans. Le cheval, qui demeure dix mois dans les flancs de sa mère, et qui prend sa crue en cinq à six ans, vit trente à quarante ans; le chameau, dont la portée est également de dix mois, et l'accroissement de sept ans, pousse sa carrière jusqu'à cinquante ans; et l'éléphant, qui porte une année entière, et croît jusqu'à près de trente ans, ne meurt guère avant un siècle accompli. Par quelle prérogative extraordinaire le cerf seroit-il exempt de cette loi, sa portée n'étant que de huit mois?

« Le cerf, dit Buffon, qui est cinq à six » ans à croître, vit trente-cinq ou quarante » ans. Ce que l'on a débité de leur longue » vie, n'est appuyé sur aucun fondement; » ce n'est qu'un préjugé populaire dont Aris- » tote lui-même a relevé l'absurdité. Le col- » lier du cerf de la forêt de Senlis ne peut » présenter une énigme qu'aux personnes » qui ignorent que tous les empereurs d'Al- » lemagne ont été désignés par le nom de » César. »

Mais, les carpes, les brochets, les cygnes, les corbeaux, n'est-il pas reconnu qu'ils vi-

vent plusieurs siècles ? des docteurs allemands l'affirment. On lit dans les Annales des Voyages de M. Malte-Brun (1), que l'empereur Frédéric II, à qui l'on venoit de présenter un beau brochet vivant, le fit jeter dans un étang du palais de Kaiserslautern, après l'avoir orné d'un collier d'or à chaînons élastiques, avec une inscription en grec, dont voici la traduction : « *Je suis le poisson qui le premier ait été mis dans cet étang ; des mains de l'empereur Frédéric II, le* 5 *octobre* 1230. »

Ce brochet, après avoir passé deux cent soixante-sept ans dans cet étang, fut enfin pris avec son collier en 1497, et transporté à Heidelberg, pour être servi sur la table de l'électeur Philippe. On dit qu'il avoit alors dix-neuf pieds, et qu'il pesoit trois cent cinquante livres. Voilà assurément un fort beau brochet ; et il est à présumer que s'il eût été pris sous le règne de Domitien, ce prince n'eût pas manqué d'assembler le sénat, pour savoir à quelle sauce il falloit le manger. Mais est-il bien probable qu'un brochet acquière la taille d'un requin et le poids d'un bœuf ! A-t-on bien constaté que le collier fut le même que celui qu'avoit attaché l'empereur

(1) Tome 7, page 82.

Frédéric ? comment les anneaux de ce collier ne s'étoient-ils pas rompus ? comment avoient-ils conservé leur élasticité pendant deux cent soixante-sept ans ? et quelle prodigieuse élasticité ne faut-il pas supposer ? Suivant Jonston (1), cet ornement étoit de cuivre. Mais un collier de cuivre se conserveroit-il au fond d'un étang pendant près de trois siècles sans se détériorer ? seroit-il possible, après un laps de temps aussi considérable, de lire une inscription ? Tout cela me paroît bien merveilleux ; et trois siècles pour un brochet, c'est, à mon avis, une carrière un peu longue.

On représente que les poissons ayant le sang froid, et rien à perdre par la transpiration, ils doivent vivre bien plus long-temps que nous. Cette observation peut avoir quelque fondement, et semble confirmée par l'expérience (2). Mais si la circulation du sang

---

(1) *Thaumatograph. natur.*, liv. 9, chap. 10.

(2) L'Anglais Fordyce renferma des dorades dans des vases remplis d'eau, leur donna d'abord de l'eau fraîche tous les jours, puis tous les trois jours seulement ; elles vécurent ainsi pendant quinze mois, sans autre nourriture. Il poussa l'expérience plus loin : il distilla l'eau, augmenta le volume d'air, et ferma les vases de manière que les plus petits insectes ne pussent

est en effet moins rapide chez les poissons, s'ils perdent moins par la transpiration, d'autres causes de destruction s'opposent à cette prodigieuse longévité qu'on leur suppose. Leur organisation, celle des carpes surtout, est plus délicate, leurs muscles moins solides, et les efforts qu'ils ont à faire pour se mouvoir dans un milieu huit cents fois plus pesant que l'air, doivent affoiblir plu spromptement qu'on ne dit le principe de la vie.

On cite les carpes de Fontainebleau, qu'on supposoit, il y a vingt ans, contemporaines de François I[er]. Mais qui avoit pris la peine de recueillir leurs actes de naissance? à quelles mains expertes et fidèles avoit-on confié le registre de leur état civil? est-on sûr que les vieilles carpes ne soient pas mortes, et que d'autres ne les aient pas remplacées? Si la vie des carpes devoit être si longue, pourquoi multiplieroient-elles avec une si prodigieuse fécondité? Tous les poissons qu'on a

---

y pénétrer. Ses dorades ne vécurent pas moins, et prirent même un embonpoint assez honorable. De quoi se nourrissoient-elles? Il est présumable qu'elles avoient peu à réparer, qu'elles décomposoient l'air, et qu'ainsi elles donnoient un démenti formel au proverbe populaire qui dit qu'on ne vit pas de l'air du temps.

gardés dans les viviers, sans moyens de reproduction, sont morts au bout de quelques années ; la carpe et le brochet auroient-ils reçu de la nature un brevet d'immortalité ?

Quant aux corneilles, aux perroquets, aux cygnes et aux corbeaux, on peut leur appliquer la loi générale suivie par la nature pour l'accroissement et la vie des autres oiseaux. Le pigeon vit dix à douze ans ; les poulets et les canards autant (1) ; les pies, les corbeaux et les geais domestiques portent au même âge tous les signes de la caducité. Le docteur Hufeland, professeur à Jéna, auquel nous devons des recherches curieuses et des observations savantes sur le principe, la durée et la conservation de la vie, assure que le grand aigle, l'ossifrague, et quelques autres oiseaux d'une constitution forte et vigoureuse, parviennent à un âge très-avancé, et qu'on en a conservé dans les ménageries qui ont

(1) Willughby, dans son Ornithologie, prétend qu'on a vu chez un de ses amis un oison âgé de quatre-vingts ans, et devenu si malin sur ses vieux jours, qu'on fut obligé de le tuer pour sauver les jeunes cannes de ses entreprises et maintenir la paix dans la basse-cour ; mais Willughby parle aussi d'un cygne âgé de trois cents ans, ce qui rend ses récits un peu suspects.

vécu plus de cent ans. Il rapporte que M. Selwand, de Londres, reçut, il y a dix-huit ans, du Cap de Bonne-Espérance, un faucon orné d'un collier d'or qui portoit : *A sa majesté Jacques, roi d'Angleterre, an* 1610. Il en conclut que cet oiseau avoit été présenté au roi Jacques, qu'il s'étoit échappé de sa cage, et que, pour éviter d'être repris, il s'étoit réfugié à l'extrémité de l'Afrique, où il avoit vécu paisiblement cent quatre-vingt-deux ans parmi les Caffres ou les Hottentots. On convient, à la vérité, que lorsqu'il fut repris, il avoit la vue un peu foible, et que les plumes de son cou commençoient à grisonner. J'ai assurément beaucoup de respect pour le docteur Hufeland; mais je crains bien que cette histoire ne ressemble un peu à celle du brochet de Kaiserslautern. Est-il bien sûr que ce faucon pris au Cap de Bonne-Espérance, ait été présenté au roi Jacques Ier, qu'il se soit échappé de sa cage, qu'il ait, à tire-d'aile, gagné le Cap de Bonne-Espérance, pour se faire prendre deux siècles après par un ami de M. Selwand? Seroit-ce la première fois que des charlatans auroient usé de semblables moyens pour faire des dupes, et leur tirer de l'argent? et ne faudroit-il pas des preuves plus fortes pour faire croire qu'un faucon

puisse atteindre l'âge de Nestor? On parle aussi de perroquets qui ont passé de familles en familles, de générations en générations. Je ne crois pas, néanmoins, qu'on puisse en citer dont la vie ait excédé une cinquantaine d'années; encore ces exemples sont-ils rares, et ne prouvent-ils rien pour l'espèce en général. Ne cite-t-on pas de même le chien d'Ulysse, qui reconnut son maître après vingt ans d'absence? une mule d'Athènes qui mourut à quatre-vingt-dix ans? Mézeray ne rapporte-t-il pas, sur la foi de Flodard, que *Loup Asnard*, duc de Gascogne, étant venu rendre foi et hommage à Raoul, roi de France, en 932, il parut à la cour monté sur un coursier âgé de plus de cent ans? Mais outre que ces faits auroient peut-être besoin d'être constatés, ce n'est point par des exceptions qu'on attaque les règles générales. Nous avons parmi nous des hommes qui vivent jusqu'à cent cinquante ans; ce qui n'empêche pas que le commun des mortels ne rende à la terre sa périssable dépouille, après une triste vie de soixante-dix à quatre-vingts ans.

ANTIPODES.

Existe-t-il des Antipodes?

Il faudroit bien des raisonnemens et beaucoup de temps, pour persuader à certaines personnes qu'il existe des antipodes. Comment imaginer, en effet, qu'on trouve au-dessous de nous des hommes qui ont la tête en bas, et les pieds justement opposés aux nôtres? N'est-il pas évident que ces pauvres hommes doivent tomber la tête la première, et se perdre dans l'espace?

Pendant long-temps la doctrine des antipodes a été regardée comme une rêverie, éclose du cerveau de quelque songe-creux. Dans les premiers siècles de l'église, le dogme des antipodes fut regardé comme une espèce d'hérésie. Saint-Augustin, Lactance, et plusieurs autres pères, le traitèrent nettement de folie et d'impiété. *Quod verò et Antipodas esse fabulantur*, dit Saint-Augustin, *nullâ ratione credendum est: quant à l'existence des antipodes, c'est une fable à laquelle il faut bien se garder d'ajouter foi.*

Le pape (1) Zacharie ayant appris qu'un religieux, nommé *Virgile*, qu'il avoit envoyé en Allemagne pour y prêcher la foi, y prêchoit la doctrine des antipodes, écrivit aussitôt à Saint-Boniface, et lui ordonna de le chasser ignominieusement. « Quant à Virgile, s'il est prouvé qu'il soutienne *qu'il y* » *a un autre monde et d'autres hommes sous* » *la terre, un autre soleil et une autre lune*, » chassez-le de l'église dans un concile, après » l'avoir dépouillé du sacerdoce (2) ».

Avant que de hardis navigateurs eussent osé faire le tour de la terre sur leurs frêles navires, les connoissances géographiques étoient très-imparfaites. Les anciens se figuroient la terre comme un grand plateau plus long que large, sur lequel le soleil promenoit successivement ses rayons. (C'est delà que nous viennent les termes de longitude et de latitude.) Ils supposoient que ce plateau étoit supporté par une vaste étendue d'eau, cette eau sur l'air, l'air sur le feu, et ainsi de suite; il ne falloit pas leur en demander davantage. Saint-Augustin, Lactance, le pape Zacharie, étoient donc fort excusables de raisonner en

(1) De Civit. Dei, lib. 10.

(2) Hist. ecclés. de Fleury.

mauvais géographes, mais ils raisonnoient en fort bons théologiens; ils disoient : « La foi » enseigne que tous les hommes viennent » d'Adam, *fecit ex uno omne genus hominum* » *in habitare universam faciem terræ* (1). Or, » s'il y avoit d'autres hommes sous la terre, » ils ne pourroient pas provenir d'Adam. Par » quelle route, en effet, se seroient-ils rendus » aux antipodes? ce ne seroit pas par terre, » car ces antipodes sont séparés de notre » hémisphère par des mers immenses? Par » mer? mais il n'est pas de pilote qui osât » affronter ces espaces immenses sur un simple » esquif. Il est donc clair que la doctrine des » antipodes est fausse, erronée, mal sonnante » et sentant l'hérésie ».

D'ailleurs, comment ne pas être naturellement en peine pour ces pauvres hommes de l'autre monde, qui seroient attachés à la terre par les pieds et condamnés à rester ainsi, la tête pendante, au risque de périr bientôt d'apoplexie? Toutes ces considérations enlevoient aux antipodes un grand nombre de partisans.

Enfin, de meilleurs temps et de nouvelles expériences sont venus réformer ces idées.

(1) Act. Apostol., cap. 17, v. 26.

On a conçu que la terre étoit un globe comme Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne et la Lune; qu'elle devoit avoir la même forme qu'eux; que par conséquent une figure ronde lui convenoit mieux qu'une figure longue. On a observé que les corps ne tomboient que par un effet de la gravitation, et que cette gravitation les ramenoit toujours vers le centre du globe. On s'est dit : si les hommes qui habitent l'hémisphère opposé au nôtre, obéissent comme nous aux lois de la gravitation, ils ont donc, comme nous, les pieds appuyés sur la terre, et la tête tournée vers le ciel; ils sont donc dans la même position. On a découvert bientôt que la terre tournoit sur elle-même, et l'on a compris que nous devenions, tous successivement, antipodes les uns des autres, et que nous ne tombions pas pour cela. Enfin, d'audacieux enfans de Japhet ont osé affronter les rives de ces contrées inconnues qu'on appeloit antipodes; ils ont entrepris d'arriver par l'occident au même point où l'on arrivoit par l'orient, et ils ont réussi. Cette grande et belle idée naquit dans la tête de Cristophe Colomb, et depuis lui tant de navigateurs ont fait le tour du monde, qu'il n'est pas un curé de campagne qui, aujourd'hui, songeât à chasser son maître d'école

s'il croyoit aux antipodes. L'histoire ne dit point si le missionnaire Virgile fut chassé par un concile, suivant les ordres du pape Zacharie, mais il est probable qu'il se convertit, ou qu'il convertit le Saint-Père. Car on le voit, quelques années après, reçu avec distinction à la cour du roi Pépin, et nommé à l'évêché de Saltzbourg; on apprend même qu'il se conduisit en grand pasteur, et qu'après avoir édifié les fidèles, pendant seize ans, il mourut en odeur de sainteté, et reçut les honneurs de la canonisation, ce qui vaut un peu mieux que d'être excommunié.

ROSÉE, SEREIN.

Tombent-ils du ciel?

QUAND, las du tumulte de la ville, de ses joies bruyantes, de ses plaisirs factices, nous allons au printemps visiter nos pénates champêtres, que nous foulons, au lever du soleil, les allées de nos bosquets, ou les sentiers de nos prairies, avec quel plaisir n'admirons-nous pas cette profusion de perles et de diamans liquides que la nature a répandus sur la terre! Mais par quel art mystérieux s'est formée cette brillante parure? quel lapidaire inconnu a de sa main savante rassemblé tant de trésors? comment se fait-il que sous un ciel pur et sans nuages, la terre se trouve humectée d'une rosée bienfaisante?

Si vous interrogez votre jardinier, votre intendant, ou le magister du lieu, ils vous répondront que le serein et la rosée sont des vapeurs qui se rassemblent dans le ciel et en descendent le soir et le matin pour rafraîchir vos plantes. Si vous consultez votre médecin, il vous dira que le serein est une vapeur grossière et malfaisante qui produit le catarrhe et

les rhumatismes, et qu'il faut se hâter de rentrer chez soi dès qu'on s'aperçoit qu'il commence à tomber. Que votre curé invoque les bénédictions du ciel sur ses ouailles, il s'écriera : « O mon Dieu! faites que vos faveurs se répan- » dent sur le troupeau que vous m'avez confié, » comme la rosée du ciel descend sur la terre. »

Cependant il faut dire à votre curé, à votre médecin, à votre intendant, qu'il n'est pas sûr que la rosée vienne du ciel; que de très-habiles physiciens prétendent qu'elle sort de la terre, et qu'ils rapportent à ce sujet des expériences qui paroissent très-décisives. Voici celles qu'a faites Muschembroeck :

Il a placé des plantes sous des cloches de verre; il les a examinées soigneusement, le matin, et il a reconnu que ces plantes étoient tout aussi chargées de rosée que celles qui étoient restées à l'air libre. Il a suspendu à diverses hauteurs des morceaux de flanelle de la même pièce et de la même grandeur, et il s'est assuré que les morceaux les plus près de la terre s'humectoient les premiers, et que le serein montoit de degrés en degrés jusqu'aux morceaux les plus élevés. Il les a tous pesés : il a trouvé que les derniers étoient plus lourds. Enfin il a observé des arbustes renfermés dans des serres, et il s'est convaincu qu'en certaines

circonstances, ils sont aussi imbibés d'une rosée abondante.

Ces expériences, reproduites par d'autres physiciens, ont donné les mêmes résultats. Dufay posa au milieu d'un jardin une échelle double, haute de trente-deux pieds, et plaça à diverses distances des tablettes de verre, de manière qu'elles pussent recevoir également les vapeurs de l'atmosphère. Il se tint lui-même au pied de l'échelle, pour examiner la marche du phénomène, et vit distinctement que les tablettes les plus près de la terre s'humectoient les premières, et que l'humidité montoit de tablette en tablette jusqu'à la dernière. Réaumur, Nollet, et nombre d'autres physiciens, ont fait la même chose, et toutes leurs expériences se sont trouvées d'accord.

Voilà donc un problême résolu. Il est démontré que le serein monte et ne descend pas, et que si la rosée tombe le matin, c'est qu'elle est montée le soir. Mais au milieu des plus belles découvertes, il se trouve toujours quelque difficulté imprévue, pour troubler la joie des pauvres savans. Cette rosée qui vient de la terre et non du ciel, ce serein qui monte et ne descend pas, n'affectent pas également tous les corps, et semblent avoir des prédilections particulières; par exemple, ils pa-

roissent dédaigner l'or, l'argent, les métaux et les marbres polis, et témoignent une préférence marquée pour le verre, la soie et les substances résineuses : en voulez-vous la preuve? prenez, si vous le possédez, un plat d'or, de vermeil ou d'argent; déposez-le dans votre parc ou votre jardin : placez dessus un vase de cristal d'un diamètre moins grand; examinez le phénomène le matin : les bords de votre plat seront parfaitement secs, tandis que le vase de cristal sera humecté d'une rosée abondante. D'où vient cette différence? on n'en sait rien. Réaumur suppose que le vase d'or étant plus chaud que le vase de verre, repousse la rosée, tandis que le vase de verre s'en charge abondamment. Pour justifier son opinion il rapporte l'expérience suivante : Posez une tasse de porcelaine sur une pierre, et placez-la sur une couche chaude; établissez plus loin, et hors de la sphère d'activité de la couche, une autre tasse de même forme, de même pâte, de même diamètre, celle-ci se chargera de rosée, et la première n'en aura pas une goutte.

Le judicieux Réaumur me paroît ici en défaut. Il est évident que l'expérience de la couche chaude ne prouve rien pour le plat d'or et pour les métaux; car il faudroit dé-

montrer que leur température intrinsèque est la même que celle d'une couche chaude, ce qui ne paroît nullement probable. Dufay est le premier qui ait entrevu quelque affinité entre ces phénomènes et ceux de l'électricité; il s'est assuré que les meilleurs conducteurs d'électricité sont les moins propres à se charger de rosée; que ceux au contraire qui s'électrisent par frottement sont les plus susceptibles de la recevoir. Ces conjectures semblent vérifiées par quelques expériences consignées dans les Transactions Philosophiques de l'année 1734. Un physicien (M. Gerthen) suspendit des plaques de cuivre à des cordons de soie, et elles furent humectées par la rosée sur l'une et l'autre surface. Il plaça dans son jardin des corps métalliques de forme ronde, convexe et cylindrique, et ils s'abreuvèrent tous d'une vapeur abondante.

Il paroît donc constant que le fluide électrique joue un grand rôle dans le phénomène de la rosée. Mais ni Dufay ni le physicien anglais ne donnèrent de suite à leurs expériences, et de nos jours elles n'ont pas été suffisamment vérifiées pour qu'on puisse en tirer des inductions certaines. Ainsi il faut, en attendant mieux, s'en tenir aux explications ordinaires. Voici

celles qui semblent s'accorder le mieux avec les lois connues de la physique.

On sait que l'eau s'évapore facilement, et qu'elle se combine avec l'air sans en altérer la transparence. C'est l'évaporation qui tarit nos rivières, qui dessèche nos campagnes et flétrit nos plantes. Le soleil échauffe-t-il notre horizon à onze degrés seulement? l'air se charge d'une grande quantité d'eau qu'il tient en dissolution. La température vient-elle à se refroidir? l'eau reprend sa forme primitive et se dépose sur les objets qui l'environnent. Ce phénomène se reproduit sans cesse sous nos yeux. Portez, dans un air sec et chaud, un vase rempli de glace ou d'eau bien froide, ses parois extérieures se chargeront à l'instant de vapeurs qui en troubleront la transparence, parce que la glace refroidira l'air subitement et le forcera d'abandonner l'eau qu'il tenoit en dissolution. Ouvrez, dans un temps de dégel, les portes d'un appartement dont la température est plus froide que l'air extérieur, les glaces, les boiseries, une partie des meubles se couvriront d'une rosée abondante. Laissez en hiver pénétrer le froid dans une serre bien chaude, vous verrez aussitôt toutes les plantes chargées d'humidité.

C'est de cette manière que s'opèrent les

phénomènes du serein et de la rosée. Ce n'est donc ni dans le ciel, ni sur les plantes, ni à la surface de la terre qu'ils se forment; ils ont lieu dans toutes les directions, et ne cessent que quand il fait ou très-froid ou très-chaud, car dans les grands froids l'évaporation est imperceptible, et dans les grandes chaleurs il n'y a point de refroidissement, et par conséquent point de recomposition d'eau.

Si vous demandez maintenant pourquoi l'or, l'argent, le cuivre poli n'admettent point la rosée, j'avouerai humblement que je l'ignore, et qu'il convient peut-être de répéter quelques expériences, avant d'intéresser le fluide électrique dans cette discussion (1).

(1) Presque personne n'ignore aujourd'hui que l'eau est composée d'oxigène et d'hydrogène, et que l'action de l'électricité suffit pour opérer leur réunion et produire de l'eau. Cette observation peut conduire à de nouveaux aperçus sur le phénomène de la rosée. On peut aussi en trouver peut-être l'explication dans les lois de l'affinité et celles de l'équilibre du calorique.

COULEUVRES, VIPÈRES, SERPENS, etc.

Se font-ils un plaisir malin d'entrer dans la bouche des jeunes filles ou des jeunes garçons qui dorment la bouche ouverte?

Il y a quelques années que deux ou trois gazettes d'Allemagne annoncèrent qu'une jeune fille de Styrie s'étant endormie, la bouche ouverte, sur un lit de gazon émaillé de fleurs, une vipère du voisinage qui cherchoit à faire son nid, profita de l'occasion, se glissa furtivement dans la bouche de la jeune fille, et alla dans son estomac établir ses pénates, à l'abri de la pluie et du vent. La jeune Styrienne, qui ne savoit rien de ce qui s'étoit passé, ne tarda pas à éprouver des maux de cœur, des mouvemens d'entrailles, et un malaise intérieur qu'elle ne pouvoit expliquer. Enfin, un jour qu'elle avoit pris je ne sais quelle potion, qui déplaisoit à son hôtesse, la vipère prit le parti de déloger, sortit par où elle étoit entrée, et se mit à siffler, en se dressant sur la queue. On ajoutoit, qu'immédiatement après, la malade rendit une grande quantité d'œufs de vipère, qui n'auroient pas

manqué de produire dans son estomac une lignée fort incommode de jeunes vipéreaux. Quelques journaux français répétèrent cette anecdote ; mais les gens éclairés leur représentèrent aussitôt que c'étoit un conte bleu renouvelé des Grecs (1), et qu'il supposoit de la part des gazetiers allemands une excessive bonhomie, et fort peu de connoissances en histoire naturelle. On leur fit observer que les vipères ne pondoient pas, qu'elles mettoient au jour leurs petits tout vivans ; ce qui faisoit qu'on les appeloit *viviparæ*. Les gazetiers reconnurent leur méprise, et ne répliquèrent pas.

On croyoit l'histoire de la vipère de Styrie oubliée pour toujours, lorsqu'un chirurgien

(1) On trouve vingt historiettes de ce genre dans divers recueils. Fromman, médecin et professeur au collége de Cobourg, en Franconie, parle d'une pauvre femme âgée de vingt-six ans, qui demeuroit dans une maison malsaine où se retiroient quantité de crapauds, de lézards et de couleuvres. Comme elle avoit l'habitude de dormir la bouche ouverte, un gros serpent se glissa dans son estomac et y resta jusqu'à ce que le docteur l'eût obligé de déloger à l'aide de ses potions. *Montanus*, *Fretegius*, *Tragus*, *Reinesius*, *Melchior Sebesius*, et beaucoup d'autres savans en *us*, rapportent une foule de faits semblables.

français s'avisa de la ressusciter, et, pour rendre l'anecdote plus piquante, établit le lieu de la scène sur les bords de l'Ourcq. On conta donc, qu'au mois de juin 1806, une petite fille de quatre ans s'étant endormie sur les bords de ce canal, la bouche ouverte, une couleuvre (parente peut-être de la vipère de Styrie) s'introduisit dans sa gorge, pénétra jusqu'à l'estomac, s'y blottit à la sourdine, et y demeura, sans rien dire, pendant dix-neuf jours entiers; mais la petite ayant avalé, par hasard, un bon verre de vin blanc, la couleuvre, qui n'aimoit pas le vin, décampa aussitôt, et se mit à serpenter rapidement devant toute la famille. L'histoire paroît authentique; on nous cite le lieu, l'heure, le jour, les témoins qui ont vu, les docteurs qui ont traité. La couleuvre avoit dix-huit pouces de long; la petite fille s'appelle *Marie-Louise Malta;* Pantin se glorifie de sa naissance; elle a été soignée et médicamentée par M. Masson, ancien chirurgien des hospices civils de Paris. Le fait a été l'objet d'un rapport lu à la Société de Médecine; et l'on nous assure que ce fut pour avoir mangé une soupe au lait que la petite Malta eut le désagrément de recevoir la visite d'une couleuvre, attendu

que les couleuvres aiment singulièrement la soupe au lait.

Je veux croire que M. Masson est de la meilleure foi du monde, que ce n'est pas pour se moquer de nous et mystifier les bourgeois de Pantin qu'il a fait son rapport; mais a-t-il bien prévu les objections qu'on pourroit lui faire? oseroit-il bien nous assurer qu'une couleuvre de dix-huit pouces puisse entrer dans la bouche d'un enfant sans l'éveiller? qu'elle puisse traverser l'étendue de l'œsophage, fouler tous les organes de la gorge, descendre enfin dans l'estomac, sans qu'on s'en aperçoive? Ne sait-on pas que ces organes sont si chatouilleux, que l'attouchement le plus léger des barbes d'une plume suffit pour y produire une vive irritation, et provoquer le vomissement? On voit, à la vérité, sur les places publiques, dans les marchés, des jongleurs qui introduisent dans leur estomac des baguettes, des corps longs et solides, sans en être incommodés; mais ces jongleurs sont éveillés; ils se sont accoutumés par un long exercice à supporter ces épreuves (1). Ici, c'est une petite fille de quatre

(1) Il existe en ce moment à Paris un homme qui fait passer dans son estomac et ses intestins une ba-

ans, qui doit avoir les organes doués d'une sensibilité proportionnée à son âge. Elle n'étoit point habituée à avaler des couleuvres; et l'on nous assuré d'ailleurs, qu'elle dormoit profondément. Je crains que M. Masson n'ait été dupe des mauvais plaisans de Pantin. A-t-il vu lui-même la couleuvre s'introduire dans l'estomac de Marie-Louise Malta? l'en a-t-il vue sortir? a-t-il bien constaté que l'animal rendu par Marie-Louise étoit une couleuvre? car il me faut tout cela pour ajouter foi à son récit.

N'est-il pas à présumer que la petite Malta étoit attaquée d'une maladie vermineuse;

---

guette pliante de trois pieds et plus. Avant lui, un Anglais avoit imaginé un instrument pour nettoyer l'estomac: c'étoit une petite verge de baleine de deux ou trois pieds de long, au bout de laquelle il avoit adapté un petit tampon couvert d'une légère étoffe de soie. Il l'introduisoit adroitement, le promenoit dans l'intérieur de l'estomac, et quand il croyoit l'appartement bien nettoyé, le retiroit avec la même précaution. Il obtint un brevet d'invention; mais il en tira peu d'avantage, car, excepté lui et quelques individus d'une constitution particulière, personne ne voulut souffrir l'épreuve de sa baguette. Pechlin rapporte que des paysans danois firent la même expérience devant le roi avec une baguette de genévrier. Mais il faut l'organisation robuste et les houppes nerveuses d'un paysan danois pour soutenir une pareille opération.

qu'elle a rendu quelque ver fort long; que, pour rendre la chose plus merveilleuse, les commères du quartier l'ont métamorphosé en couleuvre, ou qu'un goguenard de Pantin lui a substitué une couleuvre réelle, qu'il a montrée à M. Masson? J'aime mieux croire qu'on s'est moqué du disciple d'Esculape, que d'admettre un fait physiquement impossible. On cite, à la vérité, des sangsues qui se sont introduites et fixées dans la gorge de quelques moissonneurs; mais ce fait n'a rien d'extraordinaire. On peut fort bien avaler une sangsue en buvant précipitamment; un serpent est d'une autre dimension; on n'avale pas une vipère ou une couleuvre, comme une pillule ou un œuf frais. D'ailleurs, comment imaginer que la couleuvre du canal de l'Ourcq soit restée dix-neuf jours entiers dans l'estomac de Marie-Louise, sans se ressentir de la chaleur du lieu et du travail de la digestion? Le miracle de Jonas auroit-il rien de plus étonnant? On voit tous les jours des couleuvres avaler elles-mêmes des grenouilles et des crapauds vivans; mais elles ne les gardent pas dix-neuf jours dans leur estomac, alertes, dispos et bien portans. On parle de deux matelots hollandais avalés par un requin, et qui furent trouvés quelques jours après jouant au

domino dans l'estomac du requin qu'on venoit de pêcher; mais ceci est un conte digne de Swift ou de Rabelais.

Il faut donc engager M. Masson à réfléchir de nouveau sur son observation, et à nous donner des faits plus positifs et moins difficiles à croire. Que d'historiettes ne débite-t-on pas tous les jours sur les serpens! Le Père Charlevoix accuse ceux du Paraguay d'être très-friands de la société des jeunes demoiselles, et de les guetter dans l'ombrage des bosquets ou sur les gazons, pour leur enlever un trésor très-précieux. Je n'ai point voyagé dans le Paraguay, et ne puis par conséquent contredire le Père Charlevoix; mais je crains bien que ce bon père n'ait cherché à égayer son récit par des idées un peu grivoises. Il faut bien quelques compensations à un pauvre religieux que son état prive de la société des belles dames.

Long-temps avant les gazettes d'Allemagne et le rapport de M. Masson, quelques-uns de nos vieux auteurs avoient recueilli des histoires semblables. Le médecin suédois Bartholin, raconte qu'une fille d'environ trente ans, pressée par la soif, alla boire beaucoup d'eau dans un étang. Au bout de quelques mois elle sentit dans l'estomac des mouvemens

singuliers; il lui sembla que quelque chose s'y promenoit, et essayoit de monter. Effrayée de ce phénomène, elle consulta le docteur du lieu, qui lui fit prendre une dose d'orviétan dans une décoction de fumeterre. Peu de temps après le tumulte devint plus vif dans l'estomac, et la malade vomit trois gros crapauds et deux jeunes lézards verts, qui tenoient ménage dans ses viscères. Le lendemain elle rendit encore trois autres crapauds d'une taille médiocre, et sept petits; c'étoit, à ce qu'il paroît, toute la famille : elle fut encore saignée, purgée, clystérisée, après quoi elle ne rendit plus de crapauds.

Mais au printemps suivant, nouveau désordre dans ses entrailles. On recommençoit à s'y promener, à sauter, à s'évertuer : la demoiselle prit aussitôt des pillules d'aloès et de bezoar, et vomit d'abord trois mères grenouilles; le lendemain elle rendit toute la famille, au nombre de dix individus un peu fatigués et malades. Au mois de janvier, nouvelle évacuation : cinq grenouilles d'une taille médiocre, mais vives et bien portantes, s'échappèrent de son abdomen. Pendant sept ans, elle peupla ainsi les étangs de quatre-vingts grenouilles. Bartholin certifie qu'on entendoit les plus grosses coasser dans son ventre, de

sorte que l'intérieur de cette pauvre fille, étoit comme un buffet d'orgue.

Qui croiroit que de nos jours, il s'est trouvé des médecins qui ont cherché à expliquer ce phénomène? c'étoit évidemment disserter sur la dent d'or. Le docteur Gir..... imagine que des œufs de crapauds, de grenouilles et de lézards, ont pu s'introduire dans les intestins de cette fille, y éclore et produire des petits qui s'y sont nourris et fortifiés jusqu'à ce que, se trouvant en état de se montrer au public, ils se soient décidés à faire leur entrée dans le monde.

Pour appuyer son opinion, le docteur Gir..... cite l'exemple de quelques crapauds qu'on a trouvés vivans dans des blocs de pierre, où ils étoient hermétiquement scellés. Il cite ces vers qui pénètrent, vivent et se nourrissent dans notre foie, dans nos viscères, et jusque dans la substance de notre cerveau et de notre cœur. Mais on répond à M. le docteur Gir..... qu'il faut se défier beaucoup de la malice des filles et de l'adresse des jongleurs; qu'on a vu, dans tous les temps, des garçons et des filles se faire un jeu de ces sortes de merveilles, et vomir à volonté des grenouilles, des lézards, des pierres, et même

des petits oiseaux (1); qu'il n'est point de cause physique qui puisse expliquer les vomissemens rapportés par Bartholin, et qu'il est plus naturel de supposer qu'on s'est moqué de lui, que de croire qu'une jeune Suédoise ait transformé son estomac en étang, et qu'elle y ait nourri successivement quatre-vingts grenouilles.

Plusieurs faits étonnans ont souvent perdu tout leur merveilleux quand on les a examinés avec soin. Un malade prétendoit rendre des *vrillettes* par les voies urinaires : en observant

---

(1) Vers la fin du mois d'août 1682, on montroit à Charenton une fille qui vomissoit des chenilles, des limaçons, des araignées, et beaucoup d'autres insectes. Tous les docteurs de Paris étoient émerveillés. Le fait étoit constant; ce n'étoit pas en secret, c'étoit devant des assemblées nombreuses que ces singuliers vomissemens avoient lieu. Déjà on préparoit de toutes parts des dissertations pour expliquer ce phénomène, lorsque le lieutenant criminel, homme expert et résolu, entreprit de s'immiscer dans cette affaire. Il interrogea la maléficiée, lui fit peur du fouet et du carcan, et elle avoua que depuis sept à huit mois elle s'étoit accoutumée à avaler en cachette des chenilles, des araignées et d'autres insectes; qu'elle désiroit depuis long-temps avaler des crapauds, mais qu'elle n'avoit pu s'en procurer. (*Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, art. ESTOMAC.)

ce phénomène de près, on trouva que ces insectes tomboient, du bois de la table de nuit, dans le vase dont il se servoit. Un autre malade croyoit rendre des scolopendres dans ses sécrétions; on démonta la seringue dont il faisoit usage, et l'on vit qu'un grand nombre de ces animaux étoient logés dans cet instrument, et s'en détachoient avec l'eau dont ils étoient remplis. Combien de prodiges se réduisent à des effets semblables! N'a-t-on pas dit aussi qu'une femme étoit accouchée d'une écrevisse, parce qu'une écrevisse s'étoit furtivement glissée auprès d'elle au moment de l'enfantement? Rappelons-nous souvent la fable de La Fontaine : *Un animal dans la lune.*

Au moment où l'on imprime ce chapitre, je lis dans le journal de l'Empire, du 15 décembre, un article daté de Commercy, et conçu en ces termes:

« Nous avons parlé sur la foi d'un officier » de santé, d'un lézard vomi par une femme, » promettant à nos lecteurs des détails, dès » que nous nous serions assurés du fait et » des circonstances; nous pouvons garantir » aujourd'hui, d'après des informations po- » sitives, que ce phénomène a eu lieu à » Joinville, commune du deuxième arrondis-

» sement du département de la Meuse, il y
» a environ trois mois.

» Une veuve, d'un âge avancé, Marie
» Ragot, se plaignoit depuis deux ans de
» soulèvement de cœur, avoit un continuel
» dégoût des alimens et ressentoit des cris-
» pations internes. On attribuoit ces symp-
» tômes à l'anévrisme de quelques viscères,
» mais on reconnut enfin qu'ils devoient leur
» origine et leur persévérance à un corps
» étranger renfermé dans l'estomac. La femme
» Ragot, après deux mois de vomissemens
» douloureux, rendit par la bouche un rep-
» tile vivant, en présence d'une foule de
» personnes qui l'assistoient. Ces personnes,
» stupéfaites à la vue de l'animal, le pour-
» suivirent dans sa fuite et l'écrasèrent. Ce
» reptile, du genre des sauriens et de la
» classe des lézards, étoit mince de corps
» et assez long; couleur gris clair, marroné
» sur le dos, et jaune terre sous le ventre;
» quatre jambes exiguës, ayant chacune aux
» pieds cinq doigts onguiculés; tête triangu-
» laire, un peu obtuse à son museau, et qui
» se recourboit; queue courte et filiforme à
» son extrémité. Ce qui sortit de ce reptile,
» quand on l'écrasa, *ressembloit à du pus.*
» Tels sont les uniques renseignemens que

» nous ayions pu nous procurer, aucun des
» témoins n'ayant été assez curieux pour
» conserver le lézard, ni assez observateur
» pour faire attention aux crises qui ont pré-
» cédé ou suivi l'*expectoration* qui en a été
» faite. La femme Ragot est décédée sur la
» fin du mois d'octobre dernier, sans qu'on
» sache si sa mort provient du séjour que
» fit dans son estomac cet hôte incommode.
» Le lézard que nous venons de décrire est
» le lézard gris des murailles. On présume
» qu'il s'est glissé dans l'estomac de la femme
» Ragot, pendant qu'elle dormoit la bouche
» ouverte. »

Cet article n'est point signé; ainsi il a moins d'autorité encore que celui de M. Masson, de Pantin. Il paroît que le rédacteur de cette nouvelle n'est ni médecin, ni anatomiste; il se sert de termes que l'art n'avoue pas, et qui décèlent peu de connoissances. On n'expectore point les corps renfermés dans l'estomac, on les vomit. L'*expectoration* ne se rapporte qu'à la poitrine. Il assure que lorsqu'on écrasa le lézard de madame Ragot, il ne sortit de son corps que du pus. Voilà un singulier lézard, qui n'avoit ni cœur, ni estomac, ni poumons, ni intestins, ni aucun des organes intérieurs communs à son espèce!

L'auteur de l'article nous assure que ce lézard étoit le lézard gris des murailles; et il lui donne une queue très-courte, tandis que le lézard des murailles a la queue deux fois aussi longue que le corps; il lui donne un ventre jaune terre, tandis que le lézard gris a le ventre teint de blanc tirant sur le bleu. Il avoue, d'ailleurs, qu'il n'a point vu ce lézard, et qu'il est obligé de s'en rapporter au témoignage des paysans témoins de ce prodige. Il faut avouer que le témoignage de ces paysans est un peu suspect; d'ailleurs, comment la femme Ragot eut-elle des vomissemens réitérés pendant deux mois, sans rendre son lézard? comment les docteurs du lieu ne procédèrent-ils pas à l'ouverture de cette femme après son décès? d'où vient tant d'indifférence, pour un phénomène si extraordinaire? Je crains bien qu'il n'y ait un peu de radotage dans l'histoire de madame Ragot.

CHANT DU CYGNE, VOIX DES SIRENES.

Rien de plus fragile que les réputations; quelle voix plus célèbre que celle des sirènes? quel chant plus vanté que celui du cygne? Les Grecs en avoient fait l'oiseau favori d'Apollon, du Dieu de l'harmonie. On lit, dans Platon, qu'Orphée fut changé en cygne, à cause de la beauté de ses chants et de son goût pour la mélodie. Socrate en voyant ses amis pleurer autour de lui, leur reprochoit de lui supposer moins de courage qu'au cygne, qui, près de mourir, exprime par ses chants la joie d'aller rejoindre Apollon et les Muses, dont il est le ministre et le favori. *Le chant du cygne* est devenu proverbe, et quand l'admiration publique voulut décerner un hommage flatteur au chantre de Télémaque, elle le surnomma le cygne de Cambrai.

Toutes les fois qu'une erreur est adoptée par des hommes de génie, qu'ils la consacrent dans des ouvrages immortels, il est bien difficile d'arrêter ses progrès. Ovide, Virgile, Cicéron, Properce, ont vanté les accords

mélodieux du cygne; et cependant on savoit déjà, de leur temps, que le cygne ne chantoit pas. Pline en a fait la remarque expresse. « *Olorum morte narratur flebilis cantus,* » *falsò, ut arbitror, aliquot experimentis*» : *on parle des chants mélancoliques du cygne, au moment de sa mort; c'est un préjugé démenti par l'expérience.*

Les observations des modernes ont confirmé celles de Pline. Depuis long-temps on est à portée d'observer les cygnes. Paris en avoit autrefois enrichi les eaux paisibles de la Seine : ils habitoient l'île qui porte encore leur nom. Il n'est pas un grand seigneur, un particulier riche qui ne se plaise à les nourrir dans les fossés de son château, à les voir nager dans les bassins de ses jardins; mais personne n'a jamais eu le plaisir de les entendre chanter, et cette voix, dont on célèbre l'harmonie, ne produit que des sons sourds, étouffés et sifflans, qui sont loin de charmer l'oreille.

Ce qui a pu induire quelques naturalistes en erreur, c'est l'organisation particulière de la poitrine et de la gorge du cygne. Chez lui, la trachée-artère est beaucoup plus longue que l'œsophage: elle ne monte pas directement; elle forme, dans la capacité de la poitrine, des

flexions sinueuses, et descend dans une capsule du sternum, d'où elle remonte en serpentant, ce qui feroit croire qu'elle est destinée à des modulations harmonieuses; mais cette conformation est commune au pélican et à la grue, qui ne chantent pas; et l'on pense avec raison qu'elle n'a lieu que pour faciliter les mouvemens onduleux du cou, et procurer au cygne les moyens de tenir la tête long-temps plongée dans l'eau, en lui conservant une plus grande portion d'air; d'ailleurs, la configuration de son bec n'annonce guère qu'il soit destiné à se distinguer dans l'art des Linus et des Orphées. On ne connoît point de chants grâcieux sortis d'un bec large, ouvert et aplati.

Thomas Bartholin a voulu néanmoins justifier les anciens et réintégrer le cygne dans ses anciens priviléges; il observe d'abord que des hommes tels que Socrate, Platon, Ovide et Virgile, n'ont pu se méprendre sur un fait aussi facile à vérifier; qu'il est impossible que tous les peuples aient attribué au cygne une voix mélodieuse, si jamais il n'a chanté; qu'on peut supposer qu'il ne chante qu'en certaines circonstances, et qu'on n'a jamais saisi le moment opportun. Il cite le témoignage d'un de ses amis nommé Grégoire Wilhelmi qui, ayant d'un coup de fusil blessé mortellement un cygne au milieu de ses camarades, les vit dis-

tinctement voltiger autour du mourant et s'empresser de lui donner des secours; en même temps ils élevoient dans les airs des chants doux et harmonieux, comme s'ils eussent voulu chanter son hymne funèbre et célébrer ses funérailles. Mais ce récit de Grégoire Wilhelmi paroît un peu romanesque.

S'il est vrai que le cygne domestique ne chante pas, il n'en est pas de même du cygne sauvage; il est constant qu'il a conservé la faculté d'exprimer ses passions par des accens modulés; il chante dans l'amour, dans la colère, dans la tendresse; mais ces chants sont loin de répondre aux idées magnifiques que nous en ont données les anciens. Deux cygnes sauvages étant venus s'établir dans les magnifiques bassins de Chantilly, le célèbre abbé Arnaud les étudia avec soin, et porta l'attention jusqu'à noter leur chant (1). Il en résulte qu'ils n'ont qu'un cri aigu, perçant et très-peu agréable, et qu'ils sont très-insensibles au charme des plus doux instrumens de musique. Cette expérience avoit été faite long-temps auparavant par un amateur nommé *Alexandre de Menden*, et citée par Gesner. Mais il faut bien, pour l'amour de l'antiquité, se rendre un peu accommodant. Il y a des erreurs douces

(1) Histoire naturelle de Buffon.

et séduisantes. Le cygne est un si bel oiseau, la blancheur de son plumage est un emblême si aimable, que, quand bien même il ne chanteroit pas, on le verroit toujours avec intérêt servir de support au buste de Fénélon.

Quant aux sirènes, l'espèce en paroît entièment perdue; les anciens même ne sont pas d'accord sur la forme de ces anciennes virtuoses : les uns leur supposent une tête de femme et un corps d'oiseau, d'autres un corps de femme et une queue de poisson : ainsi ceux-ci en font des habitantes des eaux; ceux-là, des habitans des airs. Homère et tous les poëtes ont vanté le chant des sirènes, et l'un des plus beaux traits de prudence de la vie d'Ulysse est d'avoir su résister au charme de leurs voix et à la séduction de leurs chants. Ces fables brillantes ont fait place à des recherches plus exactes; on leur a substitué des observations plus fidèles à la vérité, mais moins chères à l'imagination.

Plus de sirènes, plus de ces chants voluptueux qui enchaînoient les héros et leur faisoient oublier le soin de leur gloire. Les sirènes ne se trouvent que sur nos théâtres. C'est pour les Festa, les Barilli, les Branchu, les Duret, qu'il faut maintenant réserver notre admiration et nos hommages.

LINX.

Voit-il à travers les murailles?

Linx envers nos pareils et taupes envers nous.

LA FONTAINE.

Il y a, dans toutes les classes des aveugles et des clairvoyans, des gens à vue longue et des gens à vue courte. Les anciens ont dit des merveilles du linx. Non seulement ils lui ont attribué la faculté de voir à travers les murs, mais la vertu de produire des pierres précieuses. Pline raconte sérieusement que les filets de son urine se transforment en ambre, en rubis et en escarboules; mais il ajoute que par un sentiment de jalousie, cet animal avare a soin de nous dérober ces richesses, en couvrant de terre ses précieuses évacuations. Sans cela nous aurions pour rien l'ambre, les rubis et les escarboules.

Le linx n'est pas le seul que la savante antiquité ait doué de ces merveilleuses prérogatives. Cicéron, Valère-Maxime et Varron, vantent singulièrement la vue d'un Sicilien nommé Strabon, qui, sans lunette d'approche,

voyoit du cap Lylibée jusqu'à Carthage, et comptoit les vaisseaux qui sortoient du port. Or, le cap Lylibée est éloigné de Carthage d'environ quarante-cinq lieues. Quelques auteurs ont écrit hardiment que Jules-César, sans quitter les Gaules, voyoit distinctement, d'un port de mer, ce qui se passoit dans toute l'étendue de la Bretagne. Nos écrivains modernes ne sont guère plus discrets que les anciens.

Le savant Bénédictin espagnol Feijoo, parle de quelques charlatans nommés en Espagne *zahories*, qui prétendent lire sans difficulté dans l'intérieur de la terre.

En 1725, une femme de Portugal fit grand bruit dans le monde, et occupa beaucoup les savans. On assuroit qu'elle découvroit les sources et les trésors les plus cachés, sans autre secours que l'activité et la pénétration de ses regards. Elle désignoit les différentes couches de terre, indiquoit leurs couleurs, et marquoit les distances avec une exactitude parfaite. Elle voyoit également, à travers les habits, la peau, les muscles, tout l'intérieur du corps humain. Elle décrivoit le jeu, le mécanisme, et la circulation des liqueurs, reconnoissoit toutes les maladies; et si elle eût su la médecine, elle auroit aisé-

ment damé le pion à Hippocrate et à Galien. Beaucoup de maris recoururent à elle pour savoir si leurs compagnes bien aimées les avoient fait père ou non. Beaucoup de dames la prièrent de leur expliquer si elles mettroient au monde une fille ou un garçon. S. M. Portugaise ayant eu besoin d'eau pour un nouvel édifice, et en ayant fait chercher inutilement, on s'adressa à la savante *hydroscope*, et d'un clin-d'œil, elle découvrit plusieurs sources abondantes et pures. Le roi lui fit une pension, lui déféra le titre de *Dona*, et promit l'ordre de Christ à celui qui l'épouseroit. Tous ces faits sont consignés dans des mémoires, et rapportés dans le Mercure de France du mois de septembre 1725.

Il faut dire, néanmoins, que cette femme merveilleuse ne jouissoit pas toujours de la plénitude de ses facultés : sa prérogative dépendoit de quelques conditions ; il falloit qu'elle fût à jeûn et que sa digestion se fît aisément. Le moindre embarras gastrique obstruoit sa clairvoyance. Ses vertus médicales ne se manifestoient pas non plus dans toutes les circonstances : un dérangement dans l'atmosphère, un resserrement dans les pores de la peau, une constriction dans les muscles ou dans les nerfs, suffisoient quelquefois pour

arrêter ou suspendre l'exercice de sa vision.

Dès que ce phénomène fut annoncé en France, il fit beaucoup de bruit : nombre de savans se disposèrent à l'expliquer. On se rappela dabord les *zahories*, dont nous avons parlé plus haut. On cita Aristote, Solin et Pline ; on rapporta une lettre du célèbre Huygens au P. Mersenne, laquelle attestoit qu'on avoit vu à Anvers un prisonnier de guerre qui lisoit à travers les étoffes les plus épaisses, pourvu qu'elles ne fussent pas rouges. Deux dames étant venues lui rendre visite dans sa captivité, elles furent fort surprises de le voir rire à gorge déployée. Elles lui en demandèrent la cause : « c'est, dit-il, » que l'une de vous n'a pas de chemise », ce qui se trouva vrai. Elles se retirèrent de crainte que le malin prisonnier ne se permît quelques autres révélations.

Nous avons vu de nos jours un médecin de Lyon croire ingénuement qu'une de ses malades lisoit des lettres sans les décacheter, un livre sans l'ouvrir, et les billets doux du docteur jusque dans son porte-feuille.

Comment se fait-il qu'il existe des hommes assez étrangers à tous les principes du raisonnement et de la physique, pour admettre des idées aussi puériles? la moindre réflexion ne

suffit-elle pas pour en démontrer l'absurdité? Nous ne voyons les objets que par les rayons qui nous viennent de leur surface : dès que ces rayons sont interceptés par un corps opaque, la vision n'a plus lieu. Pour admettre le prétendu privilége du linx, des *zahories* et de l'hydroscope de Lisbonne, il faudroit supposer que les corps changeassent de nature, et que d'opaques ils devinssent diaphanes. La transparence des corps ne dépend pas de la constitution de notre œil, mais de l'organisation de leurs parties. Le verre, le cristal, et quelques autres substances laissent passer la lumière, parce que leur disposition particulière le permet. Si les corps opaques devenoient transparens pour le linx, ils le seroient également pour nous, et nous jouirions tous du même privilége. Nous avons vu des linx, on en trouve dans toutes les ménageries un peu riches, et l'on peut assurer qu'il n'est jamais sorti de leurs évacuations une seule parcelle d'ambre ou de rubis, et que leurs yeux, quoique vifs et brillans, sont organisés comme ceux de tous les autres animaux. Ce seroit un trésor trop précieux qu'un linx, si le témoignage de Pline avoit quelque réalité.

Les *zahories* d'Espagne étoient des impos-

teurs dont le temps a fait justice. L'hydroscope portugaise étoit une friponne qui se ménageoit adroitement des moyens de se tirer d'affaire quand elle se trompoit, en rejetant la faute sur la lenteur de sa digestion et l'état de l'atmosphère. La lettre du célèbre Huygens, rapportée par le P. le Brún, n'est qu'une plaisanterie. Quant à la vue du Sicilien Strabon, on est fâché que des hommes aussi habiles que Cicéron et Varron, aient donné dans une pareille erreur, puisqu'en supposant même qu'un homme eût la vue assez forte pour voir à quarante-cinq lieues, la convexité de la terre s'y opposeroit nécessairement.

TEINT, BEAUTÉ DU TEINT, COSMÉTIQUES.

Les cosmétiques peuvent-ils contribuer à la beauté du teint, changer une peau brune en une peau blanche?

Si la nature n'avoit fait que des ouvrages accomplis, si nous vivions encore dans ces temps heureux où la terre étoit un jardin de délices, où les hommes étoient presque des créatures célestes, où les femmes étoient assez parées de leurs grâces natives, nous n'aurions besoin ni de coiffeurs, ni de parfumeurs, ni de modistes, ni d'étoffes précieuses, ni de bijoux artistement travaillés; mais le malheureux siècle de fer a tout perdu.

Que seroit la plus belle nymphe, si l'art ne venoit au secours de ses appas? Quelle différence entre une jolie Parisienne et une hideuse Hottentote, aux crins épais, aux ongles sales et crochus, à la peau noire et tannée! Cependant, cette Hottentote même, au milieu de sa dégoûtante malpropreté, prend soin de se parer; elle a aussi son genre de toilette et de coquetterie.

Le goût de la parure naît avec les femmes; le besoin de plaire les rend ingénieuses, et vous ne trouverez pas une peuplade où leur costume ne soit plus recherché que celui des hommes. Quelle petite maîtresse ne sentiroit pas son cœur bondir, si on lui mettoit sous les yeux les anciens cosmétiques employés par ses aïeules les Gauloises? si on lui disoit que sur ces mêmes bords de la Seine, si renommés aujourd'hui pour l'élégance, la délicatesse et le bon goût, les princesses couroient toutes nues, ou vêtues d'un manteau de peau de mouton attachée avec une épine; que leur toilette consistoit à se faire imprimer sur la peau des dessins bizarres et grossiers, à pendre à leurs oreilles des coquilles de moules, à se frotter les cheveux avec de la graisse de chèvre pour leur donner une couleur rousse; enfin, à se blanchir les dents avec un genre d'opiat que je n'oserois nommer, et que nos chimistes n'emploient aujourd'hui que pour en tirer du phosphore?

Mais tandis que notre terre natale étoit livrée à cet état de barbarie, quels soins délicats les dames de Rome ne prenoient-elles pas de leur personne! Juvénal nous apprend qu'elles portoient la recherche jusqu'à s'interdire la faculté de se moucher et de cracher

en public. C'étoit un usage établi à Athènes comme à Rome : une Grecque enrhumée étoit obligée de rester dans son appartement, comme une Parisienne qui, le matin, auroit pris des grains de santé ou de la rhubarbe.

L'habitude de se moucher étoit regardée comme un défaut, même dans l'intérieur de la maison ; et l'usage trop fréquent du mouchoir suffisoit pour provoquer une séparation. Le poète latin nous cite un époux qui dépêcha un esclave à sa femme, pour lui signifier son congé.

« Madame, ayez la bonté de faire votre
» paquet, et de vous retirer. Vous déplaisez
» à Monsieur ; vous vous mouchez à tout mo-
» ment ; allons, point de réplique ; sortez ; il
» nous faut une femme dont le nez soit tou-
» jours sec. »

Qu'auroient donc dit les Romains si leurs femmes se fussent avisées de porter dans leur poche, ou dans leur *ridicule*, une boîte remplie d'une poudre noire et puante, et qu'elles eussent insinué ce sternutatoire dans leurs narines pour passer le temps et égayer leurs humeurs cérébrales ?

Dans les premiers siècles de la république, tout le secret de la toilette se réduisoit à une propreté exquise ; mais sous les premiers Cé-

sars, la science des cosmétiques, et les raffinemens de la coquetterie furent portés au plus haut degré; les belles Romaines avoient aussi leurs eaux de Ninon et de mademoiselle Mathieu. Pline nous apprend qu'elles employoient, pour se blanchir le teint, les grains d'une vigne sauvage dont elles exprimoient le jus; le minium, la céruse et la craie servoient à remplir les rides, à dissimuler les taches de rousseur. *Fabula*, dit Martial, a peur de la pluie, et *Sabilla*, du soleil : l'une craint que l'eau ne délaye son teint, et l'autre que la chaleur ne dessèche l'éclat de ses joues. Ovide nous a conservé la recette d'une pâte propre à donner de la blancheur à la peau; il y entroit de la farine d'orge et de lentilles, des œufs, de la corne de cerf, des oignons de narcisse, de la gomme et du miel. Tout le monde sait que Poppée avoit inventé un enduit qu'on appliquoit sur le visage, s'y mouloit, et formoit un masque qu'elles gardoient dans la maison, et ne tomboit que pour l'amant; on l'appeloit *le visage du mari*. Jamais Poppée ne voyageoit sans se faire suivre d'un troupeau d'ânesses, dont le lait servoit aux usages de sa toilette.

Dans nos temps modernes, le soin de la peau et l'art des cosmétiques, sont devenus

l'objet d'une étude particulière. Quelle femme un peu jolie n'a pas médité l'Encyclopédie de la beauté ? quelle petite maîtresse pourroit passer quelques minutes sans consulter sa glace ? Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, avoit le tissu de la peau si délicat, qu'on ne pouvoit trouver de batiste assez fine pour lui faire des chemises et des draps. Le cardinal Mazarin prétendoit que si elle alloit en enfer, elle n'auroit pas d'autre supplice que de coucher dans des draps de toile de Hollande.

Mais c'étoit de la nature qu'elle tenoit ce rare avantage. Jamais les cosmétiques ne lui eussent donné une peau fine, si elle l'eût eue naturellement rude et épaisse; l'art n'a aucun moyen de changer une brune en blonde, de détruire les rides, et de réparer du temps l'irréparable outrage. Toutes les recettes qu'on indique comme souveraines, sont inutiles ou dangereuses. La plupart se composent de diverses préparations de bismuth, d'étain, de plomb, qui contribuent plus à noircir qu'à blanchir la peau, par l'effet des parties sulfureuses et phosphoriques qu'elles contiennent. Dans d'autres, il entre des substances alumineuses et calcaires qui obstruent les pores de la peau, la durcissent, lui font perdre

toute sa souplesse et sa flexibilité. Le minium, le corail, les poudres extraites des végétaux, ne sont pas moins pernicieuses; leur action corrosive augmente le mal au lieu de le diminuer. Que faut-il donc employer? des substances innocentes, telles que le lait, l'eau distillée de miel, le suc de melon, l'eau de guimauve, de fraises, de roses, et surtout l'eau fraîche; aucunes de ces substances ne corrodent et ne dessèchent la peau; elles n'en augmentent pas la blancheur, parce que l'art n'a aucun moyen d'y parvenir, et qu'il faudroit en changer la constitution; mais elles la tiennent fraîche, douce et souple. Voulez-vous conserver à votre teint son éclat et sa pureté? évitez les impressions de l'air: votre santé en souffrira; mais quand il s'agit de plaire, la santé doit-elle compter pour quelque chose?

PHILTRES, RECETTES POUR SE FAIRE AIMER.

Une jeune dame qui se plaignoit de l'indifférence de son mari, alla un jour trouver un habile médecin, et lui dit : « Monsieur, j'ai » toujours fait un très-grand cas de votre pro- » fession, et n'ai jamais approuvé les épi- » grammes de Molière contre la méde- » cine. Un bon médecin est en même temps » bon physicien, bon naturaliste, bon chi- » miste. Il connoît le jeu, le mouvement, » l'équilibre de nos liqueurs, la combinaison » de nos tempéramens, la différence de nos » humeurs. Il prévient ou répare les désor- » dres de notre frêle machine ; et s'il ne » guérit pas toujours ses malades, c'est que » l'art de guérir est la plus difficile et la plus » obscure de toutes les sciences. Il est évi- » dent que nous sommes des ingrats ; nous » imitons les Italiens, qui invoquent leurs » Madones dans le danger, et s'en moquent » quand ils n'ont plus rien à craindre. *Pas-* » *sato il pericolo gabbato il santo ;* nous ne » croyons à la médecine que quand nous

» sommes malades. Moi, qui me porte bien, » je viens vous demander des avis. Faites-» moi le plaisir de me dire s'il est vrai qu'il » existe des secrets pour inspirer de l'amour? » On m'assure que les anciens en possédoient » de merveilleux, et qu'à l'aide de quelques » compositions mystérieuses, ils faisoient de » l'époux le plus froid, l'amant le plus en-» flammé. Pourriez-vous, Monsieur, m'in-» diquer cette recette? »

Le Médecin. Il ne faut pas s'en rapporter aveuglément aux anciens. L'ignorance, la crédulité, la superstition sont de tous les temps, et les hommes de génie ont aussi leurs foiblesses. Il est très-vrai que dans les plus beaux temps de Rome et d'Athènes, on vendoit aux belles dames des recettes pour exciter ou entretenir la flamme de leurs amans. Il est très-vrai que des savans, que des hommes de beaucoup d'esprit, ont prôné la vertu de ces spécifiques. Élien vante la cervelle de grue, Pline recommande le cœur d'une hirondelle; Aristote parle de la chair du rémora et des os de sèche; mais le plus renommé de tous les spécifiques étoit l'hyppomane; vous savez.....

La jeune Dame. Permettez, Monsieur, que je vous interrompe. J'ai beaucoup entendu parler de l'hyppomane; le petit Albert en

fait le plus grand éloge; et c'est, je crois, à l'hyppomane que se rapportent ces vers de l'Énéide que j'ai lus dans la belle traduction de Virgilius-Delille, et qui peignent si bien les douleurs de la malheureuse Didon, et ses efforts pour retenir son dévot amant :

Les autels sont dressés; la prêtresse terrible
Court les cheveux épars, lance un regard horrible.
Tout-à-coup sa voix tonne; elle invoque Pluton,
Et la triple Diane et l'ardent Phlégéton,
Réveille le chaos dans ses abîmes sombres,
Et trouble par ses cris le long repos des ombres.
Puis d'une onde funèbre elle verse les flots
Qui du noir Achéron représentent les eaux,
Exprime un lait impur d'une herbe empoisonnée,
Au flambeau de la nuit par l'airain moissonnée;
Enfin, pour rendre encor le charme plus puissant,
Elle y joint la tumeur que le coursier naissant
Apporte sur son front, et que pour ce mystère
On enlève aussitôt à son avide mère.

Voilà, Monsieur, de la poésie digne de Virgile ; mais j'avoue que je n'ai jamais compris les derniers vers, et vous me feriez grand plaisir de me dire ce que c'est que cette tumeur ?

Le Médecin. C'est, Madame, ce que j'allois vous expliquer. Vous savez qu'il arrive quelquefois qu'un enfant vient au monde avec une

petite portion de ses enveloppes, attachée sur la tête; cela s'appelle *naître coiffé* (1). Eh bien, ce qui arrive aux enfans, arrive aussi aux animaux, et l'hyppomane n'est autre chose que cette coiffe détachée de la tête d'un jeune poulain (2).

La jeune Dame. Mais je ne vois pas ce que cette coiffe peut avoir de vertu pour donner de l'amour à ceux qui n'en ont pas?

Le Médecin. Pas plus que la coiffe des enfans dont je viens de parler, ne peut donner d'éloquence à ceux qui sont nés sans talens oratoires. Cependant, les avocats de Rome l'achetoient fort cher, et préféroient la moindre parcelle de cette membrane à tous les préceptes d'Aristote et de Quintilien, tant l'ignorance et les préjugés sont de tous les temps et de tous les ordres!

---

(1) Quelquefois aussi l'enfant vient au monde avec ses enveloppes toutes entières. Nos pères étoient persuadés que c'étoit une marque visible de la Providence qui appeloit ces enfans à la vie religieuse, et l'on ne manquoit guère, sans autre preuve de vocation, de les enfermer dans un couvent.

(2) Il y avoit encore une autre sorte d'hyppomane que l'on recueilloit sur la jument elle-même dans le temps de ses amours; mais l'honnêteté ne permettoit pas au docteur d'en parler à une jeune dame.

Lisez Ovide, Virgile, Tibulle, Properce, ils parlent tous des philtres qu'on se procuroit chez les magiciennes de leur temps pour se faire aimer. Mais Ovide n'en parle que pour s'en moquer. Si les magiciennes, dit-il, avoient le secret d'enflammer les cœurs et d'enchaîner les amans, Circé eût-elle laissé partir Ulysse, et Médée son infidèle Jason? Horace accuse Canidie d'avoir tué des enfans pour composer des philtres. Mais Horace exagère. On sait qu'on employoit de la verveine, de la roquette sauvage, et quelques plantes qu'on devoit cueillir au clair de lune; et puisque vous avez lu le petit Albert, vous n'ignorez pas qu'on y conseille la racine d'*enula campana*, cueillie la veille de la Saint-Jean avant le soleil levé, la pomme d'or, l'ambre gris, et je ne sais quelle autre substance sur laquelle on devoit écrire le mot mystérieux *scheva*.

L'ingénieux Apulée, dont vous avez sans doute lu le célèbre roman de l'Ane-d'Or, nous apprend aussi qu'on se servoit de poissons, de pattes d'écrevisses, de crabes, d'huîtres à l'écaille, etc. Il fut lui-même accusé d'en avoir fait usage pour surprendre le cœur de sa femme *Pudentilla*, et se faire porter sur son testament. C'étoit une douairière ri-

che, surannée, et veuve depuis quinze ans. Apulée, jeune, bien fait et spirituel, parut devant le tribunal, et plaida sa cause avec beaucoup de finesse et de gaîté.

« On m'accuse, dit-il, d'être magicien, et » pour le prouver, on demande comment » *Pudentilla* s'est mariée après quinze ans de » veuvage? Mais ne faudroit-il pas demander » plutôt comment Pudentilla a consenti à » vivre, pendant quinze ans, dans le veuvage? » On donne pour preuve de ma magie que » j'ai chargé des pêcheurs de m'apporter du » poisson; mais falloit-il en charger un avo- » cat, un forgeron ou un oiseleur? On re- » présente au tribunal que j'ai fait chercher » sur le rivage des huîtres vermiculées, des » cames striées, des écrevisses de mer et di- » vers coquillages. Eh quoi! quand Aristote, » Démocrite, Théophraste et d'autres natu- » ralistes faisoient des collections d'animaux, » étoit-ce aussi pour en composer des phil- » tres et se faire aimer de *Pudentilla?* Un » enfant a fait une chute en ma présence; » une jeune fille est tombée en entrant chez » moi. On en conclut que je suis magicien: » c'est-à-dire qu'on exigera dorénavant que » je tienne tous les enfans par la lisière, et » que je préserve toutes les jeunes filles des » faux pas. Peut-être faudra-t-il aussi que je

» fasse enlever les pierres qui se trouvent
» dans les rues et que je supprime le seuil
» de ma porte, dans la crainte qu'on ne s'y
» heurte en y entrant. Mais *Pudentilla* elle-
» même a dit à ses voisines que j'étois magi-
» cien : et si elle eût dit aussi à ses voisines
» que j'étois consul, le serois-je pour cela? »

Apulée continua son plaidoyer sur ce ton plaisant, et gagna sa cause. On vit bien qu'un homme jeune, spirituel et séduisant comme lui, n'avoit pas besoin d'autre spécifique pour se faire aimer. Que dire d'un siècle où l'on étoit réduit à se justifier de pareilles accusations? que dire de tant de grands seigneurs, de princes, de reines, d'impératrices, qui couroient chez des charlatans pour acheter des philtres? Si l'on en croit Properce, Phèdre fit prendre des breuvages à Hippolyte pour triompher de sa résistance; mais la vertu du jeune héros fut plus puissante que tout l'art des magiciens. Si l'on en croit Suétone, Césonie administra à son auguste époux, Caligula, une potion qui accrut sa folie et causa peut-être une partie de ses fureurs tyranniques; le poète Lucrèce mourut d'un breuvage semblable, que sa maîtresse, Lucilia, lui avoit donné; Eusèbe cite un gouverneur d'Égypte qui périt pour la même cause.

Il est, en général, fort dangereux de se servir de ces sortes de secrets; le moindre inconvénient qui puisse en résulter, est l'aliénation d'esprit et l'altération de la santé. Le roi de Castille, Ferdinand-le-Catholique, languit pendant trois ans, et mourut de consomption à la suite d'un breuvage que lui avoit donné Germaine de Foix, sa femme, pour ranimer la vertu prolifère de Sa Majesté, et en obtenir un petit Ferdinand. Borel rapporte qu'un brave dialecticien des environs de Castres, ayant pris une pareille potion de la main d'une de ses voisines qui vouloit éprouver la valeur de ses argumens, fut saisi aussitôt d'un tel accès de frénésie, qu'il étrangla son propre père.

On a cru long-temps que les deux bulbes qui forment la racine de l'orchis avoient une vertu opposée et contraire; que l'une étoit propre à exciter les feux de l'amour, et l'autre à les éteindre; le médecin Saint-André rapporte que deux gentilshommes de ses amis profitèrent de cette découverte pour troubler les joies d'un jeune ménage. Ils firent prendre à l'épouse la bulbe stimulante, et à l'époux la bulbe sédative. Qu'on juge de la confusion dans le boudoir! Mais le médecin Saint-André a voulu, sans doute, s'égayer; toutes

ces prétendues propriétés sont des chimères inventées pour tromper la crédulité publique; il existe, à la vérité, quelques moyens naturels d'éveiller ou d'assoupir les feux de l'amour. Les écrevisses, le céleri, le chocolat, les truffes, et quelques autres substances chaudes, peuvent, pour quelque temps, réveiller les sens endormis d'un époux languissant et énervé; mais le philtre le plus puissant ne vaudra jamais la jeunesse, la force, et tous les avantages d'une bonne constitution. Quant à l'art de se faire aimer, ce n'est ni avec de la verveine, de la maudragore, de l'hyppomane, des pattes d'écrevisse, et de la cervelle de grue qu'on réussit. Ovide nous en a révélé le véritable secret : *Ut ameris amabilis esto. Pour être aimé, il faut se rendre aimable.* Soyez sûre, madame, que jamais aucun spécifique ne vaudra les charmes dont la nature vous a douée; et si votre époux y résiste, je le tiens pour un sujet incurable et désespéré.

GRIMOIRE.

Il falloit que le grimoire fût jadis bien estimé des connoisseurs, s'il est vrai qu'il tire son nom de *gemma rara*, *perle des écrits*. On ignore à quel génie supérieur on est redevable de ce trésor. Les gens experts l'attribuent au pape Honorius ; mais à quel Honorius ? étoit-ce Honorius Ier, qui fut suspect d'hérésie ? Mais au temps où il vivoit, on ne trouve aucune trace du grimoire. Etoit-ce Honorius II, Honorius III, Honorius IV ? ce problême est fort difficile à résoudre. Les Honorius ne sont pas les seuls papes qu'on ait soupçonnés de magie. Rien n'est plus célèbre parmi les adeptes en sorcellerie que l'*Enchiridion Leonis papæ*. Ce livre précieux fut envoyé à Charlemagne par le pape Léon III ; il est chargé de croix, de noms de Dieu et des anges, et d'une foule de caractères mystérieux avec lesquels on opère les plus grandes merveilles. Malheureusement il est devenu si rare, qu'en 1774 le roi de Sardaigne en offrit le pesant d'or à celui qui le lui trouveroit.

Le grimoire est plus commun ; les gens pieux assurent qu'il est entre les mains de tous les

curés; il est écrit en lettres mystiques et impénétrables à la curiosité des profanes. Il faut, pour lui communiquer sa vertu, qu'il soit baptisé par un prêtre, et nommé comme un enfant. Le prêtre chargé de la cérémonie conjure toutes les puissances infernales d'être favorables au néophyte, et d'exécuter en son nom tout ce qui leur sera commandé. Pour s'assurer de son fait, il oblige un des diables de sortir de son noir séjour, et de venir signer au registre, et apposer son cachet, ce qui ne manque jamais d'arriver. Mais il faut une petite rétribution à Satan : il ne se retire guère sans quelques épices ; tantôt c'est une noix qu'il croque, tantôt un petit gâteau qu'il emporte pour sa chère Proserpine. Toutes ces folies sont consignées dans le livre d'Honorius, et, ce qui est plus honteux encore, admises dans les campagnes comme des vérités aussi augustes que les points de foi les plus respectables.

Il faudra beaucoup de temps encore pour persuader aux dévots que les curés n'ont rien de commun avec le diable, et que leurs fonctions leur donnent plus de rapport avec le ciel qu'avec l'enfer.

MADAME ET MADEMOISELLE.

Est-il quelque moyen de distinguer une dame d'une demoiselle?

Tous les peuples ont attaché une grande importance à la solution de ce problême. Il n'est guère de législateur qui ne s'en soit occupé.

Mais les Romains, grands appréciateurs de la vertu des dames, étoient sur ce point bien plus avancés que nous. Ils avoient élevé un temple à la Virginité, et dans ce temple une statue qu'on appeloit *la bouche de vérité.* Une jeune fille étoit-elle suspecte? on la conduisoit devant la statue, on lui faisoit mettre le doigt dans cette bouche redoutable; et si elle étoit justement soupçonnée, la déesse ne manquoit pas de la mordre fortement.

Malheureusement nous avons perdu cette statue miraculeuse, et nous sommes réduits aujourd'hui à des moyens purement humains. Celse, Avicenne, Vesale, Fernel, Sylvius, Rondelet, Fallope, ont écrit à ce sujet de fort belles dissertations où les amateurs trouveront tout ce qui peut satisfaire leur curiosité. Mais rien

n'est comparable aux savantes et profondes recherches du docteur *Schurigius*, médecin de Dresde; nul n'est entré plus avant dans son sujet. Son livre (1) ne laisse rien à désirer. Tout y est analysé, discuté avec une rare sagacité; et l'auteur n'a rien négligé de ce qui concerne la solution de cette question intéressante. Je ne saurois rapporter toutes les expériences de cet illustre docteur, rendre compte de toutes ses recherches; il faudroit entrer dans des détails dont les oreilles pudiques s'effaroucheroient. Je me contenterai de dire, pour l'intérêt et la tranquillité du beau sexe, que le docteur conclut, comme Salomon, qu'il y a quatre choses dont on ne sauroit trouver de traces : *Via aquilæ in cœlo, via colubri super petram, via navis in medio mari, via viri in adolescentiâ.*

---

(1) *Parthenologia-historico-medica.*

DES ONZE MILLE VIERGES, SAINTE-VÉRONIQUE ET SAINT-LONGIN.

Il n'est rien de si saint que la superstition ne dénature, rien de si pur où l'esprit humain ne porte l'influence de ses préjugés. La religion a aussi ses erreurs : elles ne sont pas d'elle, mais de l'homme, dont la foiblesse et les aberrations se manifestent partout. Combien de vaines pratiques, de croyances fausses, puériles, ridicules ! Croyez-vous, par exemple, que Sainte-Ursule soit venue de Londres avec onze mille vierges fonder un monastère sur les bords du Rhin ? Croyez-vous que ces onze mille vierges aient été enrôlées par un capitaine anglais, et envoyées d'abord en Basse-Bretagne pour épouser onze mille soldats et peupler le pays ? Croyez-vous qu'une tempête miraculeuse les ait jetées dans les bouches du Rhin, et qu'elles aient remonté le fleuve jusqu'à Cologne ? Croyez-vous que des jeunes gens impertinens aient voulu leur faire la cour un peu brusquement ; que les onze mille vierges les aient repoussés avec un peu trop de fierté, et que ces discourtois Allemands les aient tuées pour leur apprendre à vivre ?

Tous ces faits nous sont attestés par l'historien Sigebert, par Pierre Noël, par l'évêque Geoffroi de Saint-Asaph, et par un révérend père bénédictin qui, dans ces derniers temps, a écrit de profondes méditations sur la naissance, la vie, les voyages et la mort de Sainte-Ursule et des onze mille vierges. Mais comme il n'est rien dans le monde sans contradictions, des critiques sourcilleux et difficiles lui ont contesté l'autorité de ses récits. On lui a fait observer d'abord que le nombre douze mille vierges étoit un peu fort; qu'on les auroit trouvées difficilement dans les meilleurs temps du christianisme; que l'église n'a jamais fixé le nombre des vierges qui vinrent à Cologne; que le martyrologe de Wandelbert, composé en 850, et l'un des plus estimés des connoisseurs, n'en porte le nombre qu'à mille, ce qui est encore beaucoup. On lui a soutenu qu'il falloit pousser la réduction beaucoup plus loin, et l'on a prétendu à rien moins qu'à supprimer d'un coup de plume dix mille neuf cent quatre-vingt-neuf vierges; de sorte qu'au lieu de onze mille vierges, on n'a voulu lui en accorder que onze, ce qui doit laisser beaucoup de places vacantes en paradis. Ces critiques s'autorisent d'une inscription qu'ils interprètent à leur manière; cette inscription porte : *S. URSULA ET*

XI. M. V. Ceux qui tiennent pour les onze mille vierges ont traduit : *S. Ursule et onze mille vierges ;* mais nos critiques assurent que cette interprétation est fautive et erronée, et veulent que l'on traduise : *Sainte-Ursule et onze martyres vierges ;* et pour appuyer leur prétention, ils citent un catalogue de reliques, tiré du Spicilége du P. D. Luc d'Acheri, dans lequel on lit : *De reliquiis SS. undecim virginum : Reliques des onze saintes vierges.*

Réduire onze mille vierges à onze, c'est déjà beaucoup ; cependant d'autres critiques, plus sévères encore, ont prétendu enchérir sur les premiers, et porter la soustraction bien plus loin, car ils ne veulent absolument que deux vierges au lieu de onze mille ; ils protestent qu'on a très-mal lu les anciens martyrologes ; ces martyrologes portoient : *SS. Ursula et undecimilla virg. mart.*, c'est-à-dire : *Saintes Ursule et Ondécimille vierges, martyres.* Des copistes ignorans ont pris un nom de femme pour un nom de nombre, et se sont imaginé qu'*Undecimilla* étoit une abréviation pour *undecim millia ;* ils ont donc écrit *onze mille vierges*, au lieu d'*Ondécimille*, et créé, d'un coup de plume, dix mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf vierges. Voilà ce que pense le savant père Sirmond.

Je ne sais s'il se trompe ; il est au moins constant qu'on a peu de renseignemens exacts sur l'histoire de Sainte-Ursule et de ses compagnes. Baronius avoue que les véritables actes de son martyre ont été perdus ; que depuis ce temps chacun s'est permis de les broder à sa fantaisie. On ignore en quel temps, en quel lieu sont nées les onze mille vierges, en quelle année elles ont souffert le martyre. Sigebert fait de Sainte-Ursule la fille d'un très-noble prince de la Grande-Bretagne, nommé *Nothus ;* mais Geoffroi de Saint-Asaph lui donne pour père un roi de Cornouailles, nommé *Dionocus*, et Pierre Noël en fait une Écossaise, fille de *Maurus*, puissant roi de ces contrées. Geoffroi prétend qu'elle fut promise en mariage à *Commanus*, l'un des petits souverains de la Grande-Bretagne ; et Noël soutient que ce fut à *Eleutherus*, monarque suzerain de toute l'Angleterre. Sigebert fixe l'époque de son martyre à l'an 453, et Baronius le recule à l'an 383 ; d'autres écrivains le mettent en l'an 440, de sorte qu'il est fort difficile, pour les dames qui s'appellent Ursule, de savoir à quoi s'en tenir sur leur patronne.

Sainte-Véronique.

L'embarras est encore plus grand pour celles qui se nomment *Véronique.* Nombre d'historiens et de martyrologes font, il est vrai, de Sainte-Véronique, une honorable mention; l'auteur de sa vie, imprimée en 1687, à Paris, établit qu'elle vécut long-temps avec J. C. et sa mère; qu'elle épousa Saint-Amateur, domestique de Saint-Joseph et de la Sainte-Vierge; qu'elle possédoit une maison sur la route du Calvaire, à trois cent quarante pas de celle de Pilate; que le Sauveur la guérit de la dysenterie; que, lorsqu'il portoit sa croix, elle vint au-devant de lui, et le voyant tout couvert de sueur et de sang, elle détacha son voile et le lui présenta pour essuyer son visage; que le Sauveur, touché de cet acte de piété, laissa sur ce voile l'empreinte de sa divine figure, et le rendit à Sainte-Véronique pour marque de son amour; qu'après la dispersion des apôtres, elle se rendit à Marseille avec Saint-Amateur, Saint-Lazare, la Madeleine et Sainte-Marthe; que l'empereur Tibère étant tombé malade, et ayant eu connoissance des cures merveilleuses qu'elle opéroit avec le saint voile, l'appela à Rome pour le traiter; qu'elle lui appliqua le voile et le guérit en un instant; que

l'empereur la combla d'honneurs et de présens, et qu'elle mourut à Rome après avoir légué par testament le voile sacré au pape Saint-Clément.

Ces faits sont garantis, sauf quelques variantes, par Baronius, Saint-Antonin, Marianus, Methodius et beaucoup d'autres savans écrivains. Le missel ambroisien, imprimé en 1560, contient un office complet de Sainte-Véronique. Le missel de la cathédrale de Jaen, en Espagne, est parfaitement conforme au missel ambroisien. Le missel de Chartres célèbre Sainte-Véronique comme une femme forte, et lui fait tous les honneurs de la canonisation. Enfin, Sainte-Véronique est invoquée dans presque toutes les églises, et il n'est pas un évêque, un prêtre, un pasteur, qui refuse de donner le nom de Véronique aux filles qu'on présente sur les fonts de baptême.

Cependant tous ces argumens ne suffisent pas pour convaincre les critiques exigeans et difficiles; ils protestent que Sainte-Véronique n'a jamais existé que dans le cerveau de quelques pauvres prêtres crédules et ignorans. Ils soutiennent qu'on a pris le nom d'une image pour le nom d'une sainte; ils consentent à reconnoître, sauf plus amples informations, le portrait du Sauveur imprimé sur le voile dont

il essuya son visage; mais ils rejettent toute l'histoire de Sainte-Véronique comme abusive et chimérique; ils observent que cette histoire ne remonte pas au-delà du 15e siècle; qu'elle fut inventée par un chanoine mayençais qui fit, en 1483, un voyage à la Terre-Sainte, et crut devoir enrichir son journal de ces inventions merveilleuses.

Ils prouvent, par nombre d'autorités, que cette image de J. C. fut appelée *Véronique* des deux mots latins *vera icona* (car dans la basse latinité on a fait du mot grec εἰκον, *image*, le mot barbare *icona*). Ils rapportent les témoignages de P. de Mailli, et de Romain, chanoine de Saint-Pierre de Rome, qui déclarent positivement que l'image de J. C. se nommoit *Véronique* (1). Ils citent le pape Urbain IV qui, écrivant aux religieuses de Montreuil, diocèse de Laon, leur annonce qu'il leur envoie une copie exacte de la *Véronique*, c'est-à-dire du portrait du Sauveur. Ils citent le pape Nicolas IV qui, faisant l'énumération des reliques de Saint-Pierre de Rome, dit : *Elle possède en outre la représentation très-précieuse du visage de J. C., que les fidèles ap-*

(1) *Sedarium christi quod vocatur* VERONICA.

pellent LA *VÉRONIQUE*. Ils citent le missel de Mayence, le Processionnal de Paris, l'Office de la paroisse de Saint-Eustache, et beaucoup d'autres liturgies où la fête de Sainte-Véronique ne se rapporte qu'à une image, et nullement à une sainte. Ils en concluent que des évêques, des pasteurs, des religieux peu éclairés, ayant lu dans quelques livres : *De sanctâ Veronicâ, de la sainte Véronique*, se sont imaginé qu'il s'agissoit d'une sainte de ce nom, et ont cru de leur piété d'en inventer l'histoire.

Il résulte de cette discussion que les dames qui se nomment *Véronique*, sont réellement sans patronne, et qu'il est prudent, quand on choisit un saint, d'en prendre plutôt deux qu'un, pour ne pas se trouver au dépourvu.

Saint-Longin.

Il faut surtout conseiller cette précaution à tous ceux qui voudroient prendre pour protecteur *Saint-Longin* ou *Longis ;* car qui pourroit assurer que *Saint-Longin* ou *Longis* ait jamais existé? On suppose que c'étoit le nom du soldat qui perça de sa lance le côté du Sauveur. On ajoute qu'il étoit aveugle, et qu'après cette action il recouvra la vue; qu'il se convertit aussitôt, et fut baptisé par les apôtres; qu'il vécut vingt-huit ans dans un monastère

de Cappadoce, et qu'il termina sa vie par le martyre. Mais de profonds théologiens déclarent que ce sont des rêveries puisées dans des livres apocryphes, et reconnues pour telles par Baronius et les écrivains ecclésiastiques les plus judicieux. Ce qui a causé la méprise, c'est que des interprètes peu versés dans la langue grecque ont pris le mot de Λογχὴ, qui signifie *lance*, pour un nom d'homme, qu'ils ont appelé *Longin*. Il est donc à propos d'exhorter tous les Longins à se pourvoir d'un patron mieux accrédité; car il est triste, quand on croit avoir un avocat, de courir risque d'être condamné par défaut.

LA SAINTE LARME DE VENDOME.

Qui ne sait que la sainte larme de Vendôme a été pendant plus de sept cents ans l'objet d'une extrême vénération pour les habitans de la Touraine? On la montroit aux grandes solennités; on avoit institué un office en son honneur; on citoit un nombre infini de miracles qu'elle avoit opérés. Les pélerins arrivoient en foule, les saintes femmes pleuroient de tendresse à la vue de la sainte larme; les bénédictins gagnoient beaucoup d'argent, et distribuoient aux fidèles, pour les édifier, un petit livre intitulé : *Histoire véritable de la Sainte-Larme que Notre-Seigneur pleura sur Lazare; comme et par qui elle fut apportée au monastère de la Sainte-Trinité de Vendôme, ensemble plusieurs beaux et insignes miracles arrivés depuis sept cent trente ans qu'elle a été miraculeusement consacrée en ce saint lieu.*

On apprenoit dans ce petit livre que la sainte larme de Vendôme étoit une de celles que Notre-Seigneur avoit versées sur la mort de Lazare; qu'un ange l'avoit recueillie et mise dans une petite fiole; qu'il l'avoit ensuite enfermée dans une fiole un peu plus grande; qu'il

l'avoit donnée à la Madeleine; que la Madeleine l'avoit apportée en France lorsqu'elle y étoit venue avec son frère Lazare, sa sœur Marthe, Saint-Maximin et Saint-Célidoine; que quand la Madeleine avoit senti approcher son bienheureux trépas, elle avoit fait venir Saint-Maximin, évêque d'Aix, et lui avoit légué la sainte larme; qu'après la mort de Saint-Maximin, la sainte larme étoit demeurée dans la ville d'Aix jusqu'à la fin de la persécution qui s'éleva sous Dioclétien; que les Grecs l'avoient ensuite emportée à Constantinople, et qu'elle y étoit restée environ jusqu'à l'an 1040, époque de la fondation du monastère de Vendôme.

En 1040, les Sarrasins étant venus fondre sur la Sicile, l'empereur Michel Paphlagon envoya des ambassadeurs à Henri Ier, roi de France, pour le supplier de le secourir dans cette nécessité. Le roi Henri lui envoya un corps d'armée sous la conduite de Geoffroi Martel; et Geoffroi Martel s'étant joint aux forces de l'empereur, les Sarrasins furent entièrement défaits. Pour témoigner sa reconnoissance à Geoffroi, Michel l'invita à faire le voyage de Constantinople, et lui donna la sainte larme en récompense de ses hauts services. Geoffroi l'envoya en France par un de ses gentilshom-

mes, et la fit déposer dans son monastère de Vendôme.

Il est triste qu'il y ait toujours quelques fâcheux qui viennent, au nom de la raison, troubler les jouissances des ames dévotes. Un savant et profond théologien, ennemi décidé de tout culte superstitieux (1), a dit aux RR. PP. Bénédictins de Vendôme :

« Vous annoncez que la sainte larme est une de celles que Notre-Seigneur a versées sur la mort de Lazare ; mais qui vous l'a dit? pourquoi ne seroit-elle pas aussi bien une de celles que le Sauveur versa sur Jérusalem, au jardin des Olives, ou sur la croix? Vous assurez qu'un ange la recueillit dans un flacon, et la donna à la Madeleine ; mais quel ange vous a révélé cette particularité? dans quelle planète avoit-il pris ce flacon? l'avoit-il apporté du ciel? l'avoit-il acheté à Jérusalem? L'Evangile, les Actes des apôtres, l'Histoire ecclésiastique, les traditions ne disent pas un mot de cette apparition. D'où vient que cet ange ne recueillit qu'une larme? étoit-ce le cas de se montrer économe? N'en est-il pas de toutes choses précieuses comme du galon? quand on en prend on n'en sauroit trop prendre.

(1) Thiers, Traité des Superstitions, tom. 2, p. 397.

On montre des saintes larmes à Thiers en Auvergne, à Saint-Pierre *le Puellier* d'Orléans, à l'abbaye de Selincourt, à celle de Foucarmon; on en montre en Italie, en Espagne, dans toute la chrétienté. Est-ce le même ange qui a fait la distribution de toutes ces larmes? avoit-il un magasin de fioles pour les recueillir?

» Vous dites que la Madeleine apporta la sainte larme de Vendôme en France, quand elle vint à Marseille avec son frère Lazare, sa sœur Marthe, Saint-Maximin et Saint-Célidoine. Ne savez-vous pas que ce prétendu voyage, chanté par le carme Pierre de Saint-Louis (1), est regardé aujourd'hui, par les savans, comme celui de Cyrano de Bergerac dans la lune? Ne savez-vous pas qu'il n'est pas une histoire, pas un martyrologe qui parle de S. Maximin, évêque d'Aix, avant le 16e siècle; que c'est un saint de la création d'un moine italien qui l'enregistra dans son catalogue en 1576?

» Vous dites qu'après la mort de Maximin, la sainte larme resta à Aix jusqu'à la fin de la persécution de Dioclétien; faites-moi le plaisir

(1) *La Madeleine au Désert de la Sainte-Baume*, poème où l'on trouve une foule de vers d'une originalité sans exemple.

de m'indiquer les sources où vous avez puisé ces renseignemens ? nommez-moi vos autorités, citez-moi vos garans. Vous m'affirmez que les Grecs emportèrent la sainte larme à Constantinople : de grâce, dites-moi, quels étoient ces Grecs; marquez-moi le temps de leur arrivée et de leur départ; tracez-moi, si vous pouvez, leur itinéraire.

» Vous ajoutez que les Sarrasins ayant fait une invasion en Sicile, l'empereur Michel Paphlagon députa auprès de Henri Ier pour lui demander du secours. Ah! mes pauvres pères ! quoi, vous ignorez que jamais Henri Ier ne fût en état de donner du secours à personne; qu'il avoit assez d'occupation chez lui sans en aller chercher ailleurs! vous lui faites lever une armée, et vous en donnez le commandement à Geoffroi Martel, qui a fondé votre couvent! et ne voyez-vous pas que vous faites ici preuve d'ignorance, et que vous confondez Geoffroi, fils de Tancrède, avec votre Geoffroi Martel? Est-ce là ce qu'on devroit attendre des confrères de Mabillon, de dom Luc d'Acheri, de Montfaucon ? Vous envoyez ce Geoffroi à Constantinople, en 1042, auprès de l'empereur, et vous ne faites pas attention que Michel Paphlagon avoit abdiqué sa cou-

ronne, s'étoit fait moine, et étoit mort en 1041!

Voilà ce qu'écrivoit, au milieu du dernier siècle, le docte curé Thiers dans son Traité des Superstitions; mais les Bénédictins de Vendôme n'en continuèrent pas moins de montrer la sainte larme, et les ames dévotes n'en pleurèrent pas moins en l'adorant.

NÈGRES.

Sont-ils inférieurs aux blancs ?

D'ou viens-tu, animal à deux pieds, sans plumes, avec ta peau noire, tes yeux ronds, ton nez épaté, les grosses lèvres et tes cheveux crépus? Es-tu, comme moi, formé à l'image de Dieu? Proviens-tu du même père et de la même mère que moi? Est-ce Adam et la belle Epicurienne Eve qui t'ont donné naissance? Ces pères du genre humain s'amusoient-ils, en variant leurs plaisirs, à créer alternativement des enfans blancs et des enfans noirs, des rouges, des cuivrés et des blafards, comme Jacob créoit des agneaux de diverses couleurs, en mettant sous les yeux de leurs mères des bâtons blancs et des bâtons noirs? Si j'en crois d'honnêtes théologiens, tu descends de Caïn, à qui Dieu noircit l'épiderme pour le punir d'avoir tué son cher frère Abel; ou de Cham, que le Très-Haut condamna à avoir le nez épaté, les cheveux crépus et un teint de suie, pour avoir méchamment révélé la nudité de son père, et s'être

permis envers lui de très-indécentes épigrammes (1).

Mais d'un autre côté, le célèbre anatomiste Meiners, qui a bien étudié la mesure et les proportions de l'angle facial, m'assure que ta race appartient, sans difficulté, à celle du

---

(1) La question de la couleur des nègres a été savamment discutée par le docteur *Hanneman* dans un ouvrage intitulé : *Curiosum scrutinium nigredinis posterorum Cham : Examen curieux des causes de la noirceur des descendans de Cham.* Il rapporte les passages de l'Ecriture relatifs à la malédiction de ce mauvais fils; il cite des autorités nombreuses qui établissent que cet enfant goguenard et dénaturé ne se contenta pas de regarder son père dans un état très-indécent, mais qu'il poussa le manque de respect jusqu'à se moquer de lui. Il ajoute que Cham étoit depuis long-temps adonné à la magie, et que n'ayant pu porter avec lui, dans l'arche, son grimoire et ses livres de sorcellerie, il grava toutes ses recettes sur des plaques d'airain et de grandes pierres dures, afin de les retrouver après le déluge. Il réclame surtout le témoignage de Luther, qui a formellement déclaré que la peau de Cham avoit été noircie en punition de son irrévérence; il cite encore un passage du docte *Urlicius*, qui, dans son traité *de Tacticis*, établit que les fils de Sem eurent la peau blanche, ceux de Japhet le teint un peu brun, et ceux de Cham l'épiderme noir comme de l'ébène.

pongo et de l'orang-outang; que ton teint bis et tanné, ta tête laineuse, tes larges oreilles et tes joues grossièrement relevées te condamnent à planter, pour moi, des cannes à sucre, à cultiver le café pour aider ma digestion et m'inspirer des idées riantes, à recueillir le coton pour me procurer des chemises de percale et des bonnets de nuit.

Si je consulte mon cœur, je ne dois voir en toi qu'un frère, un peu laid, et qui ne diffère de moi que comme le raisin noir diffère du raisin blanc, et le cassis de la groseille. Mais as-tu pour cela un esprit égal au mien? La côte de Guinée et le Congo comptent-ils beaucoup d'Homères et de Virgiles? Représente-t-on à Benin Athalie et Cinna? Chante-t-on des vaudevilles et des ariettes à la côte de Loango? Le roi de Butua a-t-il comme nous des Barilli, des Festa, des Duret, des Branchu, des Martin, des Elleviou? Pourrois-tu me donner des nouvelles du muséum d'Angola? Serois-tu par hasard correspondant de l'institut de Mélinde ou de Quiloa? Te seroit-il possible de m'indiquer les peintres célèbres qui illustrent l'école du Sénégal ou de la Nubie? Nomme-moi, je te prie, les archéologues, les géologues, les idéologues du Biledulgerid ou du Monomo-

tapa. J'avoue que je suis fort peu instruit sur ces matières; et si je n'avois le livre du sénateur Grégoire, j'aurois beaucoup d'incertitudes sur l'étendue de ton génie.

Ce docte sénateur m'assure que non seulement ton génie égale le mien, mais que tu possèdes, comme moi, une littérature féconde et brillante; ce qu'il étoit bon de savoir. En lisant ses recherches, je vois d'abord, avec satisfaction, que tous les individus à teint de suie et à peau noire descendent des Ethiopiens. Hérodote, Théophraste, Pausanias, Athénée, Héliodore, Eusèbe, le juif Josephe, Pline, Térence ne les désignent pas sous un autre nom. J'apprends ensuite que les Ethiopiens tirent leur origine de l'intérieur de l'Afrique, que leurs ancêtres avoient le teint d'ébène, les cheveux courts et les lèvres un peu fortes. Or, Diodore de Sicile et le docte Hearen m'assurent que les Egyptiens proviennent en droite ligne des Ethiopiens; et si j'examine avec attention la figure d'un Cophte (reste incontestable des anciens Egyptiens), je lui trouve l'œil rond, le nez épaté, les joues bouffies et la tête laineuse comme un mouton. D'ailleurs, Blumenbach, qui possède la plus belle collection de peaux humaines qu'on ait rassemblées, Blumenbach qui a étudié avec soin

les momies d'Egypte, m'affirme que ces momies ressemblent parfaitement à des nègres. Voilà donc le peuple le plus célèbre, le plus savant du monde, provenant de ces contrées barbares, d'où nous tirons aujourd'hui nos esclaves, et voilà ces esclaves devenus les pères de nos maîtres de philosophie, de peinture, de grammaire, d'architecture.

On représente que les nègres ont la tête autrement conformée que nous ; que leur boîte osseuse renferme moins de cervelle que la nôtre. Mais cette objection est loin d'embarrasser M. le sénateur. Si les nègres ont peu de cervelle, combien de blancs n'en ont pas plus qu'eux ! Voyez seulement ces petits-maîtres qui brillent sur nos boulevards de Coblentz, ou dans les salons. Si les nègres ont la peau noire, il ne s'ensuit pas qu'ils ne puissent l'avoir blanche ; il ne s'agit pour cela que de quelques procédés chimiques. Un apothicaire nommé *Beddoes* est parvenu à rendre la main d'un nègre aussi blanche que celle d'une jolie Parisienne, en la trempant dans une solution d'acide muriatique oxigéné. On rendroit toute la population d'Afrique aussi blanche qu'un lis, en la blanchissant à la vapeur. D'ailleurs est-ce à la couleur du visage qu'il faut s'en rappor-

ter quand il s'agit de l'esprit? Virgile n'a-t-il pas dit :

Ninium ne fide colori
Alba ligustra cadunt vaccinia nigra leguntur.

Ces lis, cette fraîcheur,
Doivent-ils tant flatter ton ame enorgueillie ?
Le blanc troène tombe, et l'iris est cueillie.

S'il est vrai que le sang, la bile ou le tissu réticulaire d'un nègre soient noirs, cela ne tient point à sa nature, c'est l'effet du climat, des alimens et de quelques causes locales. Les Portugais, établis en Afrique depuis plusieurs siècles, y sont devenus noirs, et les nègres qui passent en Europe, perdent quelque chose de l'intensité de leur couleur. Un paysan est plus brun qu'un habitant de la ville, un habitant de la ville moins blanc qu'une jolie femme. Il ne s'agit, pour se blanchir le teint, que d'éviter les impressions de l'air. Cent vingt-cinq ans suffisent pour ramener une famille noire à la couleur blanche, en la croisant avec des Européens; mais il faudroit quatre mille ans pour blanchir parfaitement par la seule influence du climat. C'est à F. Williams, auteur de l'Histoire de l'état de Vermont, que nous sommes redevables de cette conjecture. Si elle est vraie, il s'ensuit qu'il est plus facile de de-

venir noir que blanc, ou qu'il faut révoquer en doute ce que l'on dit des Portugais, puisqu'il s'en faut de trois mille sept cents ans qu'ils n'aient atteint le terme requis pour changer de couleur. Quant à la forme de la tête, il est bien vrai que quelques peuplades nègres sont moins bien partagées que nous sous le rapport de l'angle facial. Mais la doctrine de Camper n'est pas démontrée. On voit tous les jours des gens d'esprit avec une figure alongée, et des sots avec une figure plate et droite. Si l'anatomiste Meiners avoit raison, il faudroit confondre les noirs avec les Pongos et les Jockos. Mais comment concilier cette outrageante conséquence avec les dogmes de l'église, qui a canonisé des nègres? M. Grégoire en cite plusieurs qui siégent glorieusement au nombre des saints? Tel est *Saint-Elesbaan* que les nègres espagnols et portugais ont pris pour leur patron, et dont Baillet a écrit la vie à la date du 27 octobre. Tel est le bienheureux *Benoît de Palerme*, frère-lai du couvent des récollets, dont on a dit : *Nigro quidem corpore, sed candore animi præclarissimus; quod et miraculis Deus contestatum esse voluit. Il avoit le corps noir, mais l'ame blanche, ce que Dieu a confirmé par des miracles.* D'ailleurs l'épouse de Salomon

n'étoit-elle pas noire, *nigra sum sed formosa?* Or, si cette épouse représente l'église, comme le pensent la plupart des Saints-Pères, ne s'ensuit-il pas que l'église peut admettre des noirs et des blancs, et que les saints, de quelque couleur qu'ils soient, sont également agréables à Dieu?

Un écrivain célèbre a prétendu établir que le noir est la couleur par excellence, que tout ce qui s'en éloigne est une dégénération. Dans ce cas, loin de dédaigner nos frères à la peau noire, c'est à nous de les traiter avec respect comme des aînés. Et nos peintres, au lieu de représenter nos premiers pères, Adam et Eve, avec un teint de lis et de roses, une peau fine et blanche, doivent charger leurs palettes de bistre et les couvrir de noir de la tête aux pieds, comme deux nègres du Congo! Voilà, ce me semble, la cause de la couleur bien discutée. Voyons maintenant celle de l'intelligence.

Si l'on en croit M. de Paw, les nègres seront éternellement incapables de civilisation tant qu'ils resteront sous la brûlante influence du soleil d'Afrique; car, suivant lui, le cerveau étant l'organe essentiel de l'intelligence, et l'ardeur du climat en desséchant continuellement le volume, il est évident que les

races noires seront à jamais privées de ces facultés intellectuelles qui distinguent éminemment les Européens.

Le docteur Gall a découvert, de son côté, que les nègres sont privés de deux organes, celui de la musique et celui des mathématiques. Que l'organe de la musique leur manque, le mal n'est pas très-grand. On peut constituer un empire sans concerts et sans musiciens; mais l'organe des mathématiques, c'est lui qui nous procure la faculté de compter. Or, supposez un peuple dont l'intelligence n'iroit pas jusqu'à connoître un nombre plus grand que celui de ses doigts, et dites-moi quel progrès il pourroit faire dans les sciences? C'est en comptant que nous classons nos idées, que nous disposons nos raisonnemens, que nous tirons nos conséquences. Outre le calcul des chiffres, il existe un calcul intellectuel bien plus important, et d'où proviennent toutes les opérations de notre entendement. Si le docteur Gall a raison, je vois M. le sénateur Grégoire fort embarrassé.

Mais il oppose des faits, et quand les faits parlent, qu'importent les raisonnemens! Il est certain qu'il existe des peuples civilisés en Afrique; ils n'ont point de concerts, de ballets, de poèmes lyriques, d'opéra seria ou

buffa; quarante vaudevilles n'y attestent pas chaque année le goût de la nation pour les couplets et le calembourg; mais ils ont des villes, une constitution, des lois, des chefs, des juges, des tribunaux, une armée; ils déclarent la guerre, ils font des traités de paix, ils délibèrent sur les intérêts de l'Etat, ils fixent ses revenus, règlent sa dépense; que faut-il de plus pour constituer la civilisation?

Denyau, consul français, qui a résidé treize ans dans la capitale du royaume de Juida, s'extasie sans cesse sur les merveilles de sa politique, et soutient que le cabinet de Juida peut rivaliser en astuces diplomatiques avec les cabinets de l'Europe qui ont porté au plus haut degré de perfection la dextérité, la finesse et la ruse.

Les *Daccas*, qui occupent la pointe fertile du cap Vert, sont organisés en république qui a ses directeurs, ses lieutenans, ses sous-préfets et ses présidens de canton. Bornou se gouverne par les principes monarchiques; le royaume y est électif. On choisit parmi les enfans du prince, sans égard à la primogéniture. L'élu est conduit par trois anciens devant les restes du mort, dont on prononce l'éloge ou la condamnation, et on l'avertit

qu'il sera honoré ou méprisé, suivant le bien ou le mal qu'il fera.

La capitale des *Foulahs* a sept mille habitans. La religion mahométane y a introduit des livres. Les nègres, au rapport de Mungo-Parck, aiment l'instruction. Temboo a des écoles, et l'on y trouve jusqu'à des procureurs et des avocats. Ce voyageur a découvert, dans l'intérieur de l'Afrique, une magnificence qu'il n'attendoit pas. La ville de Ségo a trente mille ames, mais elle est encore inférieure en population à *Jenna*, *Tombuctoo* et *Houssa*.

Barrow, qui a visité les *Boushouannas*, vante l'excellence de leur caractère, la douceur de leurs mœurs et le bonheur dont ils jouissent. *Litakou* est leur capitale; elle a douze à quinze mille ames; le gouvernement est patriarchal. Le chef agit d'après le vœu du peuple, qui lui est transmis par un conseil composé de vieillards. Mais tout cela n'est rien en comparaison de l'État des *Barrolous*, que Barrow n'a pas vus, mais chez qui il auroit trouvé des choses admirables, si des contre-temps imprévus ne l'eussent pas privé du plaisir de leur faire sa visite.

Et ce ne sont pas seulement les hommes qui ont le talent de gouverner; les femmes même s'en acquittent avec une merveilleuse habi-

leté. Bosman cite avec éloge le pays d'*Agonna*, très-bien gouverné par une intrépide Amazone. Tout le monde connoît cette fameuse reine d'*Angole*, nommée *Zingha*, qui se distingua, au 17[e] siècle, autant par l'élévation de son esprit, que par la fierté de son courage et l'audace de ses exploits. Il est vrai qu'elle étoit un peu féroce; mais la férocité n'exclut pas le génie.

Enfin, en 1625, la province de Fernambouc vit se former un corps politique établi par des nègres. Des noirs fugitifs, unis à quelques Brasiliens, jetèrent les fondemens de deux Etats libres, le grand et le petit *Palmarès*, ainsi nommés de la quantité de palmiers qu'ils avoient plantés. Quarante esclaves commencèrent cette révolution, nombre d'autres se joignirent à eux; ils créèrent une constitution et des lois, établirent des tribunaux et choisirent un chef nommé *Zombi*, dont la dignité étoit à vie, mais élective. Privés de femmes, ils renouvelèrent le trait célèbre de l'enlèvement des Sabines. *Barlœus* décrit leurs jardins, leurs plantations de cannes à sucre, de patates, de manioc, dont la récolte étoit signalée par des fêtes et des chants joyeux. Mais à la fin du 17[e] siècle, l'esprit

d'oppression et d'iniquité, détruisit la colonie de *Palmarès.*

Tant d'exemples ne suffisent-ils pas pour réfuter M. de Paw, et prouver que les noirs sont comme les blancs, susceptibles de civilisation? Il ne reste plus qu'à examiner s'ils sont comme nous, susceptibles d'intelligence et d'instruction.

En 1792, une société de philanthropes conçut le projet de former un établissement de nègres à *Serra-Liona.* On transporta onze cent trente-un noirs de la Nouvelle-Ecosse, qui, dans la guerre d'Amérique, avoient combattu pour l'Angleterre. Plusieurs d'entre eux étoient de *Serra-Liona.* On juge avec quel attendrissement ils revirent la terre natale d'où ils avoient été arrachés dans leur jeunesse. Ils avoient tous de l'activité, de l'intelligence et du goût pour les occupations agronomiques. Le chef-lieu de la colonie, *Free-Town,* avoit déjà, huit ans après, neuf rues et quatre cents maisons. Dès l'an 1794, on comptoit dans leurs écoles environ trois cents esclaves, dont quarante natifs, doués, presque tous, d'une conception facile. On leur enseignoit l'art de lire, d'écrire et de compter, un peu de géographie et de géométrie. Les nègres remplissent, avec fermeté, douceur et justice, les fonctions civiles,

entre autres celles du jury. En général, ils sont pieux, sobres, chastes, bons époux et capables des sentimens les plus honnêtes. Mais ce qui prouve surtout qu'ils sont propres aux sciences et à la littérature, c'est qu'ils ont des prédicateurs qui prêchent avec beaucoup d'onction, et dont les homélies pourroient ajouter aux richesses de l'éloquence de la chaire.

On dresseroit aisément un catalogue d'hommes noirs ou mulâtres qui se sont distingués par les qualités du cœur et de l'esprit; à leur tête seroit le nègre *Henri Diaz* qui d'esclave devint colonel d'un régiment portugais de sa couleur. A l'habileté dans la tactique, aux ruses de guerre par lesquelles il déconcertoit souvent les généraux ennemis, il joignoit le courage le plus audacieux. Dans une bataille où la supériorité du nombre faillit l'accabler, s'apercevant que quelques-uns de ses soldats commençoient à plier, il s'élance au milieu d'eux, en s'écriant : *Sont-ce là les vaillans compagnons de Henri Diaz?* Son discours et son exemple les remplissent d'une nouvelle ardeur; l'ennemi, qui se croyoit déjà vainqueur, est chargé avec impétuosité et forcé de battre en retraite. En 1645, au milieu d'un combat, une balle lui perce la main gauche : il la fait couper pour s'épargner les longueurs

du pansement, en disant : « Chaque doigt de » la droite me vaudra une main pour com- » battre. » On ignore en quel temps, en quel lieu, de quelle manière a péri ce héros à la peau noire et aux cheveux crépus.

Il n'avoit pas le teint tout à fait noir, ni les cheveux crépus; mais il étoit mulâtre, ce *Saint-Georges*, qu'on a surnommé le *Voltaire de l'équitation, de l'escrime et de la musique*. Bon ami, bon citoyen, cet Alcibiade de couleur étoit le mieux fait, le plus fort, le plus aimable de ses contemporains. Son archet et son fleuret faisoient accourir tout Paris. On a conservé des concerts de sa composition qui sont encore estimés des amateurs.

C'étoit aussi un mulâtre, cet Alexandre Dumas surnommé l'*Horatius Coclès du Tyrol*, qui, avec quatre cavaliers, attaqua près de Lille un poste de cinquante Autrichiens, en tua six, et fit seize prisonniers; qui, à l'armée des Alpes, monta, au pas de charge, le Saint-Bernard hérissé de redoutes, et s'empara des canons, qu'il dirigea sur-le-champ contre l'ennemi. Beaucoup d'autres ont donné, comme lui, des témoignages éclatans de dévouement et de vertus guerrières.

Mais il ne suffit point, pour plaider complètement la cause des noirs, de trouver des

héros au champ de Mars, il faut encore établir qu'ils ont des arts, des sciences, une littérature, et que l'Afrique a son Parnasse noir, comme l'Europe a son Parnasse blanc.

On peut d'abord observer qu'il existe dans les Etats-Unis, en Angleterre et en France, des écoles où les noirs sont admis. On avoit, il y a quelques années, réuni au collége de la Marche un assez grand nombre d'enfans nègres. Philadelphie et Boston possèdent des établissemens du même genre, et dans toutes ces écoles on n'observe entre les blancs et les noirs d'autre différence que celle de la couleur. Ecoutez le savant secrétaire de l'académie de Portugal, *Correa de Serra* : il vous dira que Lisbonne possède des avocats noirs, des prédicateurs noirs, des professeurs de la même teinte; qu'en 1717 le nègre *Don Juan Latino* enseignoit à Séville la langue latine. Il mourut à cent dix-sept ans. Sur les divers points de la côte d'Afrique, on trouve des nègres qui savent deux ou trois langues, et qui remplissent les fonctions de secrétaires et d'interprètes.

Job-Ben-Salomon, fils du roi mahométan de Banda, sur la Gambie, fut pris en 1730, conduit en Amérique et vendu comme esclave. Une suite de circonstances extraordinaires le conduisit en Angleterre. Il étoit d'un caractère

doux, d'un esprit élevé, d'une ame noble et généreuse; il savoit l'arabe et se distinguoit par des talens précieux. Le chevalier Hans-Sloane le prit en amitié, et lui fit traduire plusieurs manuscrits arabes. La cour de Saint-James le reçut avec distinction, et la compagnie d'Afrique, par un acte de générosité bien rare, le fit reconduire dans ses États. Après la mort de son père, il ceignit le diadême, et, d'esclave des Européens, il devint un monarque chéri des Africains.

On a vu, en Angleterre, un fils du roi de *Nimbana*, venu pour faire ses études; ce jeune prince mourut peu de temps après son retour en Afrique. Mais, pendant son séjour en Angleterre, il s'étoit distingué par les plus heureuses dispositions, avoit cultivé, avec un succès éclatant, divers genres de sciences, appris plusieurs langues, et surtout l'hébreu, pour lire la Bible en original. On trouve dans le Voyage à Madagascar, par Rochon, le discours d'un chef de Madegasses, dans une assemblée nationale; et, si ce discours n'a point été composé par Rochon, il suffit pour attester l'éloquence des nègres, et prouver que Madagascar a, comme nous, ses Démosthènes.

Ramsay, qui a passé vingt ans au milieu des nègres, leur donne non seulement des Dé-

mosthènes, mais des acteurs, des mimes, qui pourroient rivaliser avec nos Roscius modernes, de sorte que si l'on éprouvoit jamais, en France, une disette d'artistes dramatiques, on pourroit se remonter amplement sur les bords du Niger ou du Sénégal.

On est fâché qu'un homme aussi habile que le docteur Gall prétende contester aux nègres l'organe de la musique. Il n'a pas lu sans doute les Recherches de *Stedman*, sur le génie poétique et musical des nègres. Il y auroit vu que les Cimarosa, les Paësiello, les Chérubini, les Méhul, etc., ne manquent point en Afrique, et que les noirs Orphées de ces contrées ont dix-huit instrumens à cordes ou à vent, sans compter leur fameux *balafou*, qui remplace le *forte*, et résonne comme un petit orgue; et ce n'est pas seulement la musique instrumentale qu'ils cultivent, leurs compositeurs se distinguent également dans la musique vocale. On connoît des airs nègres qui respirent la douceur, la grâce et la mélodie, et qu'on pourroit opposer à nos plus aimables romances. Le célèbre Gossec n'a pas dédaigné de transporter dans un de ses ouvrages (1) un air des nègres de Saint-Domingue.

---

(1) *Le Camp de Grand-Pré.*

Que la France vante ses gais *troubadours*, l'Allemagne ses *min-singers*, l'Ecosse ses *minstrels*, l'Afrique se glorifiera, à son tour, de ses *guiriots* ou *griots*, qui vont aussi chez les rois, dit M. le sénateur Grégoire, faire ce qu'on fait dans toutes les cours, louer et mentir avec esprit. Leurs femmes, les *griotes*, les secondent de leur mieux, et payent en gambades ce que leurs maris acquittent en chansons. Ce sont les Gardels, les Clotildes, les Sauniers, les Chevignis des régions africaines.

Mais ce n'est pas assez de prouver l'intelligence et les talens des nègres par des considérations générales, il faut des faits précis, il faut montrer des savans dont on puisse citer les ouvrages. Le premier qui s'offre, dans l'ordre alphabétique, est *Amo;* né en Guinée, et amené très-jeune à Amsterdam, en 1707, il fut donné au duc Auguste-Guillaume de Wolfenbutel, qui l'envoya faire ses études aux universités de Hall et de Wirtemberg. Après des succès éclatans, il soutint, en 1729, une thèse publique sur le droit des noirs, *de jure Maurorum*. Amo étoit versé dans l'astronomie, et parloit le latin, le grec, l'hébreu, le français, le hollandais et l'allemand, ce que ne feroient pas grand nombre de nos docteurs, quoiqu'ils aient le teint plus clair que

lui. Amo faisoit, avec beaucoup d'habileté, des cours particuliers, dont l'université de Wirtemberg savoit apprécier le mérite. Il y discutoit les systêmes des anciens et des modernes, avec une sagacité qui lui procuroit beaucoup d'auditeurs. Il fut reçu docteur en 1744, et ce fut, probablement, la première fois qu'on vit le bonnet doctoral placé sur une tête noire. On a de lui une dissertation très-savante sur les sensations, considérées comme absentes de l'ame et présentes au corps humain. La cour de Berlin, ravie de tant de mérite, lui conféra le titre de conseiller d'état; mais ces honneurs ne purent lui faire oublier sa patrie. Après la mort du prince de Brunswick, son bienfaiteur, il tomba dans une sombre mélancolie, et résolut, après trente ans d'absence, de retourner dans sa terre natale, à *Axim*, sur la Côte-d'Or. *Amo*, alors âgé de cinquante ans, y vécut en solitaire. On a fait d'inutiles recherches pour savoir ce que devint enfin ce savant et vertueux Africain.

Après un docteur en philosophie, il convient de citer un docteur en médecine et un docteur en théologie. *Derrham*, esclave à Philadelphie, fut cédé par son maître à un médecin, qui ne l'employa d'abord qu'à recueillir ses ordonnances, préparer ses apo-

sèmes et ses juleps; mais le génie d'Hippocrate pénétroit en secret dans l'ame de *Derrham.* Il apprit l'anglais, le français, l'espagnol, se fortifia dans l'hygiène et la thérapeutique, et devint, en 1788, le plus habile Esculape de la Nouvelle-Orléans.

Capitein ne se distingua pas moins dans le droit canonique. Il fut acheté à sept ans, sur les bords de la rivière de Saint-André, et amené en Hollande, où il apprit la langue du pays. Mademoiselle *Roscam* lui enseigna le latin, les élémens du grec, de l'hébreu, du caldéen. Après avoir fait ses premières études à la Haye, il passa à Leyde et se livra à la théologie, sous d'habiles professeurs. Il fit ses cours, prit ses grades, et fut envoyé, en 1742, comme missionnaire calviniste, à *Elmina*, en Guinée. Fut-il fidèle à sa foi? devint-il un apôtre ardent et zélé? On n'ose le dire. Quelques gazettes même ont annoncé qu'il eut le malheur de retourner à ses premières erreurs, et d'abjurer le bonnet de théologal. Mais le fait n'est pas bien avéré; on soupçonne seulement que *Capitein*, né avec une constitution amoureuse, n'édifia pas toujours ses compatriotes, et que les noirs n'eurent pas à se louer de la manière dont il s'y prenoit pour convertir leurs femmes. Mais cela ne nuit en

rien à sa qualité d'homme habile, spirituel et savant. On a de lui des ouvrages qui ne laissent aucun doute à cet égard; tel est une élégie latine, publiée à la Haye, sur la mort du docteur *Manger*, son maître et son ami:

Invida mors totum vibrat sua tela per orbem,
Et gestit quemvis succubuisse sibi.
Illa, metus expers, penetrat conclavia regem
Imperiique, manu, ponere, sceptra, jubet.
Non sinit illa diu partos spectare triûmphos:
Linquere sed cogit clara tropæa duces.
Divitis et gasas, aliis ut dividat, omnes,
Mendicique casam vindicat illa sibi.
Falce senes, juvenes, nullo discrimine, durâ
Instar aristarum demetit illa simul.

C'est-à-dire, « les traits de la jalouse mort, » volent partout l'univers; personne n'échappe » à leur cruelle atteinte. Elle pénètre d'un » pied audacieux, dans le palais des rois, et » leur commande de déposer le sceptre; elle » dérobe aux guerriers le spectacle de leur » pompe triomphale, et leur ravit leurs tro- » phées. Les trésors du riche et la cabane du » pauvre deviennent également sa proie. Sous » sa faux tombent, sans distinction, et la vieil- » lesse et la jeunesse, comme les épis sous la » main du moissonneur. »

On citeroit cent autres docteurs, sortis de

ces contrées malheureuses, que désole notre avarice et que calomnie notre orgueil. Tel fut un Francis William, à qui l'Angleterre doit une de ses plus célèbres ballades : *Welcome, welcome brother debtor;* et qui fonda à la Jamaïque une école de langue latine et de géométrie. Tel fut l'intéressant *Angelo*, que le prince de Lobkowitz combla de distinctions et de marques d'amitié, qui eut l'honneur d'épouser madame de Christiani, et de devenir gouverneur du jeune prince de Lichtenstein, etc.

Voilà par quels argumens M. le sénateur Grégoire plaide la cause des nègres. Mais ses preuves sont-elles bien décisives? et parce que quelques individus de la classe des noirs se sont élevés au-dessus de la stupidité de leurs compatriotes, faudra-t-il en conclure que toute l'espèce est souverainement intelligente, spirituelle, et semblable en tout à l'espèce des blancs?

On peut d'abord observer que tous les peuples de l'Afrique ne sont pas nègres, et qu'il y a autant de variété dans les races noires que dans les races mulâtres. Il paroît évident que les Ethiopiens descendent des Arabes; ils ont la taille élevée, les traits du visage bien dessinés, le nez bien fait et les lèvres petites.

Leur teint est brun ou olivâtre, comme celui des Arabes méridionaux. Si Blumenbach a des momies égyptiennes au nez camard, aux joues relevées, aux yeux ronds, M. Cuvier en a qui sont d'une physionomie beaucoup plus intéressante, et dont les traits ressemblent parfaitement à ceux des Arabes. Il n'est donc pas démontré que les Ethiopiens descendent des nègres, que les Egyptiens descendent des Ethiopiens, et que nous ayions pour aïeux, dans la littérature et les sciences, les individus noirs et hébêtés de la Nubie. Les Madegasses ne sont point non plus des nègres, ils ont beaucoup plus d'analogie avec les Caffres. Les premiers nègres que l'on trouve en Afrique sont ceux qui habitent les rives méridionales du Sénégal. Toutes les contrées situées au nord de ce fleuve sont peuplées de Maures, c'est-à-dire, de nations basanées, dont les traits ont plus d'analogie avec les Européens qu'avec les Africains. Les Hottentots ne sont point nègres, et s'ils ne s'enfumoient avec d'horribles cosmétiques, on parviendroit à les rendre aussi blancs que des Européens. Au-delà du Cap, les races noires ont plus d'analogie avec les Caffres qu'avec les habitans du Sénégal et de la Guinée. Les peuples de Sofala, du Monomotapa ne sont ni aussi noirs, ni aussi laids,

ni d'une aussi mauvaise odeur que les nègres. Il faut donc d'abord retrancher du catalogue de M. le sénateur Grégoire, tous les illustres prédicateurs, les grands musiciens, les profonds jurisconsultes qu'il a découverts dans ces contrées. Les vrais nègres sont ceux qui habitent les contrées méridionales du Sénégal, les rives de la Gambie, Serra-Liona, la Côte des Dents, la Côte-d'Or, Benin, le Congo, le Loango, Angola, etc., jusqu'au Cap-Nègre. Or, tous les voyageurs s'accordent à nous les représenter comme fort dénués d'intelligence, et très-peu propres à la civilisation. « Les nè» gres, dit M. Buffon, sont grands, gros, » bien faits, mais niais et sans génie. »

« Tous les nègres de Guinée, dit le père » Charlevoy, ont l'esprit extrêmement borné. » Il y en a même plusieurs qui paroissent être » tout à fait stupides. On en voit qui ne peu» vent jamais compter au-delà de trois. D'eux» mêmes, ils ne pensent à rien; ils n'ont point » de mémoire; le passé leur est aussi inconnu » que l'avenir. Mais ils ont le naturel fort doux; » ils sont humains, dociles, simples, crédules » et superstitieux. »

Les nègres de Serra-Liona ne sont guère d'une plus haute intelligence. Je citerai encore l'histoire naturelle de Buffon : « Ils n'ont, dit

» ce grand écrivain, d'autre goût que celui » des femmes, et aucun désir que celui de ne » rien faire. Leurs manoirs ne sont que de misérables chaumières. Ils demeurent très-souvent dans des lieux sauvages, et dans des » terres stériles, tandis qu'il ne tiendroit qu'à » eux d'habiter de belles vallées, des collines » agréables et couvertes d'arbres, et des campagnes vertes, fertiles et entrecoupées de » rivières et de ruisseaux agréables; mais tout » cela ne leur fait aucun plaisir. Ils ont la » même indifférence presque sur tout. Les » chemins qui conduisent d'un lieu à un autre, sont ordinairement deux fois plus longs » qu'il ne faut; ils ne cherchent point à les » rendre plus courts. Ils suivent machinalement le chemin battu, et se soucient si peu » d'employer ou de perdre leur temps, qu'ils » ne le mesurent jamais. » M. Descourtils, qui, dans son séjour à Saint-Domingue, a étudié les nègres avec une attention particulière, n'a trouvé en eux qu'ignorance, crédulité, superstition et barbarie. Leur musique, vantée par Stedman, est détestable; leurs airs sont du genre le plus triste et le plus fastidieux; ils n'ont pas la moindre idée des premiers principes de la composition. On a formé, à la vérité, quelques écoles de petits noirs; mais

c'est dans ces écoles surtout qu'on a pu prendre une idée de la supériorité des blancs. J'ai vu celle du collège de la Marche, et je puis assurer que jamais nos jeunes Parisiens n'ont eu rien à redouter de la rivalité des Guinéens et des Sénégalois. Les nègres ont peu d'imagination, de mémoire et d'aptitude pour la combinaison des idées. Ce qui les distingue, c'est le sentiment, parce que le sentiment se rapproche plus de l'instinct que de la raison.

Quelle civilisation, quelles lois, quel gouvernement, que ceux des côtes occidentales de l'Afrique! Denyau cite comme un modèle de pénétration les astuces diplomatiques du cabinet de Juida. Je veux bien qu'on appelle cabinet, la grande cabane d'un chef de barbares; mais n'est-ce pas être dans une grande pénurie de sujets d'éloges que de célébrer, comme des actes de génie, les ressources de la perfidie et de la mauvaise foi? S'il ne faut que des ruses pour obtenir des louanges, pourquoi ne pas citer de préférence le cabinet des renards? Vantera-t-on aussi les grandes qualités et le génie de Dahomet, qui, sorti des bois, en 1727, avec cent mille barbares, porta la désolation et la mort dans le royaume de Juida, et dont la haute philosophie consistoit à faire égorger tous les ans une multitude

d'hommes, de femmes, de chevaux, de bœufs, etc., pour aller, dans l'autre monde, servir son auguste père?

On nous parle de villes populeuses et magnifiques, contenant jusqu'à trente mille ames, possédant des écoles, des danseurs, des musiciens, des avocats et des procureurs. On peut aisément imposer au lecteur par le faste des mots. Pourquoi ne pas dire que ces magnifiques capitales ne sont que de vastes villages couverts de huttes? que ces musiciens sont mille fois au-dessous des plus mauvais ménétriers de nos campagnes, que le dernier figurant de nos théâtres de petites villes, le plus ignare avoué de nos tribunaux, seroient des Vestris et des Démosthènes en comparaison des danseurs et des avocats de toutes les côtes d'Afrique? Peut-on se flatter de trouver les arts dans des contrées où l'usage même des vêtemens est inconnu, où le luxe consiste à se parer de coquilles et de plumages, et à dessiner sur la peau des figures monstrueuses et bizarres, où la suprême industrie réside dans l'art de voler quelques barriques d'eau-de-vie aux Européens, ou de leur vendre des esclaves pour en obtenir?

On cite quelques noirs qui se sont distingués par leur courage et leur esprit; mais le cou-

rage appartient aux animaux comme aux hommes, aux nations sauvages comme aux nations civilisées; j'ai vu des dogues mille fois plus courageux que tous les héros de l'Iliade; et si l'on peut citer des nègres spirituels, on peut citer aussi des blancs stupides et hébêtés. On offre à notre vénération le saint nègre Elesbaan, et le bien-heureux frère-lai de Palerme, qui avoit le corps noir et l'ame blanche. Mais ne sait-on pas que l'esprit n'est pas nécessaire pour être pieux? que les simples marchent même avec plus d'avantage que les autres dans la voie du salut, et qu'on peut très-bien mériter une palme dans le ciel sans être en état de cueillir uneseule feuille de laurier dans les bosquets du Parnasse? L'ame n'est ni blanche, ni noire, ni jaune, ni cuivrée: un saint nègre en Paradis peut défier tous les anges les plus éclatans de lumière.

Il faut assurément révérer le bonnet de docteur; mais tous les docteurs ne sont pas des Gerson ou des Arnaud. Le nègre *Capitein* pouvoit bien arranger quelques sillogismes, pousser quelques argumens et même composer des vers latins; tout cela n'excède pas les bornes d'une intelligence commune, et les vers qu'on cite de lui sont loin de lui mériter une place parmi les Commire, les Santeuil et les Rapin.

C'est un dessein très-louable que de venger les nègres des affronts que leur ont faits les blancs ; comme hommes, comme êtres malheureux et sensibles, ils méritent tout notre intérêt ; mais l'amour de l'humanité ne doit pas nous faire méconnoître les lois de la nature.

Il est reconnu parmi tous les physiologistes, que l'énergie et l'étendue des facultés intellectuelles dépendent surtout de la perfection de nos organes, et que le principe de l'intelligence réside éninemment dans le cerveau. La théorie de l'angle facial n'est point une chimère, elle est appuyée sur des observations constantes. On a remarqué que, de tous les animaux, l'homme est celui dont le crâne est le plus grand relativement à la face ; et comme le volume du cerveau est naturellement proportionné à la capacité de la boîte osseuse, il s'ensuit que l'homme est aussi de toutes les créatures, celle dont le cerveau est proportionnellement le plus considérable. Ces rapports de grandeur entre la face et le crâne donnent assez bien la mesure de l'intelligence des individus ; de sorte qu'on peut conclure que plus les proportions de ces deux parties s'écartent, dans les animaux, des proportions de la tête humaine, plus ils sont stupides ou féroces.

C'est pour exprimer cette différence que Camper a imaginé une ligne verticale tirée du front au menton, et tombant sur une ligne horizontale parallèle à la base du crâne. Il nomme la première, *ligne faciale*, et la seconde, *ligne palatine* ou *mentonnière*. On conçoit facilement que plus le crâne a d'étendue, plus le front est projeté en avant; et dans ce cas la ligne faciale forme, avec la ligne mentonnière, un angle très-ouvert. Dans une tête d'Européen bien conformé, la ligne faciale rencontre la palatine sous un angle presque droit; mais lorsqu'il est absolument droit et que la ligne qui mesure la hauteur de la face est parfaitement verticale, la tête a la plus belle forme possible.

Si le front se rejette en arrière, la ligne faciale s'éloigne de la perpendiculaire et forme alors avec la palatine, un angle plus ou moins aigu et saillant en avant. L'inclinaison augmente-t-elle? le sinus diminue, et si l'on passe de l'homme blanc au nègre, au singe, puis aux quadrupèdes, aux oiseaux, aux reptiles, aux poissons, on voit cette ligne faciale s'incliner de plus en plus, et enfin devenir presque parallèle à la ligne mentonnière, comme dans les grenouilles, les poissons à tête aplatie et les reptiles. Cette observation n'avoit point échappé

au célèbre peintre Charles Lebrun, comme on a pu le voir à l'article *physionomie*.

Mais pour donner de l'exactitude et de la précision à cette mesure, il ne suffit pas de mesurer la surface extérieure; il est souvent nécessaire de tirer la ligne faciale le long de la surface interne; car dans quelques espèces, telles que le chien, l'éléphant, la chouette, les sinus frontaux étant très-développés, une partie des parois du crâne se trouve épaissie par les cellules qui en dépendent, de sorte que la grosseur apparente du crâne est bien supérieure à sa capacité réelle.

On a toujours pensé qu'il existoit un rapport nécessaire entre le volume du cerveau et l'étendue des facultés intellectuelles. On a généralement observé que les hommes dont l'esprit a le plus d'étendue, dont le génie est capable des conceptions les plus hardies et des combinaisons les plus vastes, ont aussi une tête plus volumineuse que les autres. Mais cette règle a des exceptions; il arrive quelquefois que la grosseur du cerveau est l'effet du relâchement et de la mollesse de son tissu, et dans ce cas on n'en peut rien conclure pour l'intelligence de l'individu. On ne juge point d'un homme en santé par un homme malade; mais lorsque le cerveau est bien constitué, on ne sauroit nier

que l'étendue de son volume ne soit le signe le plus manifeste de l'intelligence ; car d'un côté il est constant que l'homme, la seule créature raisonnable, est aussi celle dont le cerveau est le plus gros relativement au reste du systême nerveux ; et d'un autre côté, comme les organes s'étendent et se fortifient par l'exercice, on doit en conclure que ceux qui font le plus d'usage de la faculté de penser, doivent aussi communiquer aux organes du cerveau plus d'énergie et d'étendue.

Faisons maintenant l'application de ces principes aux nègres. Les observations des célèbres anatomistes *Meiners* et *Sœmering*, tendent à établir que le nègre est comme intermédiaire entre l'homme blanc et l'homme des bois, soit pour la constitution physique, soit pour l'intelligence ; Sœmering a constaté que dans le nègre comparé à l'homme blanc, la cavité du crâne est moins spacieuse à proportion de la grandeur du visage, et Meiners a observé que le front du nègre est beaucoup plus petit que celui de l'homme blanc, qu'il est plus rejeté en arrière et que son cerveau est moins volumineux. Tous ceux qui ont étudié les nègres sans intérêt et sans prévention, ont remarqué qu'ils n'ont qu'une mémoire de mots, peu d'aptitude à combiner les idées, et saisir les rap-

ports des objets. Leur imagination est sans énergie ; ils ne sauroient ni créer, ni inventer, et le comble de l'intelligence et de la pénétration chez eux se réduit au talent de l'imitation. Il paroît donc constant que l'homme noir est un homme dégénéré. Le plus beau modèle, le type primitif de l'espèce humaine, doit se rencontrer dans les régions tempérées. Aux pôles elle est dégradée par l'excès du froid ; sous l'équateur, elle est altérée par l'excès de la chaleur. La nature est également ennemie des deux extrêmes ; les blancs éprouvent eux-mêmes l'influence de l'atmosphère sur les organes de l'intelligence. Dans les chaleurs excessives l'ame a moins de vigueur et d'énergie, les conceptions sont plus lentes, les sensations moins profondes, les images moins vives. L'excès du froid produit le même effet, et l'esprit s'engourdit comme le corps. Ces seules observations suffiroient pour donner à l'homme blanc la préférence sur le noir.

Mais s'en suit-il que les Européens doivent regarder les Africains comme une race flétrie et née pour l'esclavage ? s'en suit-il qu'il faille les accabler de mépris et de mauvais traitemens ? Non sans doute ; la religion, l'humanité et la philosophie, ont toujours réclamé en faveur des nègres. Leur intelligence est

moins grande que la vôtre, plaignez-les et essayez de l'accroître. Des barbares les ont vendus comme esclaves, respectez leur malheur, adoucissez leurs maux, soyez pour eux un maître généreux et compatissant. L'expérience prouve que le nègre est sensible et reconnoissant; il est satisfait, heureux et fidèle quand on le nourrit bien et qu'on ne le maltraite pas. Combien d'exemples de dévouement héroïque ne pourroit-on pas citer en sa faveur! mais cet amour des noirs a besoin d'être contenu dans de justes bornes, et ne doit pas dégénérer en haine pour les blancs.

Rien n'étoit plus digne d'un grand peuple que d'appeler les nègres à l'exercice de la liberté; rien n'étoit plus glorieux que de plaider leur cause; mais de combien de sages ménagemens un si noble projet n'avoit-il pas besoin! On n'élève pas sans danger un homme du dernier degré de la servitude au rang de citoyen; il faut que son ame soit mûre pour cet état de grandeur; dire au nègre sois libre, sans le préparer à ce passage, c'est l'inviter à la révolte, et à la vengeance et au meurtre.

Quelle leçon de philanthropie et quel thême pour quelques imprudens philosophes, que les massacres de Saint-Domingue!....

HOMMES INCOMBUSTIBLES, PARENS DE SAINTE-CATHERINE.

Les parens de Sainte-Catherine sont-ils incombustibles? ont-ils la faculté d'éteindre les incendies, de braver les armes à feu, de guérir la brûlure avec des paroles?

Ce seroit un don bien précieux que la faculté de commander aux incendies, d'arrêter les progrès du feu, et de se rendre soi-même incombustible. On ne craindroit plus d'affronter les hasards de Mars, et de mourir d'une manière déplorable comme le bon roi Stanislas; les Juifs de Goa trembleroient moins à la vue du grand Inquisiteur; et si l'on pouvoit transporter ce privilége dans l'autre monde, on mettroit en grand embarras le monarque du sombre empire, quand il viendroit vous saisir, de ses griffes brûlantes, pour vous jeter dans ses vastes brasiers.

Il existoit jadis en Espagne des hommes d'une trempe supérieure, qu'on appeloit *saludadores, santiguadores, ensalmadores.* Ils avoient non seulement la vertu de guérir toutes les maladies avec leur salive, mais ils pouvoient manier le

feu impunément, avaler de l'huile bouillante, marcher sur des charbons ardens, se promener à l'aise au milieu des bûchers enflammés. Ils se disoient issus de Sainte-Catherine, et montroient sur la chair l'empreinte d'une roue, signe manifeste de leur glorieuse origine.

Il existe aujourd'hui en France, en Allemagne, et dans presque tous les États de l'Europe, des hommes privilégiés qui se vantent d'arrêter les incendies, de guérir la brûlure, de braver les armes à feu, tantôt avec de simples paroles, tantôt avec une poudre ou des talismans préparés. Ces savans évitent avec soin les médecins, les physiciens, les académiciens, et la rencontre des esprits forts; mais ils font merveilles dans les petites villes, dans les campagnes, et partout où la contagion du raisonnement n'a point encore étouffé la docilité du cœur et la simplicité de l'esprit. Examinons d'abord les incombustibles.

SECTION Ire.

Existe-t-il des hommes doués de la vertu surnaturelle de résister à l'action du feu?

Il est reconnu depuis long-temps que les *saludadores*, les *santiguadores* d'Espagne sont

des imposteurs et des fripons. Ils ne descendent point de Sainte-Catherine comme ils le prétendent, puisque les quatre Sainte-Catherines que l'on connoît moururent toutes vierges, et si bien vierges, que toutes les fois qu'on veut exprimer qu'une demoiselle ne trouvera point d'époux, on dit proverbialement qu'*elle restera pour coiffer Sainte-Catherine*. Les *saludadores* ne pourroient donc descendre que d'un frère ou d'une sœur de cette sainte; mais la généalogie des Catherines n'est pas encore assez avérée pour qu'on puisse ajouter foi à leurs prétentions. La roue dont ils portent la marque ne leur vient pas de naissance comme ils le disent. Dulaurent, Léonard Vair et le P. Théophile Raynaud, déclarent formellement que ce sont des empreintes qu'ils se font eux-mêmes. Et quand le P. Raynaud, Léonard Vair et Dulaurent ne le diroient pas, on s'en douteroit aisément. L'art avec lequel ils manient le feu n'est qu'une jonglerie, dont les savans ont fait justice il y a plus de deux cents ans, et dont les incombustibles eux-mêmes ont quelquefois été dupes. Léonard Vair rapporte qu'un d'entr'eux ayant été fort sérieusement enfermé dans un four très-chaud, on le trouva calciné quand on rouvrit le four.

Malgré cette terrible leçon, d'autres *saludadores* n'en ont pas moins continué de courir le monde. Il y a trois ou quatre ans qu'on a vu à Paris un Espagnol répéter toutes les merveilles de ses compatriotes. Il marchoit pieds nus sur des barres de fer rougies au feu; il promenoit des lames ardentes sur ses bras, sur son visage et sur sa langue; il se lavoit les mains avec du plomb fondu, comme on les lave à l'eau froide ou à la pâte d'amande; il avaloit un verre d'huile bouillante, comme on avale un sorbet ou une carafe d'orgeat.

Un docteur témoin de ces merveilles, se hâta de les publier dans un de nos journaux, et la réputation de l'Espagnol incombustible s'accrut rapidement. Dans un autre temps, cet Espagnol eût passé pour un homme extraordinaire qui avoit avec le ciel ou le démon des relations intimes. Dans notre siècle de philosophie et d'incrédulité, on se contenta d'observer ce phénomène avec attention, et d'en chercher les causes soit dans les lois de la physiologie, soit dans les procédés de la chimie ou les secrets de la physique amusante.

Les gens instruits se rappelèrent que ces sortes de miracles s'étoient opérés dans tous les temps. Ils citèrent Virgile, qui, en par-

lant du mont Socrate, dit que les prêtres d'Apollon marchoient impunément, les pieds nus, sur des charbons ardens:

Summe Deûm sancti custos Soractis Apollo,
Quem primi colimus, cui pineus ardor acervo
Pascitur et medium freti pietate per ignem
Cultores multâ premimus vestigia plantâ. . . . .

. . . . O dieu de la lumière,
Que dans son temple saint le Soracte révère,
Devant qui nous courbons nos fronts respectueux,
Pour qui des verts sapins les rameaux onctueux
D'un bûcher éternel entretiennent les flammes;
Toi qui par un saint zèle, allumé dans nos ames,
Sur ces ardens brasiers nous fais marcher sans peur,
Dieu puissant, par mes mains lave le déshonneur, etc.

Ils citèrent Pline qui rapporte le même fait, et prétend que ce privilége avoit été accordé à une famille particulière, à peu près comme on croit que les chevaliers de Saint-Hubert ont la vertu de guérir la rage, et les rois de France de guérir les écrouelles.

Ils citèrent Varron, qui, moins crédule ou moins pieux que Pline, affirme que les prêtres du mont Socrate avoient le secret d'une composition qui les rendoit, pour quelques instans, inaccessibles à l'action du feu.

Ils citèrent Strabon, qui raconte que les plus fervens adorateurs de la déesse Féronie,

acquéroient la vertu de marcher impunément sur des bûchers embrasés, ce qui attiroit un concours nombreux de spectateurs. « Le culte » de la déesse Féronie est fort révéré ; le » temple est surtout remarquable par les mer- » veilles qui s'y opèrent. Ceux que la déesse » daigne inspirer de son souffle puissant, » marchent impunément sur des brasiers ar- » dens et des monceaux de cendres rouges. » Ce prodige, qui se renouvelle tous les ans » à la fête de la déesse, attire un grand con- » cours de spectateurs » (1).

Les mêmes savans se rappelèrent que, près de la ville de Thyane, étoit autrefois un temple célèbre, dédié *à Diane Persique,* et que les vierges consacrées au culte de la chaste déesse, avoient, comme les prêtres d'Apollon, l'éminente prérogative de fouler aux pieds, sans se brûler, le feu le plus ardent. Ils rapportèrent des passages d'Aristote, d'Apulée et de plusieurs autres, qui confirment la vérité de ces miracles.

En redescendant vers nos siècles modernes, ils trouvèrent de nouveaux témoignages dans Cardan, et dans Ambroise Paré. Ces deux écrivains assurent qu'ils ont vu des charlatans

(1) Strabon, liv. 5.

tellement familiarisés avec le plomb fondu et l'huile bouillante, qu'ils s'en lavoient sans crainte les mains et le visage. Delrio, Delancre et Bodin, qui ont publié de gros volumes sur la sorcellerie, rapportent des faits semblables; et tout le monde sait que pendant long-temps notre jurisprudence criminelle consista à faire marcher l'accusé sur des fers ardens, à lui faire enfoncer la main dans de l'eau ou de l'huile bouillante pour savoir s'il étoit innocent ou coupable. Le feu agissoit-il? le prévenu étoit impitoyablement mis à mort. N'agissoit-il pas? le prévenu étoit absous à l'unanimité : on citeroit une foule d'exemples de ce genre. Des évêques, des rois, des reines se soumirent à cette épreuve, et en sortirent presque toujours victorieux; mais ceux qui n'étoient ni aussi riches, ni aussi puissans, ne se tiroient pas également bien d'affaire. L'Eglise avoit des prières et des consécrations pour ces circonstances; elles sont rapportées dans les anciens rituels (1); et ce qui prouve qu'on soupçonnoit souvent de la fraude, c'est que ces consécrations et ces prières contien-

(1) Voyez *de Antiq. ritib. eccles.*, par le Père Martène.

nent des formules pour écarter les maléfices et les pratiques artificieuses.

La plus ancienne des épreuves que l'Eglise ait tentées, est celle de Saint-Simplice, évêque d'Autun; elle est rapportée par Grégoire de Tours. Simplice étoit marié lorsqu'il fut élevé au siége épiscopal. Il aimoit beaucoup sa femme, et pour ne pas se séparer entièrement d'elle, il la faisoit coucher dans sa chambre. Des médisans prétendirent que les distances n'étoient pas toujours bien respectées, et que les deux époux oublioient quelquefois les lois de l'Eglise pour celles de l'amour. L'épouse du prélat, irritée de ce soupçon, choisit un jour solennel, et, en présence du peuple assemblé, se fit apporter du feu, le versa dans ses habits sans qu'ils en fussent endommagés; et le passant ensuite dans ceux de son époux, lui dit : « Recevez ce feu, qui » ne vous brûlera point, afin de convaincre » nos ennemis que nos cœurs sont aussi inac» cessibles aux feux de la concupiscence, que » nos habits le sont à l'action de ces charbons » ardens. »

Ce miracle frappa d'admiration tous ceux qui en furent témoins, et fit taire pour toujours les mauvais propos. Saint-Brice, évêque de Tours, et successeur de Saint-Martin,

employa le même moyen. On l'accusoit d'être le père d'un joli enfant qu'une jeune blanchisseuse venoit de mettre au monde. D'abord il fit parler l'enfant, qui n'avoit qu'un mois, et lui fit nommer son père; ensuite il mit des charbons allumés dans son manteau, et les porta ainsi jusqu'au tombeau de Saint-Martin.

Mais une des expériences les plus célèbres est celle de Thuitberge, épouse du roi Lothaire. Elle étoit prévenue de relations plus que fraternelles avec le jeune prince son frère. Elle proposa de se justifier par le jugement de Dieu; elle trouva un champion qui hasarda l'épreuve pour elle. Il plongea son bras dans un vase plein d'eau bouillante, et le retira sans le plus léger accident. Le roi, consterné, fut obligé de garder sa chaste compagne. Mais il lui restoit quelques soupçons; il consulta les évêques, et quelques-uns ne lui dissimulèrent pas qu'il étoit avec l'eau bouillante, comme avec le ciel, des accommodemens, et qu'au moyen de quelques procédés, on pouvoit braver les plus hautes graduations du thermomètre.

Le P. Regnault, qui a fait quelques recherches pour découvrir le secret de ces procédés, en a publié un dans ses entretiens sur la physique expérimentale. « Ceux qui font mé-

» tier, dit-il, de manier le feu et d'en tenir à » la bouche, emploient quelquefois un mé» lange égal d'esprit de soufre, de sel am» moniac, d'essence de romarin et de suc » d'oignons. » L'oignon est en effet regardé par les gens de la campagne comme un préservatif contre le feu.

Dans le temps où le P. Regnault s'occupoit de ces recherches, un chimiste anglais nommé Richardson, remplissoit toute l'Europe du bruit de ses expériences merveilleuses. Il mâchoit des charbons ardens sans se brûler; il faisoit fondre du soufre, le plaçoit tout allumé sur sa main, et le reportoit sous sa langue, où il achevoit de se consumer; il mettoit aussi sur sa langue des charbons embrasés, y faisoit cuire un morceau de viande ou une huître, et souffroit, sans sourciller, qu'on allumât le feu avec un soufflet; il tenoit un fer rouge dans ses mains, sans qu'il y restât aucune trace de brûlure, prenoit ce fer dans ses dents, et le lançoit au loin avec une force étonnante; il avaloit de la poix et du verre fondus, du soufre et de la cire mêlés ensemble, et tout ardens, de sorte que la flamme sortoit de sa bouche comme d'une fournaise. Jamais dans toutes ces épreuves il ne donna le moindre signe de douleur.

Ces nouvelles ayant fait beaucoup de bruit, M. Dodart, de l'Académie des sciences de Paris, résolut de les expliquer, et publia à ce sujet une lettre qui est insérée toute entière dans le journal des Savans (1). Le célèbre physicien établit que tous ces phénomènes peuvent avoir lieu avec un peu d'adresse et de temps, et que pour les opérer, il n'est pas même nécessaire de recourir à aucune composition chimique. Il rappelle que les pieds et les mains s'endurcissent considérablement par l'exercice; que l'épiderme est susceptible d'acquérir, avec quelques soins, un certain degré d'insensibilité. Il cite des personnes très-délicates qui avalent des mets si chauds, que personne ne sauroit y toucher. Il observe que le charbon se dépouille de toute sa chaleur dès qu'il est éteint, et que beaucoup de gens parviennent à l'éteindre sans autre secours que leur salive. Quelques-uns mangent des oubliés tout en feu, mettent dans leur bouche des bougies tout allumées. Il remarque que le charbon sur lequel Richardson faisoit cuire sa viande, étoit à plus d'un pouce de sa langue, qu'il avoit soin de l'envelopper d'un morceau

(1) Année 1677, p. 54 et 222.

de chair, et que le soufflet dont on se servoit pour allumer le feu, agissoit bien plus sur la langue du physicien que le charbon. Quant aux mélanges enflammés de poix et de soufre, de cire, M. Dodart assure qu'il les a essayés, et qu'il a pu y tenir le doigt plus de deux secondes sans éprouver aucune douleur. On voit tous les jours des enfans qui font couler sur leur langue des gouttes de cire à cacheter, sans en être incommodés. Les ouvriers employés dans les forges, prennent dans leurs mains le métal en fusion, y enfoncent leurs pieds, et y dansent. Les plombiers hésitent-ils jamais à plonger le bras dans du plomb fondu pour en retirer une pièce d'argent ou d'or qu'on y a jetée? Le phénomène le plus difficile à expliquer, c'est celui du verre fondu que Richardson avaloit; car, il faut une chaleur extraordinaire pour opérer la fusion du verre. Néanmoins, M. Dodart pense encore qu'on peut tenter cette expérience, soit en employant adroitement une grande quantité de salive, soit en s'habituant graduellement à supporter un haut degré de chaleur; le seul danger seroit d'avaler trop vite; mais on est maître de n'avaler que quand les corps sont refroidis. Il faut croire que les anciens ne craignoient pas ces sortes d'épreuves, ou

qu'ils avoient les membranes du palais plus robustes que nous, puisque le médecin Dioscoride ordonnoit à ses malades attaqués de l'asthme, jusqu'à une once et demie de résine liquéfiée, et qu'il prescrivoit autant de naphte en fusion à ceux qui éprouvoient des douleurs d'entrailles, genre de médecine qui paroît néanmoins fort extraordinaire. On peut observer que la plupart des matières enflammées qu'on porte à la bouche, s'éteignent aussitôt qu'elle est fermée, et la nature du gaz qui s'exhale de nos poumons doit encore hâter cette extinction.

Depuis le chimiste Richardson, plusieurs hommes ont essayé comme lui de manier le feu impunément. En 1774, on vit à la forge de Laune un homme qui marchoit sans se blesser sur des barres de fer ardentes, tenoit sur sa main des charbons, et les souffloit avec sa bouche; sa peau étoit épaisse et enduite d'une sueur grasse onctueuse, mais il n'employoit aucun spécifique.

Tant d'exemples prouvent qu'il n'est pas nécessaire d'être parent de Sainte-Catherine, pour braver les effets du feu, et que le prétendu phénomène de l'incombustibilité peut se réduire à des effets très-naturels; mais il falloit que quelqu'un prît la peine d'examiner

les faits, de les comparer, de les vérifier, et de prouver par des expériences décisives, qu'on peut aisément opérer tous les prodiges dont l'Espagnol incombustible a grossi sa réputation; ce physicien s'est trouvé à Naples. M. Sementini, premier professeur de chimie à l'université de cette ville, a publié à ce sujet des recherches qui ne laissent rien à désirer.

Un Italien nommé Lionetti, s'étant présenté à Naples pour offrir aux regards des curieux les phénomènes de son incombustibilité, M. Sementini résolut de l'observer avec soin. Lionetti commençoit par promener sur sa tête une plaque de fer rouge, qui, au moins en apparence, n'altéroit point sa chevelure; il la faisoit ensuite passer sur ses bras, sur ses jambes; il frappoit plusieurs fois de suite, tantôt de la pointe du pied, tantôt du talon, un autre fer chauffé à blanc; il mettoit entre ses dents un fer qui, sans être rouge, n'avoit pas moins un degré de chaleur considérable; il buvoit de l'huile bouillante, trempoit les doigts dans du plomb fondu, et en faisoit tomber des gouttes sur sa langue; il y passoit aussi une baguette de fer rouge, sans donner le moindre signe de souffrance; il exposoit sa face à la flamme de l'huile; il versoit sur des

charbons allumés ; de l'acide sulfurique, nitrique ou muriatique, approchoit sa figure des vapeurs qui s'en élevoient, et restoit quelque temps dans cette situation ; enfin, il s'enfonçoit dans le bras une grosse épingle d'or, sans paroître en ressentir la moindre douleur.

M. Sementini remarqua qu'au moment où l'incombustible promenoit sur sa tête une plaque de fer rouge, il se dégageoit de ses cheveux une quantité considérable de vapeurs blanchâtres et denses; que le même phénomène se répétoit quand il frappoit la barre rouge de sa plante du pied. Au lieu d'avaler un verre d'huile bouillante, comme il l'avoit promis, il se contentoit d'en introduire dans sa bouche à peu près le quart d'une cuillerée; il ne versoit sur sa langue que quelques gouttes de plomb fondu, elle étoit couverte d'un léger enduit semblable à peu près à la sabure dont elle se charge dans les maladies fiévreuses; et quand il prenoit le fer chaud dans les dents, toute se figure portoit l'expression de la peine et d'une souffrance étouffée; la surface des dents étoit noire.

M. Sementini conclut de ces observations que Lionetti se servoit de quelques préparations qui préservoient momentanément l'épiderme des atteintes du feu; que sa peau en-

durcie par de longues épreuves, étoit capable aussi de soutenir l'action du feu à un degré très-élevé. Il résolut de chercher dans les agens chimiques les moyens les plus propres à opérer les mêmes effets. Ses premières tentatives ne furent pas heureuses; mais il ne se découragea point. Il conçut que ses chairs ne pouvoient acquérir subitement les mêmes facultés que celles de Lionetti; qu'il étoit nécessaire de répéter long-temps les mêmes tentatives, et que pour obtenir les résultats qu'il cherchoit, il falloit beaucoup de constance. A force de soins, il y réussit. Il se fit sur le corps des frictions avec l'acide sulfureux, et les répéta si souvent, qu'enfin il put y promener impunément une lame de fer rouge.

Il essaya de produire le même effet avec une dissolution d'alun, l'une des substances les plus propres à repousser l'action du feu : le succès fut encore plus complet. Mais quand M. Sementini avoit lavé la partie incombustible, il perdoit aussitôt tous ses avantages, et devenoit aussi périssable que le commun des mortels. Il fallut donc tenter de nouvelles expériences. Le hasard servit M. Sementini à souhait. En cherchant jusqu'à quel point les traces du spécifique qu'il avoit employé pouvoient se conserver, il passa sur la partie frottée un morceau de savon

dur, et l'essuya avec un linge : il y porta ensuite une lame de fer rouge. Quel fut son étonnement de voir que sa peau avoit non seulement conservé sa première insensibilité, mais qu'elle en avoit acquis une bien plus grande encore! Quand on est heureux, on devient entreprenant; M. Sementini tenta sur sa langue ce qu'il venoit d'éprouver sur son bras, et sa langue répondit parfaitement à son attente; elle soutint l'épreuve sans murmurer : un fer étincelant n'y laissa pas la moindre empreinte de brûlure. Voilà donc l'intrépide professeur maître du secret de son Italien ; mais, pour les grands cœurs, ce n'est rien d'égaler ses rivaux, il faut encore les surpasser quand on peut : cet honneur étoit réservé à M. Sementini. En répandant sur sa langue une légère couche de sucre en poudre, en la frottant ensuite avec du savon, il parvint à lui communiquer une incombustibilité beaucoup plus grande encore que celle de Lionetti.

Il ne restoit plus, pour compléter son triomphe, que l'expérience de l'huile bouillante. Lorsque Lionetti l'essaye, il retire du feu l'huile enflammée ; et pour montrer au public qu'il procède avec franchise, il y jette du plomb qui fond aussitôt. Cette épreuve éblouit la plupart des spectateurs. Mais ce n'est

qu'un adroit artifice ; car il est évident que l'huile est obligée de se dépouiller d'une partie de son calorique pour opérer la fusion du plomb : ainsi elle se refroidit considérablement; et ce qui le prouve, c'est que si l'on y plonge un thermomètre, il s'abaisse graduellement à mesure que le plomb se liquéfie. M. Sementini n'a pas craint de répéter toutes ces expériences, et, grâces à son zèle intrépide, sa bouche est devenue bientôt capable de recevoir l'huile bouillante et de l'avaler. Quand on est arrivé à ce degré de perfection, se laver les mains avec du plomb fondu, marcher sur des charbons ardens, n'est plus qu'un jeu ; aussi M. Sementini daigne-t-il à peine s'arrêter à ces bagatelles. Le seul fait qui lui paroisse encore digne de quelque attention, c'est de s'exposer le visage aux vapeurs ardentes de l'acide nitrique ou sulfurique jeté sur le feu, ou à la flamme de l'huile allumée. Mais pour soutenir cette épreuve, il suffit de fermer les yeux et de retenir sa respiration; car tout mouvement de respiration est alors impossible.

Voilà donc les prodiges de l'incombustibilité réduits à des actes naturels et vulgaires; voilà les prêtres du mont Soracte, les vierges de Diane dépouillés de toute leur vertu, et devenus de simples mortels comme nous; voilà

les plus novices élèves de pharmacie capables de rivaliser avec Saint-Brice, Saint-Simplice, et le champion de la reine Thuilberge. Honneur et gloire à la chimie qui peut enfanter d'aussi puissantes merveilles! Honneur et gloire au physicien qui a daigné nous les révéler!

Sans doute il ne s'arrêtera pas au milieu de ses conquêtes. Grégoire de Tours nous assure qu'on étoit parvenu, de son temps, à faire des vases de bois aussi incombustibles que des vases de fonte et d'airain. Les chimistes de nos jours voudroient-ils le céder en habileté aux tourneurs du siècle de Grégoire de Tours?

SECTION II.

Brûlure, Incendies, Armes à feu.

On a raison de dire que toutes choses vont en dégénérant. Dans les siècles heureux où vivoient nos pères, on étoit à l'abri de tous les fléaux. Au moyen de quelques recettes simples et faciles, on ne redoutoit ni la peste, ni les incendies, ni la foudre, ni la faim, ni la rage, ni aucune des maladies qui affligent la triste humanité.

On guérissoit la fièvre en assistant à trois eaux bénites, le même dimanche, en trois églises différentes, ou en buvant à jeûn de l'eau

bénie la veille de Pâques ou la veille de la Pentecôte.

On faisoit accoucher une femme en liant sa ceinture à la cloche de l'église, et en sonnant trois coups.

On se préservoit de la peur en portant sur soi une épingle, fichée précédemment dans le linceuil d'un mort.

On se faisoit aimer de tout le monde, en attachant à son col ces mots séparés par des croix : *Autos*, † *à Aorto*, † *Noxio*, † *Bay*, † *Gloy*, † *Aperet.* On chassoit la peste en récitant une prière qui commençoit par ces paroles, *Ananiz apta Dei*, *miserere mei*, etc., et finissoit par celles-ci : *Malatron*, *Caladafon*, *Coroban*, *Uriel*, *Sabaoth*, *Eloine*, etc.

On guérissoit de l'épilepsie en attachant au bras du malade un clou tiré d'un crucifix (1).

---

(1) La même cure s'opéroit en lui mettant sur la poitrine ou dans la poche les noms des trois rois mages, *Gaspar*, *Melchior*, *Balthazar*. Cette recette est indiquée dans plusieurs anciens rituels, et notamment dans celui de Chartres de 1500.

Gaspar fert myrrham, thus Melchior, Balthazar aurum
Hæc tria qui secum portabit nomini regum
Solvatur à morbo, Christi pietate, caduco.

Ces noms servoient aussi à alléger la marche des voya-

On sauvoit ses troupeaux de la dent des loups, en suspendant à la houlette du berger l'image de Saint-Bazile.

On évitoit les piqûres de puces, en disant seulement, *och, och.*

On se délivroit des verrues, en enveloppant dans un linge autant de pois qu'on avoit de verrues, et en les jetant dans un chemin, afin que celui qui les ramasseroit prît les verrues, et que celui qui les avoit, en fût débarrassé.

On se préservoit de la rage, en mangeant une pomme ou un morceau de pain, dans lequel on enfermoit ces mots : *izioni, kirioni, ezzeza, kuder, feze, hax, pax, max, Deus adimax.*

On gagnoit à toutes sortes de jeu avec ceux-ci, *aba, alui, abafroy, agera, procha,* pourvu qu'ils fussent accompagnés d'une petite croix.

On calmoit le mal de dents, en demandant trois aumônes en l'honneur de Saint-Laurent.

Enfin, on se garantissoit de tous les maux, en gardant chez soi, des morceaux de pain bénit des trois messes de Noël.

---

geurs; il ne s'agissoit que de les écrire sur un billet, et de les attacher sous le jarret; on étoit sûr alors de faire en un jour plus de chemin qu'un autre en trois.

Toutes ces recettes sont recommandées par Paracelse, le grand et le petit Albert, et rapportées dans le savant Traité des superstitions du curé Thiers.

Aujourd'hui il nous faut, pour le moindre mal, des médecins, des chirurgiens, des apothicaires, et mille compositions incertaines, compliquées et dispendieuses. Cependant, la vertu de nos pères n'est pas totalement anéantie; elle se trouve encore dans quelques individus privilégiés, qui prétendent avoir la faculté d'arrêter les incendies, de guérir la brûlure, et de suspendre l'effet des armes à feu.

Ces procédés sont fort anciens. Pline nous assure que de son temps, il y avoit des paroles mystérieuses pour préserver les villes du fléau de l'incendie. Grégoire de Tours, rapporte que la ville de Paris avoit autrefois sous ses ponts un préservatif secret contre le même fléau, et contre les serpens, les loirs et les rats; mais des ouvriers maladroits ayant brisé ces talismans protecteurs, en nettoyant le lit de la rivière, la ville cessa de jouir de ces merveilleux avantages.

Le sage Caton et le docte Varron, ne doutoient pas qu'on ne pût se garantir de beaucoup de maux, au moyen de quelques paroles mystérieuses, et César étant tombé de son char,

n'y montoit plus sans réciter quelques mots auxquels on attribuoit la faculté de préserver des chutes.

Les moines ont distribué dans tous les temps, moyennant un peu d'argent, des oraisons, des petits morceaux de pain bénit, des images et des médaillons, pour opérer la guérison des maladies. Thiers rapporte que de son temps, les bénédictins d'Allemagne et de France, prétendoient posséder des médailles, dont la vertu préservoit immanquablement, les maisons d'incendies, les hommes et les bestiaux de toutes les entreprises des enchanteurs et des sorciers; on assuroit que les qualités de ces médailles avoient été découvertes par une circonstance particulière : en 1647, on fit une chasse rigoureuse aux sorciers de Bavière, et l'on en exécuta un certain nombre. A Straubingen, quelques-uns d'eux déclarèrent dans leur interrogatoire, que leurs maléfices n'avoient pu atteindre ni les bestiaux, ni les personnes du château de Nattemberg, parce qu'on y gardoit quelques médailles consacrées à Saint-Benoît. Ils indiquèrent en même temps la forme et le diamètre de ces médailles. Le château est près de l'abbaye de Metten, de l'ordre de Saint-Benoît; on fit les perquisitions convenables, et l'on découvrit les mé-

dailles indiquées; elles sont de la grandeur de nos écus de trois livres, et portent sur une face, une croix avec ces lettres : C. S. P. B. C. S. S. M. L. N. D. S. M. D. que l'on interprète de cette manière : *crux Saint-Patris Benedicti; crux sacra sit mihi lux non draco sit mihi dux: Croix de notre Saint-Père Benoist. Divine croix, guide mes pas, Satan ne me conduira pas.* L'autre face porte le chiffre du Nom de Jésus, les trois clous de la passion avec ces lettres : V. R. S. N. M. S. V. S. M. Q. L. I. V. B. que l'on traduit ainsi : *vade retro, satana nunquam mihi suadeas vana; sunt mala quæ libas, ipse venena bibas. Retire-toi Satan, cesse de me tenter; je connois tes poisons, je n'y veux pas tâter.*

Dès que les religieux furent instruits de cette découverte, ils se hâtèrent de battre monnoie, et les médailles coururent bientôt dans toute l'Allemagne. Les bénédictins français ne voulurent pas le céder en zèle et en dévotion à leurs confrères : ils prônèrent aussi les vertus de la médaille, et l'on fit imprimer un petit livre, où l'on en détailla tous les avantages : elle est bonne contre les charmes et les sortiléges; elle guérit les maladies, elle arrête les incendies, et préserve également les hommes et les animaux. Il ne s'agit pour les premiers que de

la garder dans la poche, et pour les autres, que de la porter au cou comme les sonnettes des mulets ou des béliers.

Le docte Thiers, qui rapporte tout cela, n'approuve ni les bénédictions, ni la médaille. Il prétend que l'histoire des sorciers de Bavière a tout l'air d'un conte fait à plaisir, que le livre des Bénédictins de France est chargé d'idées ridicules, superstitieuses, puériles. Il demande à ces bons religieux par quelle révélation ils ont appris la manière d'interpréter les lettres gravées sur cette médaille ; il observe que rien n'est si facile que de les expliquer d'une manière toute différente. Il oppose aux Bénédictins l'autorité de Saint-Thomas, qui déclare que tout préservatif doit avoir de l'analogie avec l'objet auquel on l'applique ; que s'il n'a pas cette analogie, il est vain, ridicule, et même un peu démoniaque. Or, la médaille de Saint-Benoît, de quelque forme, de quelque métal qu'elle soit, n'a évidemment aucun rapport aux incendies, aux pestes, aux enchantemens, aux maladies ; il faut donc la reléguer parmi cette foule de secrets futiles et dérisoires, que Milton a décrits dans son paradis des fous, et dont on amuse la crédulité du peuple.

Il applique le même raisonnement à tous

les autres procédés employés pour éteindre le feu, guérir la brûlure, et se préserver de l'atteinte du mousquet ou du canon; il rapporte les recettes les plus accréditées dans les campagnes.

On guérit de la brûlure en disant : *feu, perds ta chaleur, comme Judas fit sa couleur, lorsqu'il trahit notre Seigneur.*

On arrête le feu dans une cheminée, en faisant trois croix sur le chambranle de cette cheminée; on fait cesser subitement les progrès d'un incendie, en jetant dans les flammes un œuf de poule pondu le jeudi, ou le vendredi de la semaine sainte, pendant la célébration de l'office divin.

On se met à l'épreuve des armes à feu, soit en portant dans sa poche ces mots écrits sur du parchemin vierge et marqués d'autant de croix : † *Ibel*, † *Labes*, † *Chabel*, † *Habel*, † *Rabel*; soit en disant, *Saint-Roch*, *Aroc*, *Forves*, *au nom du père*, etc., *florido, pondo, pullo, fovem, diatam sium penignum penetrelis diaboli qui quærunt mala mihi; volo, adjuro vos reges infernales et omnes spiritus immundo, amen;* soit enfin en répétant quatre fois : *molatus, dives, fulgiter regissa*, etc.

Thiers déclare toutes ces pratiques absurdes, et pour en montrer l'ineptie, il raconte l'anecdote suivante : « Une vieille femme de Louvain

» avoit les yeux rouges et chassieux; on lui » assura qu'elle guériroit facilement en portant » sur elle quelques mots mystérieux qui » avoient la vertu de rendre nets et brillans » les yeux rouges et chassieux des vieilles » femmes. Elle alla trouver un jeune écolier, » et lui promit un habit neuf s'il vouloit lui » écrire les trois mots qu'elle alloit lui dicter. » Le jeune espiégle y consentit, écrivit en » effet sous la dictée de la vieille, et lui remit » un petit papier cacheté, en lui recommandant bien de ne l'ouvrir que lorsqu'elle seroit » guérie; la vieille donna l'habit neuf et se » retira. Au bout de quelque temps, ses yeux » rouges cessèrent d'être enflammés, et ses » cils d'être chargés de chassie. Elle fit part » de la découverte à sa voisine qui étoit vieille » et chassieuse comme elle. La voisine prit le » papier, et se trouva également guérie après » quelques mois d'épreuve. Emerveillées de » leurs succès, elles voulurent en connoître le » secret, et se firent ouvrir le papier. Qu'y » trouvèrent-elles? cette phrase que le malin » écolier avoit substituée à celle qu'on lui demandoit: « Que le diable t'arrache les deux » yeux, vieille sorcière, et en bouche les trous » avec deux crottins. »

On a vu au commencement du siècle der-

nier, quelques charlatans qui se vantoient d'arrêter subitement les incendies. Ils prétendoient être possesseurs d'une poudre qui avoit cette vertu merveilleuse; elle étoit renfermée dans un petit baril, qu'ils jetoient au milieu des flammes. Dans plusieurs circonstances, le feu s'arrêta en effet, mais le secret fut bientôt découvert. Ce baril étoit double, le baril intérieur renfermoit de l'eau, et le baril extérieur de la poudre à canon. La poudre en détonnant, brisoit l'appareil, et l'eau lancée de toutes parts éteignoit le feu quand l'incendie n'étoit pas considérable.

On a vu également des jongleurs s'exposer à la balle d'un fusil, sans en être blessés. Le secret dépendoit de la manière de charger le fusil, ou quelquefois d'un très-adroit escamotage.

En général, il faut toujours en revenir à des idées raisonnables et naturelles. Supposez une balle chassée par une bonne charge de poudre à canon; n'est-il pas évident que sa force dépend du degré de vitesse qui lui a été imprimé? N'est-il pas évident que son mouvement continuera jusqu'à ce qu'il se soit communiqué à d'autres corps? N'est-il pas évident qu'il n'est pas de secret qui puisse l'empêcher de me blesser ou de me tuer, si elle arrive à moi avec une force d'impulsion ca-

pable de briser mes côtes, d'ouvrir mon crâne ou de pénétrer dans mes flancs? Il faudroit détruire toutes les lois de la nature pour produire un effet contraire.

Que des hommes éclairés, de grands princes et de beaux génies, aient ajouté foi à tant de vaines pratiques, voilà ce qui a droit d'étonner. L'empereur Auguste gardoit soigneusement une peau de veau-marin pour se mettre à l'abri de la foudre; Tibère portoit dans la même vue une couronne de feuilles de laurier. Louis XI se croyoit en sûreté contre tous les dangers, en attachant à son chapeau une petite vierge de plomb. J'ai connu un vicaire général, homme instruit et éclairé, qui dans un incendie fit venir chez lui un homme du peuple, auquel on attribuoit la vertu d'éteindre la flamme. C'est qu'il est beaucoup de personnes qui écoutent leur imagination, et fort peu qui consultent leur raison (1).

(1) En 1807, un professeur de Brunswick annonça qu'il vendoit de la poudre aux incendies, comme un apothicaire vend de la poudre aux vers; il ne s'agissoit, pour sauver un édifice, que de le saupoudrer de quelques pincées de cette poudre; deux onces suffisoient par pied carré; et comme la livre ne coûtoit que 7 à 8 sous, et qu'un homme n'a que quatorze pieds de superficie, on pouvoit, pour 17 sous 6 deniers tout au plus, se rendre incombustible.

CHARMES, ENCHANTEURS, FÉES.

Rien n'est plus célèbre dans l'antiquité que les enchanteurs. Amphyon bâtissoit des murailles au son de sa lyre. Orphée traînoit à sa suite les animaux, les forêts, les rochers, et leur faisoit danser des ballets. Lorsqu'Arion se vit condamné à être jeté dans la mer, il prit son luth et charma si puissamment les dauphins, qu'ils se disputèrent l'honneur de le reporter jusqu'à Corinthe. On connoît les merveilles qu'opéra l'enchanteresse Médée, pour retenir son infidèle Jason. L'enchanteresse Circé changeoit, d'un coup de sa baguette, les plus vaillans héros en sujets de sa basse-cour.

Quel nom plus fameux, dans nos temps modernes, que celui de l'enchanteur Merlin? Les Fées étoient aussi de grandes enchanteresses. Elles bâtissoient des tours et des palais magiques; elles enchaînoient les tyrans, délivroient les princesses opprimées, protégeoient les héros, assistoient à la naissance des princes, et les dotoient bien ou mal, suivant leur caprice. Leurs prouesses merveilleuses faisoient

l'entretien des veillées, dans les châteaux, et l'admiration de nos pères.

Qui n'a pas entendu parler de la fée Mélusine, l'honneur et la gloire de la maison de Lusignan? c'étoit elle qui, d'un mot, en avoit bâti le château. Elle se montroit sur les tours, moitié femme et moitié serpent; elle venoit se baigner dans la fontaine, le samedi, pendant vêpres, et ne manquoit jamais d'annoncer, tantôt par des cris, tantôt par des chansons, la paix et la guerre, la mort et la naissance des seigneurs de Lusignan; elle étoit également révérée des grands et des petits. L'empereur Charles-Quint et la reine Catherine de Médicis, voulurent apprendre sur les lieux mêmes tout ce qui concernoit la fée Mélusine, et quand le château de Lusignan fut rasé par ordre de Henri III, Brantôme nous assure que plusieurs personnes la virent distinctement en l'air, et que les officiers de l'armée l'entendirent se lamenter, comme une fauvette à laquelle on dérobe ses petits.

Il n'y a pas cent ans qu'on étoit tenu, dans toute l'Allemagne, de croire à la *Femme blanche*, de Rozemberg, sous peine de passer pour impie. Cette Femme blanche étoit surtout attachée aux maisons de Rozemberg, de Brunswick, de Brandebourg et de Bade:

elle venoit avec des gants noirs, quand elle apportoit quelque triste nouvelle, et avec des gants blancs, quand les nouvelles étoient bonnes. C'étoit au château de Neuhauss qu'elle se montroit le plus souvent. On la voyoit passer de chambre en chambre, comme une femme très-affairée, portant, à sa ceinture, un trousseau de clefs dont elle ouvroit et fermoit les portes avec une merveilleuse dextérité. Elle étoit d'un caractère doux, affable et obligeant; et quand on la saluoit, elle ne manquoit pas de répondre d'un signe de tête très-affectueux. Le seigneur Joachim, dernier rejeton de la famille de *Neuhauss*, étant sur le point de mourir sans confession, elle alla chercher elle-même le R. P. recteur des jésuites, pour le prier de confesser et d'administrer ledit seigneur Joachim. Le jésuite Balbinus est garant du fait; et le jésuite Muller atteste que non seulement il a vu la *Femme blanche* chez le R. P. recteur, mais qu'il l'a, de plus, aperçue en plein midi au haut d'une tour, regardant par une fenêtre; que la foule s'étant amassée pour la voir, elle s'évanouit aussitôt comme une vapeur légère.

On croit, dans le comté de Neuhauss, que cette fée est l'ame de la princesse *Perchta*,

ou *Berka*, ou *Brechta*, qui fit jadis bâtir le château par ses amés et fidèles sujets. On raconte qu'avant de quitter ce terrestre séjour, elle leur promit de revenir tous les ans, et de leur donner un grand festin dont le principal et premier mets seroit de la bouillie. Cette bouillie se distribuoit encore au commencement du dernier siècle.

Que dirai-je des Fées du château de Pirou, en Normandie? La tradition porte qu'elles étoient filles d'un puissant seigneur du Cotentin, lequel étoit en même temps grand magicien. Elles firent, d'un coup de baguette, sortir de terre le château de Pirou, bien avant l'invasion des Normands; mais à l'apparition de ces barbares, elles se métamorphosèrent en oies sauvages. Depuis ce temps, elles ont conservé une affection particulière pour leur ancien séjour; elles y viennent tous les ans faire leurs nids: on a soin de préparer de la paille et du foin dans de grandes niches pratiquées au pied du château pour recevoir plus commodément ces dames du lieu. Le premier jour de Mars elles viennent faire leur ronde pendant la nuit, et s'assurer si tout est prêt, et le lendemain elles prennent possession de leur domicile. On a remarqué que quand elles sont éloignées du château, elles

sont fort sauvages, et s'envolent à plus de six cents pas; mais dans l'intérieur, elles sont d'une extrême familiarité : elles viennent prendre du pain et de l'avoine dans la main, et ne s'effraient ni du bruit des voitures, ni du bruit des fusils. Une ancienne chronique porte que, quand il doit naître un garçon dans l'illustre maison des Pirou, les oies mâles, décorées de plumes grises, prennent la droite sur les oies femelles dans les cours du château; mais, si c'est une fille, les femelles, en plumes blanches, prennent la droite sur les mâles; que si cette fille est destinée à être religieuse, on remarque une des oies qui ne niche point, mais se tient solitaire, mangeant peu, et soupirant beaucoup.

Ces contes d'oie étoient autrefois fort accrédités dans toute l'Europe; c'étoit un reste de la foi de nos pères et des anciennes superstitions gauloises, car les Gaulois avoient leurs prophétesses, leurs magiciennes, leurs enchanteresses, qu'ils appeloient *fatidicæ*, et auxquelles ils attribuoient le plus grand pouvoir (1). On croyoit que non seulement les

(1) Un des chefs d'accusation de la Pucelle d'Orléans, et celui qui contribua le plus au genre de mort

fées pouvoient elles-mêmes opérer les plus grandes merveilles, mais qu'elles avoient aussi la faculté de transmettre leur savoir à quelques créatures privilégiées : ainsi il y avoit des hommes et des femmes, des chevaux, des flûtes et des anneaux *fées*.

En 1284, un magicien inconnu exerça, avec une flûte enchantée, une cruelle vengeance sur les habitans de Hameln, dans la Basse-Saxe. Le territoire et les maisons de la ville étoient infestés d'une multitude de rats et de souris, qui dévoroient toutes les récoltes. Les habitans consternés, songeoient au moyen de se délivrer de ce fléau, lorsqu'il apparut tout à coup un homme d'une grandeur démesurée, et d'une figure extraordinaire. Il s'offrit de délivrer le pays de tous les animaux qui le désoloient, moyennant une certaine somme. On convint du prix, et l'étranger ayant aussitôt tiré d'une gibecière qu'il portoit à son côté, une flûte magique, il se mit à en jouer ; à l'instant, tous les rats qui se trouvoient dans les maisons, sous les toits, sous les auvents, et dans les planchers,

---

qu'elle souffrit, c'est qu'elle parloit aux fées auprès des fontaines. *Dissertation sur la fée Mélusine*, par *Bullet*.

sortirent en plein jour, et suivirent le joueur de flûte jusqu'aux bords du Weser : là, il releva ses habits, entra dans la rivière, et les rats, qui voulurent l'imiter, se noyèrent tous. Après un si grand service, il ne s'agissoit plus que de compter la somme dont on étoit convenu. Mais les habitans de Hameln voulurent justifier ce proverbe italien : *passato il pericolo, gabbato il santo;* ils rirent au nez de l'enchanteur, et refusèrent de le payer. Il faut être bien aveugle pour se brouiller avec un homme qui possède une flûte si merveilleuse : aussi l'étranger tira-t-il une vengeance exemplaire de cette mauvaise foi. Le lendemain, il apparut sous la forme d'un chasseur, d'une figure et d'une démarche terribles, ayant en tête un chapeau de pourpre. Il joua d'une autre flûte toute différente de la première, et à l'instant, tous les enfans de la ville, depuis quatre ans jusqu'à douze, s'étant mis à le suivre, il les entraîna dans une vaste caverne, où ils disparurent pour toujours. Avec quelle facilité les contes les plus absurdes ne se répandent-ils pas?

Cette aventure est représentée sur un des vitreaux de l'église de Hameln, avec une inscription qui en rappelle les principales cir-

constances. On lit aussi sur une des portes de la ville :

Centum ter denos cum magus ab urbe puellos
Duxerat, ante annos (CCLXXII) condita porta fuit.

C'est-à-dire, *Cette porte a été bâtie deux cent soixante-douze ans après qu'un cruel magicien nous enleva cent trente enfans.*

Une inscription gravée dans le couvent de Saint-Boniface, en consacre également le souvenir. Enfin, un écrivain allemand, nommé *Schochius,* atteste que, depuis ce temps, l'usage prévalut à Hameln de dater les années : *de la perte de nos enfans;* et Balthazar Beker, auteur *du Monde enchanté,* et l'un des hommes les moins superstitieux de son temps, rapporte qu'il a vu entre les mains de son père une lettre datée de la sortie des enfans de Hameln. Ce seroit faire trop d'honneur à ces contes de Barbe-Bleue, que de les réfuter. Aujourd'hui les Fées ne bâtissent plus de châteaux, ne se montrent nulle part, ne font plus peur à personne, leur puissance n'est plus qu'un objet de récréation pour nos enfans. Mais nous aimons encore à les retrouver sur nos théâtres ; nous chérissons nos an-

ciennes illusions ; nous trouvons dans la féerie une source de plaisir et d'amusement, et nous justifions l'opinion du bon Lafontaine :

Le monde est vieux, dit-on, je le crois ; cependant,
Il le faut amuser encor comme un enfant.

SERPENS, CHATS, PSYLLES.

Les serpens et les chats sont-ils aussi des enchanteurs? ont-ils l'art de charmer les oiseaux pour les dévorer? Les Psylles sont-ils de plus grands enchanteurs? ont-ils le talent d'endormir à leur tour les serpens, et de se préserver de leur venin?

J'AI toujours lu avec une extrême admiration les chansons et les voyages de M. L. A. Pitou, déporté à Cayenne (1). Cet illustre exilé a vu des choses qu'on ne voit pas ordinairement: des araignées crabes noires comme de l'encre, velues comme des ours, et plus grosses que la tête; elles tendent des toiles dont les fils sont aussi forts que des câbles, et arrêtent la marche des voyageurs; il a vu des *serpens grages* (espèce que les naturalistes n'ont pas encore décrite), gros comme le bras, et longs de plusieurs aunes, qui, par leur regard *attracteur*, ordonnent impérieusement aux oiseaux de venir se faire dévorer;

(1) Voyage à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les anthropophages. Paris, 1808.

il a vu des hommes dont l'œil recèle un poison si subtil, que si l'on prend la liberté de les regarder en face, on tombe infailliblement en syncope.

Ces merveilles sont belles, sans doute; mais M. Pitou n'a pas le mérite de l'invention. On nous avoit appris, depuis long-temps, qu'il existoit des hommes et des animaux doués de la vertu de tuer d'un coup d'œil tous ceux qui s'offroient à leur rencontre; nous avons déjà parlé du basilic. Pline fait mention d'un terrible animal, nommé le *catoblepas*, dont la vue étoit si mortelle, qu'on mouroit à l'instant, si par malheur il venoit à vous regarder. Heureusement la nature lui avoit fait la tête fort basse, de manière qu'il lui étoit impossible de regarder personne. Virgile parle souvent dans ses Bucoliques, des bergers dont l'œil funeste enchantoit les troupeaux. Pline, Saint-Isidore, Solin et plusieurs autres, rapportent qu'il existoit en Scythie des femmes qui avoient deux prunelles, ce qui faisoit que leur vue donnoit infailliblement la mort. On brûla, en 1660 à Naples, un sorcier, qui, d'un clin d'œil, envoyoit qui il vouloit en l'autre monde. Il avoue dans ses interrogatoires, qu'il avoit tué de cette manière un évêque. Heureuse-

ment il n'osa pas regarder ses juges en face, sans quoi ils étoient morts sans retour.

Le journal de Verdun cite (1) une fille qui détruisoit toutes les chenilles d'un jardin en leur lançant seulement quelques regards. Montagne rapporte qu'un valet de fauconnerie avoit la vue si active et si puissante, qu'en l'arrêtant sur un milan, en l'air, *il gageoit le ramener contre-bas*, et gagnoit, dit-on, le pari. Montagne avoit aussi un chat doué de la même faculté que le fauconnier : « On » vit dernièrement chez moi, dit-il, un » chat guettant un oiseau au haut d'un arbre; » et s'étant fiché la vue ferme l'un contre » l'autre quelque espace de temps, l'oiseau » se laissa choir comme mort entre les pattes » du chat. »

Pline, Métrodore, et la plupart des voyageurs anciens et modernes, prétendent que le *Boadevin* (le plus grand des serpens), a le pouvoir d'attirer dans sa gueule béante les oiseaux qui volent au-dessus de sa tête. Les Indiens soutiennent aussi qu'on voit souvent le serpent à sonnettes, entortillé autour d'un arbre, lançant des regards terribles sur un écureuil, l'enchaînant par des nœuds invisi-

(1) Novembre 1735.

bles, et le forçant de tomber aux pieds de l'arbre où il le dévore.

Comment expliquer ces singuliers phénomènes? Thomas Brown, le médecin Saint-André, et tous les partisans de la philosophie corpusculaire, n'ont jamais douté que les yeux ne fussent des puissances redoutables; que l'œil d'un basilic, d'une sorcière ou d'un chat, ne continssent des torrens de vapeurs empoisonnées, capables de donner la mort à des distances considérables. Mais on a démontré depuis long-temps le ridicule de la philosophie corpusculaire (1). C'étoit aussi par la philosophie corpusculaire que l'on expliquoit les merveilles de la baguette divinatoire, du baquet de Mesmer, du somnambulisme, et de beaucoup d'autres rêveries du même genre. Il faut, avant tout raisonnement, examiner s'il est vrai qu'il y ait lieu à raisonner. Malgré les recherches immenses qu'on a faites en histoire naturelle, on n'a point encore pu découvrir le *Catoplebas* de Pline. On chercheroit en vain dans toute la Scythie les femmes aux deux prunelles dont parlent Saint-Isidore, Aulugelle et Solin : et quand il exis-

(1) Voyez, dans le volume précédent, l'article Basilic.

teroit des femmes à deux prunelles, il ne s'ensuivroit pas pour cela que ces deux prunelles donnassent la mort. Personne ne croit plus aujourd'hui qu'un sorcier puisse faire périr un homme et son troupeau en le regardant; et les juges de Naples qui firent brûler un magicien, pour avoir tué de cette manière un évêque, étoient des imbécilles, puisque si l'accusé eût eu la vue si meurtrière, il n'auroit pas manqué, à l'instant même, d'envoyer tout le tribunal juger chez les morts. Si Pline, Solin, Thomas Brown, et le médecin Saint-André, avoient raison, il ne faudroit plus d'épées, de sabres, de canons et de mousquets pour détruire une armée; il ne s'agiroit que de se procurer, en Scythie, une femme à deux prunelles. Montagne ne donne que comme un bruit populaire l'histoire de son fauconnier qui, d'un de ses regards, faisoit descendre un milan; celle de son chat peut s'expliquer naturellement.

Tous les animaux éprouvent un sentiment de terreur à la vue de leurs ennemis; leur premier mouvement est de fuir, si la crainte n'est pas excessive; mais si elle agit trop fortement sur eux, ils éprouvent un saisissement universel, une horripilation générale, qui leur dérobe l'usage de leurs facultés; la force

les abandonne, et dans cet état de défaillance et de trouble, ils viennent souvent tomber sous la griffe et dans la gueule de leur ennemi. Rien n'est plus ordinaire que ces sortes d'effets; ils se manifestent chez les hommes comme chez les animaux. Que du haut d'un clocher quelqu'un regarde fixement la terre, il est ébloui, son imagination s'égare, l'effroi le saisit, il tombe et se précipite. Est-ce la terre qui lui envoie des vapeurs malignes, des rayons visuels mortifères? Quelle femme n'est pas disposée à s'évanouir à la vue d'un serpent? Voyez le héros de l'Énéide, il perd la connoissance et la voix; il éprouve des sueurs froides à l'approche des moindres périls,

Arrectæ que horrore comæ et vox faucibus hæsit.

Le prétendu pouvoir du *Boa devin* et du serpent à sonnettes, peut s'expliquer par des causes aussi simples. Il sort de la gueule du boa une odeur fétide et empestée. « Son haleine, dit M. de Lacépède, viciant l'air à une certaine distance, l'imprégnant de miasmes putrides et délétères, peut, dans quelques circonstances, étourdir les oiseaux, leur ôter leurs forces, les plonger dans une espèce d'asphyxie, et les contraindre de tomber

dans la gueule énorme ouverte pour les recevoir. »

« On a pensé, ajoute ce naturaliste, que le *Boiguira* ou serpent à sonnettes avoit, pour ainsi dire, la faculté d'enchanter l'animal qu'il vouloit dévorer; que par la puissance de son regard, il le contraignoit à s'approcher peu à peu, et à se précipiter dans sa gueule; que l'homme même ne pouvoit résister à la force magique de ses yeux étincelans; et que, plein de trouble, il se présentoit à la dent envenimée du *Boiguira*, au lieu de chercher à l'éviter. Ne doit-on pas rapporter cela à la fétidité de son haleine? ne doit-on pas aussi présumer avec Kalm, que le plus souvent, lorsqu'on aura vu un oiseau, un écureuil se précipiter du haut d'un arbre dans la gueule du serpent à sonnettes, il aura été mordu primitivement par ce serpent? qu'il se sera enfui sur l'arbre, qu'il aura exprimé par ses cris ou son agitation, l'action violente du poison laissé dans son sang par ce reptile? que ses forces se seront insensiblement affaiblies; qu'il se sera laissé aller de branche en branche, et qu'il sera tombé enfin auprès du serpent, dont les yeux enflammés et le regard terrible, auront suivi tous ses mouve-

mens, et qui se sera élancé de nouveau sur lui lorsqu'il l'aura vu presque sans vie? »

Ces conjectures sont confirmées par des faits positifs consignés dans les Transactions philosophiques de la Société royale de Londres. M. Sloane en rapporte qui ne laissent aucun doute. Le colonel Béverley étant, au mois de mai 1715, à la promenade avec un de ses amis, s'arrêta près d'un verger, où il fut témoin de toutes les cérémonies d'un charme entre un serpent à sonnettes et un lièvre. Le lièvre étoit assis au milieu d'un chemin, fixe et immobile. Le colonel, frappé de cette immobilité, lui donna un coup de fouet; l'animal alla à dix pieds plus loin, et s'assit de nouveau. Le colonel vit bientôt un serpent à sonnettes qui suivit sa proie, et s'arrêta en tenant les yeux fixés sur elle. Le lièvre essaya vainement de fuir; toutes ses tentatives étoient inutiles, il retomboit toujours sur le côté, et haletoit fortement. Cette scène dura une demi-heure; le serpent ne faisoit pas le moindre mouvement, mais le lièvre s'agitoit de temps en temps, et toujours sans succès; enfin, il parut mort; alors le serpent s'avança, l'œil ardent, ses couleurs dix fois plus vives et plus brillantes qu'auparavant; il enlaça le lièvre, et acheva de le tuer, en le

mordant une seconde fois. Il le prit ensuite par la tête, humecta le museau, puis les oreilles, les prépara avec soin, en les faisant entrer plusieurs fois dans sa gueule; enfin, quand il crut le corps de l'animal propre à être dévoré, il le saisit, et parvint avec une extrême adresse à le faire passer tout entier dans ses intestins.

M. Sloane ne s'est pas contenté de recueillir des observations, il les a vérifiées par des expériences; il s'est procuré un serpent à sonnettes, lui a fait mordre divers animaux, s'est assuré que le premier effet de la morsure étoit une paralysie sur une partie du corps, à la suite de laquelle survenoit l'immobilité, puis un état convulsif et la mort. Le P. Labat, dans son voyage aux îles de l'Amérique, rapporte que les serpens à sonnettes commencent par mordre leur proie, qu'ils se tiennent ensuite à quelque distance, les yeux fixés sur l'animal mordu, comme s'ils le tenoient en arrêt, et qu'ils ne s'approchent de lui pour le dévorer que quand il ne donne plus de signe de vie.

Voilà donc le pouvoir de fasciner attribué aux chats et aux serpens, réduit à des effets très-naturels et très-simples. C'est ainsi que s'évanouiroient vraisemblablement toutes les merveilles, si elles étoient examinées avec quelque attention.

Mais si les chats, les serpens et quelques autres animaux ne sont point des enchanteurs, les hommes sont-ils mieux partagés ? ont-ils des secrets particuliers, des recettes efficaces et surnaturelles pour enchanter les serpens et triompher de leurs morsures ?

Les Psylles et les Marses étoient très-célèbres chez les anciens. Les premiers habitoient l'Afrique, et se disoient doués de la vertu de charmer les serpens. Ils les manioient impunément, s'en faisoient des bracelets et des colliers, suçoient leur venin, et prétendoient guérir leurs morsures par le simple attouchement. Pline rapporte qu'un de ces hommes merveilleux, nommé *Hexagon*, étant venu à Rome en qualité d'ambassadeur de Chypre, les consuls, pour éprouver sa vertu, le firent mettre, de son consentement, dans un tonneau rempli d'aspics, de vipères, de scorpions, et que tous ces reptiles s'empressèrent aussitôt de le lécher et de caresser leur ami.

Plutarque rapporte que l'inflexible Caton d'Utique, ayant été réduit à s'enfoncer dans les déserts de Lybie, prit avec lui un Psylle pour se préserver de la morsure des serpens. « Ces sortes d'hommes, ajoute-t-il, ont la fa-
» culté de guérir les blessures des reptiles les

» plus venimeux, sucent leur poison avec la » bouche, les charment, les enchantent, les » assoupissent, et les mettent hors d'état de » faire du mal. »

On voyoit autrefois en Italie, en Espagne, en France, de prétendus parens de Saint-Paul, qui portoient sur la chair l'empreinte d'un serpent, et se vantoient de braver impunément leur fureur.

M. Hasselquitz, dans son voyage du Levant (1), certifie avoir vu en Afrique une femme descendante des anciens Psylles, qui manioit avec une extrême sécurité les serpens les plus dangereux, les mettoit dans son sein, les enfermoit dans des vases, les en retiroit, sans que jamais aucun d'eux songeât à lui faire le moindre mal. Les jongleurs de l'Inde se permettent ces sortes de jeux sans la moindre difficulté. On les a vus répétés à Paris par des hommes et des femmes, qui rioient de la frayeur du public. On assure aussi que les nègres de la Nouvelle-Grenade ont le secret de se garantir de la morsure des serpens les plus redoutables.

D'où proviennent ces merveilleux priviléges? Les parens de Saint-Paul le donnoient pour un

(1) Paris, 1769.

miracle qu'ils attribuoient à la sainteté de leur origine, et à la puissance de l'apôtre des Gentils. M. le P. Delrio, tout crédule qu'il est, n'hésite pas à les traiter d'imposteurs, et croit qu'ils se munissoient de quelque antidote qui avoit une vertu sédative et stupéfiante. Léonard Vair avertit qu'ils avoient soin d'arracher les dents des serpens; et Pomponace, qui a publié un Traité sur les Enchantemens, rapporte qu'un d'eux ayant eu l'imprudence de prendre et de manier une vipère qu'il n'avoit pas préparée, en fut cruellement mordu, et tomba dans un état voisin de la mort.

Il est bon d'ailleurs de considérer que tous les serpens ne sont point venimeux; les couleuvres n'ont ni crochets à venin, ni vésicule empoisonnée; elles sont d'un caractère doux et innocent. On a vu en Sardaigne des dames les élever par plaisir, leur donner à manger elles-mêmes, les approcher avec douceur de leur bouche, et leur permettre d'aller y sucer la salive de leurs confiantes maîtresses.

Si les Psylles manioient impunément des serpens véritablement dangereux, il est probable qu'ils employoient quelque recette propre à les jeter dans une sorte de léthargie. Pline dit formellement que l'odeur qui s'exha-

loit de leur corps, les assoupissoit (1). Pourquoi, d'ailleurs, ne seroit-il pas possible d'adoucir les serpens, comme on adoucit les autres animaux ? Le serpent est susceptible d'éducation; il s'apprivoise aisément; il connoît la main qui le nourrit, il obéit à la voix qu'il a coutume d'entendre. Les prêtres d'Esculape connoissoient très-bien ce genre d'instruction, ils apprivoisoient le Dieu, et le faisoient venir quand ils vouloient.

Que les Psylles aient sucé sans accident les personnes mordues par des vipères, ce phénomène n'a rien d'étonnant. Il est reconnu aujourd'hui que l'on peut avaler sans danger presque tous les virus, et qu'ils n'agissent point dans l'intérieur de l'estomac. Le cochon et le tapir dévorent les serpens à sonnettes sans s'inquiéter de leur poison. On a fait avaler à des chiens des têtes de vipères, des amas de scorpions, des tronçons de reptiles venimeux, sans qu'ils en aient été incommodés.

On ne connoît point encore toutes les recettes dont on peut faire usage pour adoucir, calmer, stupéfier l'humeur féroce des serpens,

---

(1) Horum corporibus ingenitum fuit virus exitiale serpentibus, ut *cujus odore sopirent eos.* Liv. 7, chap. 2.

et remédier à leurs morsures. On a vanté le dictamne ou polygala de Virginie ; mais l'expérience n'a pas répondu aux promesses exagérées de quelques naturalistes. Les nègres de Santa-Fé prétendent se rendre invulnérables en buvant de temps en temps une infusion de feuilles de *guaco*. C'est une plante connue depuis long-temps parmi eux, mais dont la vertu étoit ignorée des Européens. Ce que dit à ce sujet le docteur Alibert, est fort curieux. Les nègres gardoient religieusement ce secret, et ajoutoient à l'usage du *guaco* des prières, des cérémonies, et quelques autres actes superstitieux. Le vulgaire étonné des miracles qu'il voyoit opérer, ne soupçonnoit que de la magie ; mais M. Matis, savant naturaliste de *Santa-Fé*, parvint à leur arracher leur secret, et voici de quelle manière il en constata l'efficacité :

Après avoir réuni à sa maison de campagne quelques amis, il fit appeler le nègre *Pio*, esclave du cultivateur don Joseph Armero. Celui-ci parut portant un des serpens les plus venimeux du pays. Les spectateurs étoient don Diégo Agaldo, depuis chanoine de Cordoue ; don Anselme Alvarès, bibliothécaire de Santa-Fé ; don Pèdre Vargas, corrégidor de Zipaquira, et plusieurs autres savans. Le corré-

gidor voyant que le nègre manioit impunément le serpent, le tournoit, l'agitoit sans que l'animal manifestât aucune inquiétude, soupçonna qu'on lui avoit arraché les dents. Il voulut s'en assurer, et fut bientôt convaincu de son erreur. Il engagea le nègre à lui faire subir l'opération par laquelle on se rendoit invulnérable. Son exemple entraîna plusieurs personnes. Les nouveaux initiés prirent tour-à-tour le serpent, le pressèrent, et en lui donnant quelques secousses un peu vives, ils parvinrent à l'irriter. Il mordit jusqu'au sang M. Matis, peintre rempli de talent; tout le monde fut alors dans la consternation, excepté *Pio*, qui rassura l'assemblée. Il frotta la blessure avec des feuilles de guaco, et M. Matis alla, comme à son ordinaire, dessiner des plantes. L'expérience fut consignée sur un registre; le corrégidor en dressa procès-verbal; on la répéta ensuite plusieurs fois, et l'on obtint toujours le même succès.

Depuis ce temps, la connoissance de ce remède s'est répandue dans tout le royaume de la Nouvelle-Grenade; les curés l'ont annoncée au prône, et aujourd'hui cette belle contrée est délivrée, dit-on, du seul fléau dont elle fût affligée. Personne ne craint plus les morsures des serpens; les chevaux, les moutons

en guérissent aussi facilement que les hommes, quand on peut leur appliquer le remède à temps.

Voici de quelle manière les nègres parviennent à se rendre invulnérables. On fait six incisions, deux aux mains, deux aux pieds, deux aux parties latérales de la poitrine, et l'on y verse du suc de guaco. Avant l'opération, on fait avaler deux cuillerées de ce suc à celui qui veut être initié. On l'avertit qu'il est nécessaire de prendre de cette infusion cinq à six fois par mois, s'il veut conserver sa qualité d'invulnérable ; mais l'usage le plus ordinaire est de porter sur soi des feuilles de guaco ; l'odeur de cette plante étourdit les serpens, et les jette dans un état soporeux qui leur ôte l'envie de nuire.

Ces avantages sont très-précieux, mais trop étonnans peut-être pour exciter une foi bien vive. Il est bien difficile de croire qu'une infusion de guaco renouvelée cinq à six fois par mois, rende un individu inattaquable au poison du serpent à sonnettes. En supposant que le suc de cette plante eût une vertu aussi efficace que celle qu'on lui suppose, comment cette vertu se conserveroit-elle dans la masse du sang après le travail de la digestion, et les transformations que subit toute sub-

stance en se combinant avec nos humeurs? Que les émanations d'une plante produisent sur quelques animaux une affection sopóreuse, les jettent dans une sorte de léthargie, cela peut arriver : dans ce cas, l'animal ne songera pas à mordre ; mais s'il se réveille, s'il mord, l'état d'apathie dans lequel il étoit précédemment tombé, diminuera-t-il l'intensité du venin, modérera-t-il l'activité du virus? Il est difficile de le croire.

Il ne faut pas négliger les découvertes qui présentent un but d'utilité. Mais il faut les vérifier sans enthousiasme et sans prévention. L'imagination adopte facilement ce qui présente l'apparence du merveilleux. La raison n'approuve guère que ce qui est simple, facile et naturel.

COULEUVRES.

Aiment-elles le lait, s'attachent-elles aux jambes des vaches pour sucer leurs mamelles?

Je n'ai pas assez vécu avec les couleuvres pour connoître toutes leurs habitudes. Les gens de la campagne assurent qu'elles se glissent furtivement dans les laiteries, et viennent y boire le lait qu'on y conserve. Ils ajoutent que ces reptiles friands se replient autour des jambes des vaches pour atteindre leurs mamelles, et en extraire la liqueur douce et sucrée qu'elles contiennent. Pline, Gesner, Aldrovande, pensent à ce sujet comme les gens de la campagne. Mais une simple observation sur l'organisation des couleuvres, suffit pour prouver que la chose est impossible ; car, leurs nombreuses petites dents étant recourbées toutes en arrière pour empêcher que leur proie n'échappe, si la couleuvre suçoit les vaches, si elle en faisoit sortir le sang, comme on le dit, ses dents

s'engageroient dans le mamelon, et ne pourroient plus s'en détacher. Il faudroit, pour établir l'opinion contraire, des faits positifs et constatés par des personnes éclairées ; le témoignage d'un bouvier est une bien foible autorité quand il s'agit des lois de la nature.

Si l'on attribue à la couleuvre un grand amour pour le lait, on lui impute en récompense une haine insurmontable pour le frêne ; et l'on assure même qu'elle se jetteroit plutôt dans les flammes que de s'approcher de cet arbre qu'elle abhorre. Les naturalistes sont depuis long-temps revenus de cette erreur. On sait aujourd'hui que la couleuvre s'accommode très-bien de l'ombrage du frêne, et qu'elle n'évite pas plus cet arbre que tous les autres.

VENTRILOQUES.

Sont-ils possédés du démon? parlent-ils du ventre?

Il me paroît démontré que ni Thiémet, ni Fits-James, ni le limonadier Borel ne sont possédés du démon, qu'ils n'ont point fait de pacte avec le malin, et qu'il y auroit de la dureté à les faire brûler à petit feu parce qu'ils ont le talent de varier les effets de leur voix, et de me faire croire qu'ils parlent loin de moi quand ils en sont très-près. Je sais que c'est l'habitude qui nous apprend à juger de la distance des sons. Un homme qui entendroit pour la première fois le bruit d'un instrument ou le chant d'un oiseau qu'il ne verroit pas, ne pourroit dire si ce bruit ou ce chant partent d'un point éloigné ou rapproché. Ce n'est qu'en observant les modifications qu'éprouve le son suivant les distances qu'il parcourt, qu'on parvient à démêler s'il vient de loin ou de près. Supposez quelqu'un d'assez intelligent pour étudier ces nuances et les imiter, n'est-il pas vrai qu'il parviendra à tromper mon oreille, à me persuader que sa voix descend d'un arbre,

ou d'une montagne, quand il est dans la plaine, et qu'elle sort d'un lieu souterrain, quand il est dans un lieu découvert et élevé? Tout cela se réduit à un talent d'imitation; quand on peut contrefaire le chant d'un oiseau ou le son d'un instrument, on peut contrefaire de même des sons lointains et étouffés. Que dans une représentation d'opéra il soit question d'imiter une partie de chasse, le cor en adoucissant ses vibrations produit aussitôt l'effet de l'éloignement, et il nous feroit croire que la chasse est dans le fond de la forêt, si nous ne voyions pas l'instrument à côté de nous.

Comment se fait-il donc que la docte antiquité ait vu dans ce phénomène quelque chose de surnaturel? comment se fait-il que dans nos siècles modernes on ait regardé comme des possédés du démon, de véritables énergumènes, les hommes adroits qui se sont permis ce genre de charlatanisme ou d'amusement? Les Grecs les nommoient *engastrimythes*, et les Latins *ventriloques*, parce qu'ils imaginoient que ces gens parloient du ventre. Origène dit positivement que l'esprit de la Pythie se glissoit furtivement dans son sein, et que sa présence se manifestoit par une extraordinaire dilatation de l'*uterus*.

Le savant et pieux archevêque Eustache, a

composé un traité *ex professo* sur la fameuse Pythonisse d'Eudor, qui fit paroître et parler l'ombre de Samuel. Il estime que cette Pythonisse étoit une possédée, et que son éloquence résidoit dans la partie la moins noble de sa personne. Les Septantes n'ont pas hésité de qualifier cette sorcière de ventriloque.

Le père Delrio, jésuite, et le grand juge Henry Boguet, qui ont fait de profondes recherches sur cette matière, assurent qu'on reconnoît un possédé à la qualité de sa voix: si elle est sourde et enrouée, nul doute qu'il ne faille aussitôt procéder aux exorcismes et recourir à l'eau bénite. Boguet cite une certaine *Rolande du Vernois* qui fut convaincue d'être tout à la fois, sorcière, possédée et ventriloque. Elle fut pendue et brûlée le 7 septembre, pour l'exemple des méchans et la consolation des bons.

Vers le milieu du seizième siècle, une femme nommée *Cécile* vint se montrer à Lisbonne; elle possédoit si bien l'art de varier sa voix, qu'elle la faisoit partir tantôt de son coude, tantôt de son pied, tantôt d'une autre région que la décence ne permet pas de nommer. Elle lioit conversation avec un être invisible qu'elle appeloit *Pierre-Jean* et qui répondoit toujours très-pertinemment à toutes ses ques-

tions. Cette femme fut unanimement réputée sorcière et possédée du démon ; mais par une faveur toute particulière, au lieu de la brûler à petit feu, on se contenta de la bannir à perpétuité dans l'île de Saint-Thomas où elle mourut.

Dans le même siècle une petite vieille se fit voir en Italie ; elle paroissoit aussi parler du ventre, et sa voix avoit quelque chose de si merveilleux, que toute l'Italie fut convaincue qu'elle étoit possédée du démon. Cœlius Rhodiginus assure qu'il la vit à Rovigo ; on la faisoit entièrement déshabiller, et c'étoit dans cet état qu'elle haranguoit à son auditoire. Cœlius dit que son démon s'appeloit *Cincinnatulus*, le *petit-frisé*, qu'il aimoit à répondre à ce nom, et qu'il disoit souvent des choses très-surprenantes. On ne sait point quel parti on prit à l'égard de la petite vieille, mais il paroît qu'elle ne fut ni pendue ni brûlée.

En 1685 une autre ventriloque nommée *Barbara Jacobi*, fut un objet d'admiration pour toute la ville de Harlem ; elle étoit pauvre, âgée, et vivoit à l'hôpital. Chaque jour sa chambre étoit remplie de curieux qui venoient admirer ses rares talens. Elle se tenoit debout, le visage tourné vers les rideaux de son lit, et commençoit une conversation avec un homme

qu'elle y supposoit couché et qu'elle appeloit *Joachim*. Elle lui adressoit les questions les plus gaies sur les jeunes filles auxquelles elle disoit qu'il faisoit la cour. *Joachim* lui répondoit, et l'entretien étoit si naturel, d'une illusion si parfaite, que tout le monde se trouvoit aussitôt tenté d'ouvrir les rideaux et de chercher *Joachim*; mais il se déroboit à l'instant et se faisoit entendre dans une autre partie de la chambre. *Joachim* savoit toutes les anecdotes de la ville; dans une de ses séances, il dit d'une jeune mariée des choses si surprenantes, qu'elle ne douta point que ce ne fût un esprit malin, et qu'elle s'enfuit toute effrayée.

Les habitans de Harlém furent plus humains que ceux de Lisbonne, ils s'amusèrent du talent de la vieille et la laissèrent mourir paisiblement à l'hôpital. Il paroît constant que la plupart des prêtres de l'antiquité étoient de fort habiles ventriloques; c'étoit un moyen adroit dont ils se servoient pour se jouer de la crédulité publique. Falloit-il rendre un oracle, faire venir une voix du ciel, faire parler un génie? le ventriloque donnoit à sa voix les inflexions convenables, et l'on ne doutoit pas que ce Dieu, le ciel ou le génie n'eussent réellement parlé.

Mais rien n'est plus ridicule que le nom de

ventriloque. Il faut être bien brouillé avec les premières idées de l'anatomie, pour croire que la voix puisse se former dans le ventre, remonter dans l'estomac, passer de l'estomac dans la poitrine et sortir ensuite par la bouche, et c'est bien pis si on lui assigne une autre issue.

Ce ne fut que dans le cours du dernier siècle que nous commençâmes à avoir quelques idées justes sur ce talent singulier. En 1770, l'abbé de La Chapelle, à qui nous devons l'invention de la scaphandre, apprit qu'un épicier de Saint-Germain-en-Laye, nommé *Saint-Gilles*, possédoit à un degré éminent l'art de varier les sons de sa voix et de produire toutes les merveilles qui avoient autrefois donné tant de réputation aux ventriloques. Il pria l'habile épicier de répéter devant lui toutes ses scènes les plus curieuses, et fut lui-même frappé de l'art avec lequel il déguisoit les sons de sa voix et le mouvement de ses lèvres. L'épicier ne se donnoit ni pour sorcier, ni pour possédé du démon ; il démontroit à tous les curieux les moyens dont il se servoit. Tantôt sa voix paroissoit descendre du milieu des airs, tantôt sortir d'un souterrain ; il l'éloignoit, la rapprochoit à sa fantaisie, lui donnoit toutes les nuances qu'on désiroit. Il s'en étoit quelquefois

servi d'une manière très-amusante. Un gros bénéficier de Paris, vint le voir; cet abbé possédoit trois prébendes, étoit d'une avarice sordide, ne donnoit jamais rien aux pauvres et laissoit tomber ses bâtimens en ruine. Il l'emmena dans la forêt de Saint-Germain, et causa avec lui d'objets très-indifférens. Dans un moment de silence une voix part du milieu des airs et reproche à l'abbé ses trois bénéfices, son avarice, sa dureté, et le menace s'il ne change de vie, de le faire périr sous les ruines de sa maison; l'épicier feint d'être pénétré de terreur : l'abbé regarde de tout côté, et ne voyant autour de lui qu'un grand espace vide, reste comme anéanti; ses narines se retirent, ses lèvres se flétrissent ses genoux tremblent, il trouve à peine assez de force pour s'éloigner; il demande à l'épicier la permission de le quitter, va se prosterner dans l'église du Pecq, dépose un écu de six livres dans le tronc, et retourne à Paris se consacrer à la retraite et à la pénitence.

Un jeune homme goûtoit depuis trois ans les douceurs du mariage; sous prétexte de lui rendre service, une étrangère s'introduisit dans la maison, et voilà aussitôt de nouveaux feux allumés. Prières, sollicitations, conseils, rien ne peut ramener le jeune homme. Saint-

Gilles se charge de la conversion. Il prend son temps, conduit le coupable dans un lieu solitaire et retiré, et lui fait entendre ces paroles :

« Jeune homme, tu as mis hier une prostituée dans ses meubles : tes parens sollicitent contre toi une lettre de cachet. Si » tu ne rentres promptement dans ton devoir, » tu périras dans une prison, et après ta mort » tu seras livré aux flammes éternelles. »

Le jeune homme surpris chercha à diverses reprises d'où pouvoit venir cette voix qui le suivoit partout, et ne voyant, enfin, aucun moyen naturel d'expliquer ce prodige, il tomba tout-à-coup dans une profonde rêverie, et n'en sortit que pour aller se jeter aux genoux de sa femme, et lui jurer une éternelle amitié.

Dans le même temps, un seigneur de la cour de Vienne, le baron de Mengen, répétoit des expériences semblables; il portoit habituellement dans sa poche une petite poupée à laquelle il adressoit la parole. La poupée répondoit avec beaucoup d'esprit et de pénétration, et l'auditoire eût juré que c'étoit elle qui parloit. Dans une de ces conversations, un officier irlandais fut tellement frappé de ce prodige, qu'il se jeta sur la poche du baron pour découvrir son secret. La jeune demoiselle

pressée outre mesure, se mit à jeter les hauts cris, comme si on eût voulu lui faire violence, et ne cessa de crier que lorsque l'officier eut lâché prise. Alors le baron tira la poupée de sa poche et montra à l'officier une petite figure de bois enveloppée d'un manteau.

Ces phénomènes parurent à l'académie des sciences dignes de son attention; elle nomma deux commissaires, MM. Fouchi et Leroi, qui se rendirent à Saint-Germain. Le savant épicier renouvela devant eux tous ses prodiges, leur en expliqua le secret, et depuis ce temps il fut reconnu qu'un ventriloque parle comme un autre homme, que sa voix se forme avec les organes ordinaires de la parole; que son talent dépend de l'art avec lequel il les modifie, et qu'on peut, sans être possédé, imiter toutes les nuances des sons et les faire paroître tantôt éloignés, tantôt rapprochés, tantôt clairs et tantôt sourds. Quel beau plaidoyer il y auroit à faire en faveur du démon!

Cependant le témoignage de l'académie n'a pas encore converti tous les vrais croyans. Un abbé Fiard a entrepris, il y a quatre ans, de prouver à l'univers que l'académie et l'abbé de la Chapelle se sont trompés; qu'il n'est aucun moyen naturel de produire les effets qui nous étonnent de la part des Saint-Gilles, des Thié-

met et des Fitz-James; que ces prétendus joueurs de gobelets sont des suppôts secrets du démon; et qu'il n'est pas bien sûr que l'abbé de la Chapelle et l'académie elle-même ne soient leurs complices. Il en conclut qu'on nous trompe sur le véritable état des choses; qu'il y a parmi nous beaucoup plus de diables, de sorciers et de magiciens qu'on ne pense, et que jamais peut-être le règne de Satan n'a été plus étendu. Voilà ce qu'on peut appeler un écrivain fidèle aux bons principes, un vrai défenseur de la religion et des mœurs, un homme qui mérite d'être recommandé et prôné dans les dévotes gazettes qui se chargent de maintenir la foi et de nous conduire dans les voies du salut.

JONAS ET LA BALEINE.

Le Prophête Jonas fut-il avalé par une Baleine?

Le prophête Jonas n'est pas le seul qui ait eu le désagrément d'être avalé par un gros poisson, et de rester trois jours dans cet appartement incommode et désagréable. Lycophron nous assure qu'Hercule essuya un pareil accident, et qu'il passa soixante-douze heures dans l'estomac d'un monstre de mer, nommé *canis carcharias*. J'ai consulté les naturalistes sur le *canis carcharias*, et j'ai appris que ce poisson n'étoit autre chose que le *squale-requin*. Il est très-possible qu'un squale-requin dévore un homme; ce tyran des eaux suit les navires avec acharnement, la gueule toujours ouverte pour saisir les vivans ou les morts. Un matelot est pour lui l'affaire d'un déjeûner. Mais vivre dans l'estomac de ce poisson, rester paisiblement dans ses intestins sans en être incommodé, et se trouver, au sortir de cette singulière hôtellerie, en état de faire plusieurs lieues à pied, voilà le merveilleux.

Ces difficultés ont singulièrement occupé les savans. Le peuple croit communément que le poisson qui avala Jonas étoit une baleine ; mais la baleine a-t-elle le gosier assez vaste pour avaler un prophête? Et le prophête Jonas avoit-il une constitution assez robuste pour soutenir une pareille épreuve ? Guillaume Rondelet, Thomas Bartholin, Samuel Bochart, et le père Lami de l'Oratoire, prétendent que la chose est impossible. Ils soutiennent que la baleine a le gosier si étroit, qu'on y feroit passer à peine une sardine, et de nos jours, il a été démontré que cet énorme poisson ne se nourrit que de mollusques qui entrent dans sa gueule avec l'eau qu'il avale ; il repousse l'eau par ses évents ; les mollusques restent engagés dans ses fanons, il les détache avec sa langue et les pousse dans son estomac. Son organisation particulière ne lui permet d'avaler que de très-petits animaux.

Mais il faut observer que les baleines ne forment qu'une division de la famille des *cétacées*, que cette famille se divise en quatre branches principales, suivant la nature des organes destinés à saisir les alimens. On nomme proprement *baleines*, celles qui n'ont pas de dents, mais dont la mâchoire et le palais sont garnis de lames, de cornes effilées et implan-

tées verticalement l'une à côté de l'autre ; les autres espèces ont des dents. Quand on n'en remarque qu'à la mâchoire supérieure, on nomme ces individus *narwals ;* lorsqu'on n'en voit au contraire qu'à la mâchoire inférieure, on les appelle *cachalots*. Les cachalots se nourrissent de chiens de mer, et d'autres grands poissons. Un cachalot bien constitué, pourroit donc avaler sans difficulté un héros ou un prophête. L'Ecriture ne dit point que ce fut une baleine qui avala Jonas ; elle ne parle que d'un grand poisson : *et præparavit Deus piscent grandem, ut deglutiret Jonam, et erat Jonas in ventre piscis, tribus diebus et tribus noctibus : et le Seigneur envoya un grand poisson pour engloutir Jonas, et Jonas demeura trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson.*

Il est vrai que Saint-Mathieu s'explique d'une manière plus positive, et qu'il dit : *sicut fecit Jonas in ventre ceti*, c'est-à-dire suivant tous les interprètes, *comme Jonas qui demeura dans le ventre d'une baleine*. Mais Henri Etienne observe que le mot *cetus* ne veut pas dire formellement une baleine, c'est un terme générique qui comprend toute la famille des cétacées ; et Ambroise Calepin pense sur cela comme Henri Etienne. Il est donc très-permis

de croire que le poisson qui avala Jonas, ne fut point une baleine.

Les plus illustres commentateurs de la Bible ont penché pour le requin. Bochart dit nettement : « Ce ne fut point une baleine proprement dite qui avala Jonas, car la baleine et » tous les animaux qui ont des poumons, ont » le gosier trop étroit pour pouvoir avaler un » homme d'une seule pièce. Mais ce fut un » de ces grands poissons qu'on appelle *canis* » *carcharias, lamia*, à cause de l'énorme étendue de leur gueule (1). » Le requin a en effet le gosier si large, qu'un homme peut facilement y passer. Rondelet rapporte dans son histoire des poissons, qu'on a pêché plusieurs fois à Marseille et à Nice des requins, dans le ventre desquels se sont trouvés des soldats armés de pied en cap (2). Voilà donc une demeure trouvée pour Hercule et pour Jonas, mais toutes les difficultés ne sont pas encore aplanies. Le requin est d'un appétit si vorace, il se nourrit de substances si immondes, son estomac est

---

(1) Bochart, *de animalib. scripturæ. Part.* 2, *cap.* 12.

(2) *Massiliæ aliquandò et Niceæ captæ sunt lamiæ in quorum ventriculo homo loricatus inventus est. Lib.* 13, *cap.* 12.

d'une chaleur et d'une énergie si dévorantes, qu'il paroît bien difficile de loger d'honnêtes gens dans l'intérieur de ses entrailles. Comment n'auroient-ils pas été suffoqués par la mauvaise odeur? Par quel miracle seroient-ils parvenus à respirer dans ce séjour infect? Comment y auroient-ils vécu trois jours et trois nuits sans manger? Il est de fait, que le requin est de tous les animaux celui qui digère le plus rapidement; trois jours n'étoient-ils pas plus que suffisans pour réduire ses hôtes en bol alimentaire? N'est-il pas évident qu'ils auroient couru le plus grand risque d'être compris dans les sécrétions?

Ces difficultés ont engagé un R. P. jésuite à considérer le fait avec plus d'attention. Il commence par se déclarer contre le requin: cet animal est trop vorace pour que le Seigneur ait pu lui confier l'honneur d'avaler un prophête, et de le garder dans ses intestins; le logement eût été trop incommode et trop malsain; d'ailleurs, l'Ecriture dit positivement que Jonas fut avalé par un cétacée, et le requin n'est point de la famille des cétacées, mais de celle des squales. Il revient donc à la baleine, et soutient que ce fut une baleine véritable qui logea Jonas dans son intérieur; mais où le mit-elle? Le R. P. avoue qu'elle ne le mit point

dans son estomac, parce que le prophête n'auroit pu y passer; elle se contenta suivant lui de le tenir dans sa gueule, et lui fit garder l'antichambre. Rien de plus facile à concevoir: la gueule d'une baleine est d'une dimension convenable; on peut estimer qu'elle est aussi grande qu'une cellule de jésuite; car on a vu à Paris, en 1658, un squelette de baleine, dont les mâchoires étoient de dix pieds d'ouverture, et de quatorze pieds d'étendue. *Jean Cabri*, académicien de Florence, rapporte qu'une baleine échouée sur les côtes d'Italie, en 1624, avoit l'ouverture de la gueule si large, qu'un homme à cheval y seroit entré commodément. Or, Jonas n'étant qu'à pied, a pu aisément s'y loger.

La baleine met quelquefois au monde deux baleineaux qui la suivent tout le temps qu'ils tettent. Le ciel annonce-t-il un orage? la mère baleine les prend dans sa gueule, et les garde jusqu'à ce que le mauvais temps soit passé. Ce trait d'amour maternel est attesté par Philostrate et Olaus Magnus, et Jonston dit que ces baleineaux sont de la grosseur d'un taureau; rien n'empêchoit donc Jonas d'entrer comme eux dans la gueule de la baleine, et d'y rester le temps qu'il plut à Dieu. Qui sait même si la baleine ne se trompa point, si, faute d'avoir

bien mis ses lunettes, elle ne prit pas le prophête pour un de ses baleineaux? Peut-être, dit le bon père jésuite, la baleine s'est-elle trompée, peut-être prit-elle le prophête pour un baleineau, et l'avala tel sans y faire attention; le fardeau ne dut lui paroître ni plus lourd, ni plus embarrassant (1).

Il ne reste plus qu'un point à éclaircir. S. Mathieu dit positivement que Jonas logea dans le ventre de la baleine : *in ventre ceti.* Mais cette difficulté n'effraie point mon P. jésuite: il représente qu'il ne faut pas toujours consulter la lettre qui tue, qu'il vaut mieux consulter l'esprit qui vivifie. Le mot *venter* est un terme générique, qui peut s'appliquer à toutes les cavités. Les anatomistes divisent le corps en trois ventres : la tête, la poitrine et le bas-ventre. C'est dans le premier de ces ventres que la baleine aura logé Jonas; il aura respiré par les évents, et le troisième jour, ce grand poisson n'aura eu que la peine d'ouvrir la gueule pour le rendre sur le rivage. Telles sont les idées du bon père; il veut que tout soit naturel dans cette aventure, et prétend qu'il est inutile de recourir à un miracle pour l'expliquer.

(1) Mémoires d'une société célèbre, publiés par l'abbé Grosier, tome 1, page 118.

Mais je crains que les naturalistes ne soient pas tout à fait de son avis. Le R. Père ne lève point une difficulté qu'il s'étoit faite lui-même; on ne passe pas aisément trois jours et trois nuits, sans prendre de nourriture. On voit bien comment Jonas avoit à boire; mais on ne voit pas de même comment il avoit à manger, à moins qu'il n'ait vécu de mollusques, ce qui auroit été un fort mauvais régal. Ce n'est même pas tout de boire et de manger, il faut encore prendre l'air; et comment le prophête auroit-il respiré dans cette redoutable prison? Ne devroit-il pas être submergé toutes les fois que la baleine ouvroit la gueule pour recevoir les flots de la mer?

Le plus court parti est donc de s'en tenir aux idées communes, et de regarder le naufrage de Jonas comme un très-grand miracle; un miracle explique tout. Si le Seigneur a voulu qu'une baleine avalât Jonas, il a fait pour cela tout ce qui étoit nécessaire. Le gosier de la baleine s'est agrandi, Jonas a été dispensé de respirer, le mécanisme de la digestion a été suspendu, et Jonas s'est retrouvé sur la rive, à l'heure où le ciel l'avoit ordonné.

Quant à Hercule, je m'en rapporte à l'autorité de M. de Lacépède. « Il paroît, dit-il, » que c'est dans le vaste estomac d'un im-

» mense requin, que les inventeurs de mytho-
» logie ont annoncé qu'un de leurs héros ou
» de leurs demi-Dieux, avoit vécu pendant
» trois jours et trois nuits, et ce qui doit le
» faire croire, c'est qu'on a écrit qu'un très-
» long requin pouvoit avoir l'œsophage et
» l'estomac assez étendus pour engloutir de
» très-grands animaux sans les blesser, et pour
» les rendre encore en vie à la lumière. »

CAMÉLÉON.

Vit-il d'air? prend-il la couleur des objets qui l'environnent?

Le véritable caméléon est l'homme ; la nature n'offre nulle part autant de versatilité, autant d'aptitude à prendre toutes les couleurs et toutes les formes. Dès son enfance, il cesse d'être à lui-même; la société, l'éducation, les préjugés s'en emparent et le modifient de mille manières différentes. Voyez-le dans le monde : il se pare, suivant son intérêt ou ses passions, de toutes les nuances, adopte toutes les livrées, se couvre de tous les masques. L'homme artificiel est partout, l'homme naturel nulle part. Que l'imagination vive et brillante des poètes ait fait du caméléon l'emblême de la flatterie, l'image ou le modèle des courtisans ; qu'ils aient dit que, semblable à l'homme de cour, le caméléon n'a point de couleur à lui, qu'il prend indifféremment toutes celles qui l'environnent, qu'il se nourrit de vent et d'air, c'est une fiction poétique, c'est un mensonge ingénieux dont il est facile de venger

le caméléon. Nul animal n'est plus simple dans ses mœurs, n'a moins de vanité, n'est moins propre à la dissimulation. Loin de se cacher sous des couleurs empruntées, il manifeste au contraire, par une foule de modifications naturelles et vraies, toutes les impressions, tous les sentimens qu'il éprouve. Sa rougeur est celle d'une jeune fille dont la pudeur et l'embarras se peignent sur un front virginal.

Les anciens avoient mal observé le caméléon. Ils avoient substitué des bruits populaires à des connoissances positives. Aristote, Pline, Elien, en ont parlé comme les poètes. Ils ont dit qu'il n'avoit point de couleur à lui, que, semblable à une glace, il réfléchissoit tous les objets qui l'environnoient; que, seul de tous les animaux, il avoit le privilége de vivre sans prendre d'alimens. Mais les naturalistes modernes ont voulu voir avant de croire. Hasselquist en Egypte, le P. Lecomte en Asie, Camper, Daubenton et M. de Lacépède en Europe n'ont rien négligé pour obtenir des notions exactes. On a vu en France des caméléons vivans; on en possède de morts au Muséum d'histoire naturelle, et rien ne nous manque pour avoir maintenant des idées justes. On peut donc donner pour un fait positif que le caméléon a ses couleurs propres et indivi-

duelles, qu'il ne prend celles de personne, et qu'il ne se nourrit ni de vent ni d'air.

Ce singulier animal est de la famille des lézards, et recherche les climats chauds. Sa taille n'excède guère quatorze pouces, en y comprenant la queue, qui en a six à sept. Ses pattes sont plus élevées que celles des lézards ordinaires. Sa tête est surmontée d'une espèce de pyramide cartilagineuse rejetée en arrière. L'ouverture de sa gueule est vaste, mais très-peu apparente, attendu l'union très-exacte des deux mâchoires. On a long-temps cru qu'il étoit sourd; mais Camper est parvenu à découvrir l'organe de l'ouïe, qui est très-imparfait. En récompense, sa vue est excellente. Ses yeux ont la faculté de se diriger, l'un à droite, l'autre à gauche; l'un en haut, l'autre en bas. Sa démarche est lente et d'une gravité si composée, qu'elle approche du ridicule. C'est l'effet nécessaire de son organisation. Sa langue est longue de près de six pouces, creuse et attachée à une sorte de stilet sur lequel elle a la faculté de se retirer. Elle est enduite d'un vernis visqueux, dont il se sert pour retenir sa proie. Il se nourrit de mouches, de vers et de divers insectes. Mais lorsque les alimens lui manquent, il peut supporter le jeûne pendant plus d'un an. Son caractère est naturellement

doux et craintif. Il se plaît sur le sommet des arbres, et se promène de branche en branche en s'aidant de sa queue, qu'il roule autour des rameaux. Comme il est du destin de tous les êtres doux et pacifiques d'avoir beaucoup d'ennemis, il est presque toujours dominé par le sentiment de la crainte. Ce sentiment se manifeste par les nuances dont il se colore, et qu'on aperçoit à travers la peau, dont le tissu est transparent. Ses couleurs changent, varient, s'altèrent suivant la nature des impressions qu'il éprouve, le degré de chaleur ou les effets de lumière auxquels il est exposé. Ses teintes les plus habituelles sont le rouge, le jaune, le noir, le vert, le blanc.

Des observations faites avec soin sur deux caméléons que possédoit mademoiselle de Scuderi, prouvent que les objets qui environnent le caméléon n'agissent pas plus sur lui que sur tous les autres corps qui ont la faculté de réfléchir les rayons lumineux. On a vu le caméléon paré de couleurs tout à fait différentes de celles des objets qui se trouvoient auprès de lui. Le célèbre Bichat, enlevé si jeune aux sciences, pensoit que cette variation de couleur dépendoit particulièrement de la quantité d'air que l'animal combinoit avec le sang artériel. Cette idée paroît d'une

grande justesse. Le caméléon possède en effet la faculté d'avaler une grande quantité d'air; il s'enfle et se désenfle à volonté, et chaque fois qu'il use de cette prérogative, son corps se teint de nuances diverses. La nuit, et lorsqu'il se refroidit, il prend une couleur blanche, et reste blanc quand il est mort. Voilà les observations vraies, fidèles et sûres auxquelles on doit s'en tenir. Il faut laisser le reste aux poètes et aux orateurs, pour leur servir de métaphores et d'allégories. Ce genre d'erreurs n'a rien de dangereux; elles sont d'ailleurs trop anciennes pour les poursuivre jusque dans la grammaire. On dira toujours un *caméléon* pour rendre l'idée d'un flatteur, comme on dit le *chant du cygne* pour exprimer les derniers accens d'un musicien ou d'un poète.

LAMPES PERPÉTUELLES.

Ont-elles jamais existé?

Quel Fidèle, un peu instruit des pieuses croyances, ne connoît cette fameuse chandelle qui brûloit de toute éternité dans une cathédrale de l'Artois? J'ai vu dans ma jeunesse, un pilier d'église paroissiale, où l'on conservoit religieusement un cierge qui ne s'éteignoit jamais, car le sacristain l'assuroit formellement.

Les prêtres païens avoient aussi leurs lampes miraculeuses. Pausanias cite avec grand éloge une lampe d'or consacrée par Callimaque, et d'une vertu si merveilleuse, qu'elle dura plus d'un an sans éprouver le moindre déchet. Solin en vante une du même genre dans un temple d'Angleterre; et le pape Damase raconte dans les actes de Saint-Silvestre, qu'il y avoit au baptistaire de Rome, une lampe perpétuelle allumée depuis le règne du grand Constantin, c'est-à-dire depuis plus d'un demi-siècle.

Quand la réforme amena la suppression des monastères dans la Grande-Bretagne, on trouva aussi beaucoup de lampes miraculeuses, mais

on reconnut bientôt que ces miracles tenoient à la vertu des moines qui savoient renouveler l'huile et la mêche, sans qu'on s'en aperçût.

On a vu des hommes de mérite se persuader que les anciens avoient le secret de composer des lampes perpétuelles. Une des plus brillantes lumières du XVIe siècle, Fortunio Licéti a donné dans cette erreur, et publié un assez long traité sur ces sortes de lampes. Il prétend que lorsqu'on ouvrit le tombeau du géant Pallas, vers le onzième siècle, on y trouva une lampe qui brûloit depuis le temps du pieux Enée : c'est beaucoup ; il assure qu'on en découvrit une pareille dans le tombeau de Tullia, ouvert sous le pontificat de Paul III, c'est-à-dire 1550 ans après sa construction : c'est encore beaucoup. Cédrène rapporte que sous l'empire de Justinien premier, on découvrit à Edesse un portrait de Jésus-Christ, avec une lampe allumée depuis sa passion, c'est-à-dire depuis plus de 500 ans. Fortunio cite un grand nombre d'exemples semblables, et en conclut que les Romains avoient évidemment le secret de préparer les lampes, de manière qu'elles ne s'éteignissent jamais. Il suppose que la fumée en se condensant, produisoit de nouvelle huile qui retomboit dans

la lampe, et continuoit de l'alimenter. La mêche étoit aussi le produit d'une composition particulière qui la rendoit incombustible; nombre de savans ont adopté cette opinion. Mais un autre savant de Padoue, Ottavio Ferrari, a prouvé que Licéti se trompoit, que tout ce qu'on racontoit de ces prétendues lampes, ne reposoit que sur des bruits populaires. Il observe que ces flammes aperçues dans l'intérieur des tombeaux, pouvoient provenir d'inflammations subites produites par le contact de l'air ou des matières phosphoriques; c'étoit alors tout ce qu'on pouvoit dire de plus raisonnable.

Mais si la physique eût été plus avancée, Ferrari eût démontré à Fortunio que l'existence de ces lampes funéraires étoit impossible; que l'on peut bien déposer une lampe dans un tombeau, et lui préparer un aliment suffisant pour en prolonger la durée, mais qu'après un temps déterminé, elle s'éteindroit nécessairement; que la combustion ne s'entretient que par le renouvellement de l'air; que dans un tombeau scellé de toute part, ce renouvellement étant impossible, la combustion ne peut plus avoir lieu; il en seroit de même d'une lumière que l'on conserveroit dans un appartement peu étendu, et fermé exactement. Il

lui auroit opposé une expérience connue des moindres écoliers de nos lycées. Placez une bougie allumée sous un récipient, vous verrez la flamme s'affoiblir graduellement, et s'éteindre ensuite faute d'aliment.

Ce n'est pas qu'on ne puisse, jusqu'à un certain point, composer une mêche incombustible. Le P. Kircher, dont l'imagination vive et l'esprit inventif ont rendu tant de services à la physique, avoit fait pour sa lampe une mêche d'amiante, qui dura deux ans, sans aucune déperdition sensible. Il se flattoit de la faire durer sans fin, et de la léguer à ses héritiers; mais quelqu'un la lui ayant volée, ses vœux ne purent être accomplis.

Rien n'est plus ridicule que les idées de Licéti, sur la manière dont la fumée se recompose, et reproduit de nouvelle huile pour alimenter la lampe. Il faut avoir une physique toute particulière, pour imaginer de pareilles théories. Si les Romains avoient eu le secret qu'il leur suppose, pourquoi l'auroient-ils enfermé dans des tombeaux? c'eût été cacher la lumière sous le boisseau. Une lampe inextinguible n'est-elle pas aussi précieuse pour les vivans que pour les morts? Que de soins épargnés aux entrepreneurs des illuminations de Rome! quel avantage inappréciable pour

tous les ménages ! un semblable secret feroit aujourd'hui la fortune de celui qui le découvriroit.

Il est vrai que si les mêches de ces lampes étoient d'amiante, cette substance étant rare, on ne pouvoit se permettre cet essai que dans un petit nombre de circonstances. Mais en ce cas, pourquoi réserver ces lampes précieuses pour l'ombre des tombeaux? Les morts ont-ils donc besoin de voir clair, et ne valoit-il pas mieux s'en faire honneur sur la terre?

Jusqu'à quel point l'amour de l'antiquité ne peut-il pas nous égarer? Licéti prenoit pour la flamme d'une lampe, le dégagement d'une vapeur inflammable (1), ou la lueur d'un corps

(1) Ces inflammations spontanées ne sont point rares; on en voit tous les jours des exemples dans les mines, à la surface des étangs, sur le bord des eaux stagnantes et marécageuses : elles se manifestent même quelquefois dans les corps organisés. En 1751, un boucher du bourg d'Essans, en Franche-Comté, ayant ouvert un bœuf, et arraché avec violence l'estomac de cet animal, il s'en détacha une flamme vive et brillante qui lui brûla les cheveux, et dura deux ou trois minutes. Ce phénomène se répète assez souvent dans les dissections anatomiques. Le célèbre professeur Ruysch voulant procéder à l'ouverture d'un cadavre dont les viscères étoient prodigieusement ten-

phosphorique; il adoptoit sans examen des contes populaires, et ne se mettoit pas même en peine de savoir si ce tombeau découvert sous le pape Paul III, étoit réellement celui de la fille de Cicéron. Mais Ferrari se chargea de ce soin, et prouva sans réplique que

---

dus, et les ayant fortement pressés pour augmenter la tension à l'endroit où il vouloit faire l'incision, il en sortit, avec explosion, une vapeur qui s'enflamma à la mêche d'une bougie allumée que tenoit un jeune étudiant. On sait aujourd'hui que ces vapeurs ne sont que du gaz hydrogène qui s'allume en se combinant avec le gaz oxigène ou l'air atmosphérique. En 1756, le prince *San-Severo*, de Naples, voulut remettre en honneur les lampes perpétuelles des anciens, mais tous ses efforts n'ont pu perpétuer leur existence.

A combien d'idées puériles et bizarres les savans ne sont-ils pas quelquefois susceptibles de se livrer! Jonston rapporte que, de son temps, on avoit le secret de composer des lampes sympathiques. On la préparoit avec le sang d'un homme et quelques autres ingrédiens mystiques dont il ne nous donne pas le secret. Cette lampe avoit le mérite de brûler tant que l'homme étoit en vie; et ne s'éteignoit qu'à sa mort. Etoit-il bien portant? la flamme étoit vive et brillante; étoit-il souffrant, triste et malade? la lampe ne jetoit qu'une lueur pâle, foible et mourante. Avec cette lampe merveilleuse, on avoit toujours des nouvelles de la personne à laquelle on s'intéressoit.

ce monument funèbre, annoncé pour celui de Tullia, étoit un tombeau très-vulgaire.

Qui croiroit que le grand Descartes lui-même n'a pas su se garantir des erreurs populaires?

On sera peut-être bien aise de voir comment un des plus beaux génies qui ait existé, explique le prétendu phénomène des lampes perpétuelles.

« Après le feu de la poudre qui est l'un de » ceux qui durent le moins, considérons si » tout au contraire, il peut y avoir quelque » feu qui dure fort long-temps, sans avoir » besoin de nouvelle matière pour s'entrete- » nir; comme on raconte de certaines lampes » qu'on a trouvées ardentes en des tom- » beaux lorsqu'on les a ouverts, après qu'ils » avoient été fermés plusieurs siècles. Je ne » veux point être garant de la vérité de telles » histoires; mais il me semble qu'en un lieu » souterrain si exactement clos de tous les » côtés que l'air ne sauroit jamais y être agité, » les parties de l'huile qui se changent en fu- » mée, et de fumée en suie, peuvent, lors- » qu'elles s'attachent les unes aux autres, » s'arrêter tout autour de la flamme d'une » lampe, et y former comme une petite » voûte suffisante, pour empêcher que l'air

» d'alentour ne vienne suffoquer cette flamme, » et aussi pour la rendre si foible et si débile, » qu'elle n'ait pas la force d'enflammer aucune » des parties de l'huile, ni de la mêche, si » tant est qu'il en reste encore qui n'aient » point été brûlées, au moyen de quoi, le pre- » mier élément demeurant seul en cette flamme, » à cause que les parties de l'huile qu'elle » contenoit, s'attachent à la petite voûte qui » l'environne, et cet élément tournant en rond » là-dedans, en forme d'une petite étoile, il » s'en suit qu'il a la force de repousser de » toutes parts le second élément, qui seul » tend encore à venir vers la flamme par les » pores qu'il s'est réservés en cette voûte, et » ainsi d'envoyer de la lumière dans l'air d'a- » lentour, laquelle ne peut être que fort foible » pendant que le lieu demeure fermé; mais » à l'instant qu'il est ouvert, et que l'air qui » vient du dehors dissipe la petite voûte de » fumée qui l'environnoit, elle peut reprendre » sa vigueur et faire paroître la lampe assez » ardente, bien que peut-être elle s'éteigne » bientôt après. Car il est vraisemblable que » cette flamme n'a pu ainsi se conserver sans » aliment, qu'après avoir consumé toute son » huile. » (*Principes de Philosophie*, *liv.* 4, *chap.* 116.)

Voilà assurément d'étranges principes de physique. Mais on doit considérer qu'à l'époque où vivoit Descartes, il étoit bien difficile d'en avoir de meilleurs. Il faut pardonner quelques foiblesses à l'homme, dont l'esprit créateur a enfanté tant d'idées neuves, et fondé la philosophie sur des bases inconnues jusqu'à lui. Quelle force et quelle profondeur de pensées dans ces mêmes principes de philosophie, où se trouve le passage qu'on vient de lire! et quel sujet d'humilité pour les pygmées, beaux esprits qui seroient tentés de senorgueillir de leur savoir!

TERRE DE MALTE, SERPENS PÉTRIFIÉS.

Guérissent-ils de la morsure des vipères ?

LORSQUE dans le cours de ses voyages apostoliques, Saint-Paul parcouroit le monde pour semer le grain de la parole de Dieu, on sait qu'il fit naufrage dans la Méditerranée, et qu'il aborda à l'île de Malte; qu'il alluma un grand feu pour se réchauffer, et que du milieu du foyer une vipère vint le mordre au bout du doigt. Le saint apôtre se contenta de secouer le reptile dans le feu, et ne souffrit nullement de sa blessure.

Que le venin d'une vipère fût sans efficacité contre le doigt d'un saint, rien de si juste. Il étoit naturel que Saint-Paul, qui faisoit tant de miracles pour les autres, en fît au moins un pour lui-même. Mais les ames dévotes n'ont pas voulu restreindre sa puissance à un acte si ordinaire; on a donc ajouté que, dans son juste ressentiment, Saint-Paul avoit renouvelé le prodige de la tête de Méduse, qu'il avoit maudit la race des vipères, et changé en pierre tous les serpens de l'île : c'étoit un moyen sûr de

les empêcher de mordre. On a dit de plus qu'il avoit communiqué à ces serpens pétrifiés la vertu de préserver de la morsure des vipères, et donné la même prérogative à toute la terre de l'île de Malte. Voilà assurément un rare exemple de libéralité. Il est constant qu'on a long-temps regardé comme des langues de reptiles quelques pétrifications fort communes dans l'île de Malte. Les personnes pieuses ont même supposé que ces langues étoient celles des vipères métamorphosées par Saint-Paul; et pour leur donner un nom convenable, on les a appelées *glossopètres* ou *langues de pierre.* Le peuple, crédule et superstitieux, avoit soin de les recueillir comme un précieux spécifique.

Mais quelques-uns de ces esprits rebelles qui se font une maligne joie de porter atteinte aux croyances les plus solides, se sont avisés d'examiner ces prétendues langues de vipères, et ils ont reconnu qu'elles ne ressembloient nullement à des langues, mais qu'elles étoient évidemment des dents de requin dont les dépouilles pétrifiées se trouvent partout, et particulièrement à Malte. Or, comme ce n'est point un requin qui a mordu Saint-Paul; comme ce n'est pas à des dents de requin qu'il a communiqué la vertu de pré-

server de la morsure des vipères, il s'ensuit qu'il faut renoncer aux *glossopètres*. Reste donc la terre de Malte.

J'avoue que j'ai vu des personnes religieuses en garder, très-dévotement, des échantillons pour se prémunir contre la malice et le venin des vipères. J'ai même vu des médecins de province l'employer avec respect, et reconnoître sa puissance miraculeuse quand le malade en revenoit. On doit dire à ces médecins que la piété est un sentiment très-louable, mais qu'il ne faut pas la confondre avec la superstition.

Dans quel livre ont-ils vu que Saint-Paul ait attaché à la terre de Malte la prérogative qu'ils lui attribuent? Si la terre de Malte avoit réellement le privilége de guérir de la morsure des vipères, ce seroit pour les Maltais la source d'un commerce immense avec toutes les parties du monde, car en quel lieu ne se trouvent pas les vipères? Les miracles sont une chose bonne, mais il ne faut pas les prodiguer; s'ils étoient trop communs, ils ne frapperoient plus personne. C'est donc une religion bien entendue que d'en restreindre le nombre, et l'on peut sans trop d'impiété douter des vertus de la terre de Malte.

ARCHIMÈDE.

A-t-il brûlé la flotte des Romains avec un verre ardent?

J'AI toujours eu beaucoup de respect pour les sublimes mathématiques, parce qu'elles rendent à la société des services essentiels, et qu'elles nous fournissent d'excellens almanachs au moyen desquels nous apprenons à connoître le changement des saisons, le cours de la lune, le lever et le coucher du soleil, et beaucoup d'autres choses qu'il importe au commun des hommes de ne pas ignorer. Mais les sublimes mathématiques sont quelquefois obligées d'humilier leur front devant des découvertes nouvelles, des aperçus ignorés et inattendus. Elles ont, comme toutes les sciences, leurs imperfections, leurs incertitudes et leurs erreurs.

Quand vous disiez autrefois à un géomètre qu'Archimède étoit parvenu à brûler la flotte des Romains avec un miroir ardent, il étoit tenté de rire de votre crédulité; il prenoit son crayon, et traçant sur la planche quelques lignes algébriques, il vous démontroit par

$A + B$ que la chose étoit impossible. L'école étoit alors gouvernée par l'autorité de Descartes, et ce grand homme avoit démontré, dans sa Déoptrique, que le prétendu miracle d'Archimède étoit fabuleux, et qu'un ange même n'auroit pu l'opérer. Son raisonnement étoit simple et sembloit péremptoire. Les corps combustibles ne peuvent être enflammés par un miroir ardent qu'autant qu'ils se trouvent à leur foyer. Or, la géométrie démontre que la distance du foyer d'un miroir concave est égale à la moitié du rayon de la sphère d'où ce miroir a été tiré; c'est-à-dire que si vous avez tiré votre miroir d'une sphère dont le rayon ait un pied, la distance de son foyer sera de six pouces. Si donc une sphère d'un pied de rayon ne donne qu'un foyer de six pouces, il s'ensuit que, pour établir ce foyer à deux cents pieds, par exemple, il faudroit une sphère de quatre cents pieds de rayon ou de huit cents pieds de diamètre : cela paroît un peu difficile.

D'ailleurs, comment Archimède se seroit-il procuré un pareil miroir? On ignoroit, de son temps, l'art de couler les glaces, et l'on n'employoit le verre qu'à fabriquer des bouteilles ou quelques vases. Il faudroit donc supposer qu'il auroit fait usage d'un miroir de métal

poli; mais quel ouvrier le lui auroit fourni? Les miroirs de métal sont fort inférieurs aux miroirs de glace étamée; ainsi il auroit fallu encore une sphère d'un diamètre plus grand. Tout cela ne semble-t-il pas impossible ?

Ce qui achève de jeter du doute sur cette œuvre merveilleuse, c'est que les plus célèbres écrivains de l'antiquité n'en disent pas un mot. Tite-Live, Polybe, Diodore de Sicile, n'en font aucune mention. Ce n'est qu'au seizième siècle que deux écrivains assez suspects, Tzetzès et Zonaras commencent à en parler; mais de qui tenoient-ils cette anecdote? dans quelle source l'avoient-ils puisée? N'est-il pas vraisemblable qu'ils adoptèrent un bruit populaire, ou qu'ils imaginèrent cette historiette pour l'amusement de leurs lecteurs? Galien et quelques autres disent, à la vérité, qu'Archimède parvint à incendier la flotte des Romains; mais ils ne parlent nullement de miroir. Est-il à présumer qu'ils eussent passé sous silence une circonstance si singulière? Toutes les preuves se réunissent donc pour faire regarder le prodige opéré par Archimède, comme un de ces contes de fées qui figurent si bien dans nos bibliothèques bleues.

Déjà l'opinion publique étoit formée, et l'arrêt d'Archimède sembloit irrévocable, lorsque

Buffon entreprit de réhabiliter la mémoire de cet illustre géomètre. Il comprit que Descartes avoit pu se tromper; qu'il n'étoit pas absolument nécessaire d'employer un seul miroir concave pour opérer la combustion des corps inflammables; qu'on pouvoit arriver aux mêmes résultats avec plusieurs miroirs plans. Tzetzès dit positivement : « Lorsque » les vaisseaux romains furent à la portée du » trait, Archimède fit faire une espèce de » miroir hexagone, et d'autres plus petits, de » vingt-quatre angles chacun, qu'il plaça dans » une distance proportionnée, et qu'on pou» voit mouvoir à l'aide de leurs charnières et » de certaines lames de métal; il les plaça de » sorte que les rayons du soleil, venant à se » briser sur leur face, allumèrent un grand » feu qui réduisit en cendres les vaisseaux » romains, quoiqu'ils fussent éloignés de la » portée d'un trait. »

Zonaras disoit également qu'au siége de Constantinople, sous l'empire d'Anastase, Probus avoit brûlé les vaisseaux ennemis avec des miroirs d'airain; que cette invention n'étoit pas nouvelle; qu'elle appartenoit à Archimède, qui, suivant le témoignage de Dion, en avoit fait usage au siége de Syracuse par Marcellus.

Enfin, le P. Kircher, dont l'imagination active et entreprenante ne négligeoit rien de ce qui pouvoit favoriser les progrès de la science, avoit dit, avant Descartes, que l'on pourroit enflammer des matières combustibles à une longue distance, en se servant de petits miroirs plans, que plusieurs personnes feroient mouvoir, et dont ils dirigeroient les rayons de manière à les faire tomber au même point.

Ces idées encouragèrent Buffon, et il résolut de les vérifier par une expérience décisive. Il fit donc construire, comme tout le monde sait, cent soixante-huit petits miroirs de six pouces sur huit, parvint à les diriger sur le même point, et finit par enflammer des corps à deux cent dix pieds de distance. Il découvrit même un principe inconnu jusqu'alors, c'est que l'action des rayons solaires réfléchis, croît en raison directe du diamètre des foyers. Il fit plus : il prouva qu'en multipliant les miroirs on peut établir une ligne de combustion indéfinie, et par conséquent porter l'incendie à une très-grande distance.

Il n'est point démontré qu'Archimède ait employé ces moyens; il n'est point démontré qu'il ait connu la théorie des miroirs ardens, mais il est démontré qu'il étoit assez instruit

pour les connoître, et qu'il a pu, sans le secours d'un ange, incendier la flotte des Romains (1).

Il ne faut pas toujours être fier, et décider qu'une chose est impossible parce que nous ne la comprenons pas ; ce n'est pas parce que nous ne saurions la comprendre qu'une chose est impossible, mais parce que nous comprenons très-bien qu'elle ne peut être comme on nous dit qu'elle est. Il y a deux sortes d'esprits également contraires aux progrès de la raison : les uns admettent tout parce qu'ils n'ont pas assez de connoissances ou d'activité dans l'esprit pour douter; les autres rejettent tout parce qu'ils sont fiers des connoissances qu'ils ont acquises, et qu'ils ne conçoivent rien au-dessus de leur génie. Les premiers pèchent par ignorance et par timidité ; les seconds, par ignorance et par orgueil.

---

(1) Cette question a été traitée avec beaucoup d'exactitude et d'étendue dans l'excellente traduction des *Œuvres d'Archimède*, par M. *Peyrard*, 1 vol. in-4°, chez *Buisson;* Ouvrage qui, en 1806, a obtenu plusieurs rapports très-honorables de MM. *Lagrange* et *Delambre*, membres de la 1re classe de l'Institut de France.

IMPRÉCATIONS, DERNIÈRES PAROLES DES MOURANS, AJOURNEMENS.

Les anciens ont toujours cru que les dernières paroles des mourans avoient quelque chose de mystérieux et de prophétique. Lorsque Virgile nous représente Didon prête à quitter la vie, il lui fait prédire le sort des Carthaginois et desRo mains :

Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle,
Et moi je te déclare une guerre immortelle;
Mon peuple héritera de ma haine pour toi :
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que nos peuples, rivaux sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde;
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers.
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore ;
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore;
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les mieux respectés;
Qu'excités par mes cris, les enfans de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage :
Et puissent en mourant, mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs !

Tragéd. de Didon.

Ces idées se sont long-temps conservées parmi nous, et aujourd'hui encore, beaucoup de gens d'un esprit timide et religieux, se persuadent qu'au moment de la mort, les voiles de l'avenir commencent à s'entr'ouvrir pour nous. On cite même des faits qui semblent appuyer cette croyance. Ferdinand IV, roi de Castille, fut ajourné à paroître devant Dieu dans trente jours, et mourut en effet le trentième jour, ce qui lui fit donner le surnom d'*Ajourné*. Jean Hus, condamné par le concile de Constance, et près de monter au bûcher, éleva la voix, et faisant allusion à son nom, qui, en allemand, signifie *une oie*, il s'écria qu'on alloit brûler une Oie; mais que de ses cendres naîtroit un Cygne, qui prêcheroit la vérité plus haut que lui, et qu'on ne feroit pas taire. L'on a depuis appliqué cette prédiction à Luther. Rien n'est plus célèbre dans nos annales que l'ajournement du pape Clément V et de Philippe-le-Bel, grand-maître des Templiers. On prétend que Jacques de Molay les cita devant Dieu avant l'année révolue, et qu'en effet ils moururent dans cet intervalle.

La vérité est que le grand-maître fut brûlé en 1312, que le pape mourut en effet dans cette année, mais que Philippe-le-Bel ne mou-

rut qu'en 1314. D'ailleurs, ce fait n'est appuyé sur aucun monument authentique, et les historiens les plus dignes de foi n'en parlent point. La prédiction de Jean Hus n'a rien d'étonnant, elle peut s'appliquer à Calvin aussi bien qu'à Luther, comme elle peut aussi ne regarder personne. A l'époque du concile de Constance, l'Église étoit menacée d'une révolution prochaine, et l'on pouvoit prévoir, sans être prophête, que les excès de la cour de Rome ameneroient nécessairement une réforme.

Quant à Ferdinand IV, il est très-vrai que ce prince ayant ordonné injustement la mort des frères Carjaval, qu'on accusoit du meurtre d'un gentilhomme, ces deux infortunés l'ajournèrent à paroître devant Dieu dans trente jours, et que l'injonction s'accomplit à la lettre ; mais il faut remarquer que la santé du prince étoit extrêmement délabrée, qu'il continuoit, malgré l'affoiblissement de ses forces, à se livrer, sans retenue, aux plaisirs de la table, et qu'on pouvoit aisément prévoir qu'il n'avoit pas un mois à vivre. Il est possible aussi que l'inquiétude, la crainte, l'impression que fit sur lui la menace des Carjaval, ait accéléré sa fin, qui étoit alors très-prochaine.

Il seroit à souhaiter sans doute que le juge inique qui condamne un innocent, fût contenu par la crainte d'un prompt châtiment, que ses victimes pussent lui montrer le glaive de la justice éternelle suspendu sur sa tête. Ce seroit un grand exemple des veangeances du ciel ; mais ce n'est pas sur la terre que le ciel exerce ses jugemens ; s'il vouloit protéger parmi nous l'innocence opprimée, ne seroit-il pas plus juste de faire mourir le juge inique avant qu'il eût consommé son crime ?

Combien de fois n'a-t-on pas cité ces paroles de l'évêque de Sénez à Louis XV : *Avant quarante jours Ninive sera détruite ;* le roi mourut en effet dans les quarante jours. Mais tous ceux qui ont connu l'évêque de Sénez savent très-bien qu'il n'eut jamais dessein d'attacher un sens prophétique à ces paroles ; et l'exorde de l'oraison funèbre qu'il fit pour ce prince, le prouve suffisamment. Son intention étoit uniquement de porter dans le cœur du roi des craintes salutaires, bien éloigné de croire qu'il dût vérifier si promptement cette espèce de prédiction.

On a cité une prophétie du P. Beauregard, jésuite, prononcée dans l'église Notre-Dame de Paris, quelque temps avant la révolution :

« Oui, vos temples, Seigneur, seront dé-
» pouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre
» nom blasphémé, votre culte proscrit. Mais,
» qu'entends-je, grand Dieu! que vois-je?
» Aux saints cantiques qui faisoient retentir
» les voûtes sacrées en votre honneur, suc-
» cèdent des chants lubriques et profanes. Et
» toi, divinité infâme du Paganisme, impu-
» dique Vénus, tu viens ici même prendre
» audacieusement la place du Dieu vivant,
» t'asseoir sur le trône du Saint des Saints, et
» recevoir l'encens coupable de tes nouveaux
» adorateurs! »

Quand le P. Beauregard annonçoit cet événement, il n'étoit pas nécessaire de posséder l'esprit prophétique pour en prévoir le prochain accomplissement. Tout alors portoit les symptômes d'une révolution; et le peu de foi qui restoit en France, devoit faire présumer que la religion auroit beaucoup à souffrir dans ces orages. J'ai quelquefois entendu le P. Beauregard, son ame étoit exaltée et portée à l'exagération; il attaquoit souvent la philosophie moderne; et c'étoit alors une opinion accréditée dans le clergé, que la philosophie détruiroit le trône et l'autel. Long-temps avant l'abbé Beauregard, l'auteur de la tragédie de Didon

l'avoit dit dans son discours à l'Académie; son frère, et la plupart des évêques, ne cessoient de le répéter dans leurs mandemens. On pouvoit donc aisément supposer que les temples seroient bientôt profanés et dépouillés. Quant à l'installation de l'impudique Vénus sur l'autel du Dieu vivant, la prédiction ne s'est pas ponctuellement accomplie. Il est bien vrai qu'on promena en pompe dans les villes et dans les temples quelques impudiques, qui prenoient le titre de déesses de la Raison; mais la plupart de ces déesses étoient bien loin d'être des Vénus; j'en appelle au témoignage de mes compatriotes de Paris qui ont vu ces honorables citoyennes presque aussi laides que leurs sauvages adorateurs. Il est bien vrai encore qu'on a chanté dans les temples des cantiques très-profanes, et même très-féroces; mais comme il faut rendre justice à tout le monde, la vérité oblige de dire qu'on n'y a jamais chanté d'hymnes lubriques. Ces orgies tenoient plus à l'égarement de la raison, qu'à la dépravation des mœurs; et les plus farouches révolutionnaires affectoient même quelques dehors de vertu.

Il ne faut jamais rien conclure des discours d'un missionnaire, parce qu'il a le droit de

prendre le ton inspiré; et qu'il peut arriver, sans miracle, que quelqu'une de ses prédictions s'accomplisse. La chanson connue sous le nom de *Prophétie Turgotine*, est bien plus étonnante encore que le discours du P. Beauregard (1).

---

(1) Cette chanson fut composée douze ans avant la révolution. On y trouve quelques couplets remarquables.

On verra tous les états
Entre eux se confondre;
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre.
Des biens l'on fera des lots
Qui rendront les gens égaux:
Le bel œuf à pondre.

Plus de moines langoureux,
De plaintives nones,
Au lieu d'adresser au cieux
Matines et nones,
Nous verrons ces malheureux
Danser abjurant leurs vœux:
Galantes chaconnes.

A qui devrons-nous le plus?
C'est à nôtre maître,
Qui se croyant un abus,
Ne voudra plus l'être, etc.

POMME D'ADAM.

Le fruit défendu étoit-il une pomme?

Of man's first disobedience, and the fruit,
Of that forbidden tree whose mortal taste
Brought death in to the world, and all our woe
Wiht loss of Eden, etc. . . . .
Sing Heav'nly Muse.

Je chante l'homme en proie aux piéges tentateurs,
Et le fatal péché de nos premiers auteurs,
Qui par le fruit mortel, privés de l'innocence,
Nous léguèrent le mal, le crime et la souffrance.

QUEL est donc ce fruit fatal qui a inspiré à Milton un si beau poème, et causé tant de maux à la triste humanité? Étoit-ce une pomme, une poire, une figue ou un raisin? Si je consulte le savant P. Calmet, qui a discuté la question avec la profondeur et l'étendue convenables, je vois que les avis sont très-partagés. Le rabbin Barcéphas opine pour une grappe de raisin; et la raison qu'il en donne, c'est que le jus de la treille a la perfide vertu de troubler l'esprit, et que l'ivresse ravale l'homme au-dessous de la bête. Mais le jus de la treille n'est pas du raisin; et l'on peut très-bien manger une grappe

de chasselas ou de muscat, sans compromettre la dignité de son rang.

Théodore, Procope et Saint-Isidore de Peluse, opinent pour un figue, et cette opinion est fortement appuyée par l'érudit Goropius. Car, suivant cet illustre auteur, l'arbre dont nos premiers pères étoient le plus près, au moment de leur péché, étoit le figuier, puisqu'ils en prirent les feuilles pour couvrir leur nudité. Or, le fruit du figuier est agréable à l'œil, doux au goût, et peut très-bien soutenir l'éloge qu'en a fait la Genèse : *Erat pulchrum visu et aspectu delectabile; il étoit agréable à l'œil et flatteur à la vue.* D'ailleurs, un proverbe dit : *faire la figue à quelqu'un*, pour dire, se moquer de lui. Or, qui sait si cette expression populaire ne remonte pas jusqu'à la création du monde, et ne provient pas de ce que le Malin *fit la figue* à nos premiers parens, quand il les eut engagés à manger du fruit défendu? Ces considérations sont fortes, et néanmoins le profond Tostat les rejette sans difficulté, et observe judicieusement qu'il n'est pas à présumer que nos premiers pères eussent pris pour se couvrir les feuilles d'un arbre dont le fruit leur eût été si préjudiciable; il est naturel de garder un peu de rancune à ses ennemis.

Des interprètes plus subtils encore que Barcéphas, Tostat et Goropius, ont prétendu que le fruit fatal pouvoit être une cerise. Mais étoit-ce un gros gobet, une griotte, une merise ou un bigarreau ? Tout cela laisse beaucoup d'incertitudes. Enfin, d'autres ont imaginé que l'arbre défendu n'étoit qu'un épi de blé. Mais un épi n'est point un arbre, et le plus beau grain de blé n'a rien de bien appétissant ; le blé n'a de prix que quand il est réduit en farine, et la farine, que quand elle est convertie en gâteaux. Dira-t-on qu'à cette époque les gâteaux croissoient tout formés sur les épis ? Un poète Grec l'assure, en parlant de l'âge d'or ; cependant, dans cette heureuse supposition même, un gâteau n'est point un fruit, et c'est un arbre et un fruit qu'il nous faut absolument.

L'opinion générale tient pour une pomme ; c'est pour la pomme que se sont déclarés les peintres et les artistes ; et quand ils nous représentent Eve offrant du fruit défendu à son mari, ils ne manquent jamais de lui mettre une pomme à la main. D'où vient cette préférence ? On ne voit dans la Genèse aucun passage dont elle puisse s'autoriser ; la Bible parle d'un fruit, mais ne dit pas de quelle espèce il étoit. Il est vrai qu'on trouve dans

Salomon un verset que la plupart des Saints-Pères ont interprété d'une manière allégorique : *Sub arbore malo suscitavi te; ibi corrupta est mater tua; ibi violata est genitrix tua : Je t'ai engendré sous un pommier, c'est là que la mère a connu mes embrassemens, et qu'elle a perdu sa fleur virginale.* Mais tous les Saints-Pères ne sont pas d'accord sur ce texte, et rien n'empêche qu'on ne puisse le prendre dans le sens naturel. Ce qui paroît avoir donné lieu au préjugé général sur la pomme d'Adam, c'est que le mot *malum* a tantôt un sens générique, tantôt un sens particulier. Les Latins disoient : *Malum persicum*, une pêche; *malum aureum*, une orange; *malum granatum*, une grenade; et quelquefois tout simplement *malum*, une pomme.

On connoît diverses espèces de fruits qu'on nomme encore aujourd'hui *pommes d'Adam*, *pommes de Paradis.* Les premiers sont des citrons dont l'enveloppe épaisse est chargée d'aspérités, qu'on appelle *morsures d'Adam*; les seconds sont des espèces de concombres ou de melons. Il est difficile de croire que la mère du genre humain ait voulu perdre toute sa postérité pour un concombre ou un melon; le melon a quelque mérite, mais il ne

croît pas sur un arbre, et la Genèse fait mention expresse d'un arbre.

Toutes ces difficultés ont déterminé le juif Philon à ne voir dans l'aventure de nos premiers parens qu'une ingénieuse allégorie; il a créé, à sa façon, un arbre, un serpent et une pomme; et, si l'on s'en rapporte à lui, la chute d'Eve n'est qu'une description détournée des mystères de l'hymen.

N'en déplaise au juif Philon, cette explication est plus hardie qu'il ne convient; le texte de l'Écriture est positif, et si l'on peut lui donner un sens allégorique, rien n'empêche que la Bible toute entière ne passe pour une suite d'allégories. Un juif pieux ne peut admettre cette conséquence.

Il en est de la côte d'Adam comme de sa pomme. Il arriva vers le 16e siècle qu'un anatomiste d'Italie, en disséquant une femme, lui trouva vingt-cinq côtes. Ce prodige frappa d'étonnement les spectateurs, et l'on s'écria de toutes parts: « Voilà la preuve qu'avant la » création de la femme le nombre de nos côtes » étoit de vingt-cinq. » Le docteur Thomas Brown qui rapporte ce fait, observe qu'Origène et le cardinal Cajetan, n'ont jamais douté que dans le principe, Adam n'eût vingt-cinq côtes,

et que sa ligne masculine n'ait été réduite à vingt-quatre depuis la création de la femme; mais il remarque en même temps que cette opinion n'est point d'accord avec les observations anatomiques; que tous les sujets qu'on dissèque, hommes ou femmes, ont également vingt-quatre côtes; que le sujet dont il est question, fait exception à la règle; et que les mutilations, de quelque nature qu'elles soient, ne passent point des pères aux enfans; il en est d'une côte comme d'une dent ou d'une oreille. Si je fais arracher à mon fils une dent incisive ou une canine, ses enfans n'auront pas pour cela une dent de moins. Si l'on coupe les oreilles à un malfaiteur, sa postérité ne viendra pas au monde esorillée. Il y a des questions qu'il ne convient pas d'approfondir. La côte et la pomme d'Adam sont d'un ordre supérieur; il faut admirer, et ne point discuter.

BÉLISAIRE.

Eut-il les yeux crevés ? Fut-il réduit à mendier son pain ?

Quelle leçon pour l'homme ambitieux, et quel terrible exemple de l'instabilité des grandeurs humaines qu'un héros précipité du faîte des honneurs dans la plus extrême misère, privé de la vue, conduit par un enfant, et réduit à mendier son pain, en répétant : *date obolum Belisario, donnez une obole à Bélisaire.* Que de réflexions n'inspirent pas les tableaux qui nous rappellent cette touchante anecdote! Voilà donc, s'écria-t-on, le prix que les Rois réservent à la vertu! mais les républiques ne sont pas sur ce point plus justes que les rois, et Phocion payant de son argent la ciguë qui doit lui donner la mort, me paroît un exemple bien plus frappant encore que celui de Bélisaire. Il est beau de gémir sur le sort des grands hommes, injustement persécutés; mais avant de verser des larmes, il est quelquefois bon de savoir s'il y a lieu de pleurer. « Consolez-vous, mes » frères, disoit un curé qui avoit attendri » son auditoire, sur un sujet très-pathétique;

» consolez-vous, cela n'est peut-être pas » vrai. »

On peut appliquer à Bélisaire le mot du curé. Nul homme n'eut plus à se plaindre que lui de l'ingratitude de son siècle ; mais rien ne prouve qu'il ait fini ses jours dans une excessive misère. Les premiers écrivains qui rapportent ce fait, sont deux auteurs du seizième siècle, Petr. Crinitus et Raphaël Maffei, qu'on appelle communément *Volaterranus;* ils ne citent aucune autorité, ne rapportent aucun témoignage authentique.

Procope, l'ennemi déclaré de Justinien et de Bélisaire, n'en dit rien dans le libelle qu'il a intitulé *Anecdotes secrètes*, et Agathias, auteur contemporain, garde le même silence. Suidas, Cedrenus et Zonare, racontent à la vérité que Bélisaire tomba dans la disgrâce du prince, et fut dépouillé de ses biens ; mais ils ne disent point qu'on lui ait crevé les yeux, ni qu'il fut réduit à vivre d'aumônes ; et Paul Diacre assure formellement qu'il fut réintégré dans sa fortune et ses dignités. D'où vient donc ce préjugé si généralement répandu contre Bélisaire ? On présume qu'on lui a attribué les malheurs d'un favori de Justinien, nommé *Carpocratien*, qui, après avoir joui de toute la confiance de son maître, fut exilé en Égypte,

et réduit à mendier son pain sur les grandes routes.

Quant à Bélisaire, voici tout ce que l'histoire rapporte de ses malheurs :

En 563, des misérables formèrent une conspiration contre l'Empereur. Ils furent saisis au moment où ils alloient exécuter leur attentat. Des scélérats, jaloux de la gloire de Bélisaire, subornèrent de faux témoins, et firent comprendre cet illustre général au nombre des assassins. On lui lut les accusations portées contre lui, et Justinien se livra aux reproches les plus sanglans. Bélisaire ne répondit que par un noble mépris, et dédaigna de se justifier ; c'étoit au prince peut-être que ce devoir appartenoit. Mais Justinien toujours soupçonneux, versatile et foible, aima mieux écouter une indigne défiance. Bélisaire fut dépouillé de ses charges, gardé à vue, privé de ses domestiques, et condamné à rester sept mois entiers prisonnier dans sa maison. Enfin, le jour de la justice et de la vérité arriva. L'innocence de Bélisaire fut reconnue, et ce grand homme recouvra sa fortune, son rang et la confiance de son maître.

Quel héros eut jamais un plus noble caractère ? quel sujet se distingua par un plus rare dévouement ? Il se signale par les victoires les

plus éclatantes, il soutient de son épée la gloire et l'honneur de l'empire; il se sacrifie pour son maître, et refuse une couronne quand il lui est si facile de cesser d'être sujet; il soumet l'Italie, anéantit la puissance des Goths; et lorsqu'il devroit s'attendre aux plus hautes récompenses, le prince jaloux le rappelle. Bientôt de nouveaux orages se forment contre l'Empire, et sa grande ame oublie ses ressentimens pour combattre encore les ennemis de l'État.

Heureux Justinien, vous étiez né pour argumenter, mais vous avez eu un Tribonien et vous avez publié un Code de lois qui a rendu votre nom immortel; vos États étoient menacés de toutes parts, mais vous avez eu un Bélisaire pour sauver votre Empire. Sans ces hommes célèbres, quel autre souvenir auriez-vous laissé que celui de vos querelles théologiques, de votre entêtement pour les matières dogmatiques, de vos édits pour soutenir vos visions scholastiques, et de vos persécutions contre ceux qui refusoient de s'y soumettre? Vous avez donné de la célébrité aux trois chapitres (1), mais sans les grands hommes

(1) La querelle des trois chapitres se rallioit à l'hérésie de Nestorius. Il s'étoit élevé dans l'église une grave question au sujet de la Sainte-Vierge; il s'agis-

qui ont illustré votre siècle, l'histoire n'eût pas eu un chapitre à consacrer à votre mémoire!

---

soit de savoir si elle étoit *Theotokos* ou *Christo-tokos*, c'est-à-dire si elle étoit mère de Dieu, ou simplement mère du Christ. Nestorius, évêque de Constantinople, soutenoit qu'elle n'étoit que *Christo-tokos;* mais Eusèbe, Saint-Cyrille, Basile, Thalassius, et beaucoup d'autres, soutenoient qu'elle étoit *Theotokos*. On présenta des requêtes à l'empereur; Saint-Cyrille assembla un concile œcuménique à Alexandrie, et fulmina douze anathêmes contre Nestorius. Celui-ci riposta par douze autres anathêmes contre Saint-Cyrille. Après huit ans de débats, il perdit sa cause, et l'empereur Théodose l'exila dans le désert d'Oasis, où il mourut. Mais Nestorius avoit des amis. Ibas, évêque d'Edesse, écrivit contre les anathêmes de Saint-Cyrille; Théodoret, évêque de Cyr, imita son exemple; et comme Théodore, évêque de Mopsueste, passoit pour partager les opinions de Nestorius, on s'échauffa de part et d'autre; et pendant cent ans, l'Eglise fut en proie aux querelles et aux scandales de tous les genres. Justinien prit parti contre les écrits d'Ibas, de Théodore et de Théodoret, qu'on appeloit *les Trois Chapitres*, et rendit un édit contre eux. Le pape Vigile refusa d'y souscrire. Le trouble devint extrême. Justinien essaya de vaincre par la force la résistance de Vigile : le peuple prit parti dans cette affaire. Enfin, un concile condamna les Trois Chapitres; et soit lassitude ou soumission, on cessa d'en parler.

MERVEILLES DU DAUPHINÉ.

Après les sept merveilles du monde, est-il rien de plus célèbre dans nos provinces que les merveilles du Dauphiné?

Un ruisseau ardent qui éteint les flambeaux allumés, et qui allume les flambeaux éteints;

Une montagne inaccessible dont le sommet est plus large que la base;

Une tour dont l'enceinte repousse les animaux venimeux, et ne souffre aucun poison;

Deux cuves prophétiques qui se remplissent d'eau, à jour nommé, l'une pour indiquer les chances de la moisson, et l'autre celles de la vendange;

Des arbres qui se chargent d'une rosée nourrissante aussi précieuse que la manne qui tomboit dans le désert;

Un pré flottant qui avance vers le rivage quand il s'agit de le faucher, et va se replacer dans son lac quand la récolte est faite;

Une fontaine dont les eaux rivales du vin de Bourgogne renouvellent sans cesse le miracle des nôces de Cana:

Quels phénomènes plus rares et plus curieux? Le président Salvaing de Boissieu, les a célé-

brés dans un poème latin (1). L'avocat Chorier qui nous a donné en deux volumes in-folio, l'histoire de sa province, soutient qu'ils surpassent de beaucoup les sept merveilles du monde, et que Louis XI s'enorgueillissoit de posséder une province si fertile en miracles. Saint-Augustin lui-même (2) vante la double vertu de la fontaine ardente; Janus-Cecilius Frey en parle avec honneur dans son livre de *admirandis Galliarum*. Vingt écrivains ont répété ce que Chorier, Boissieu, Saint-Augustin et Frey ont écrit, et pendant long-temps, le Dauphiné a passé, dans le monde, pour une terre de prodiges.

Mais il vient un temps où la foi s'affoiblit,

---

(1) Quà Dracus effræno per inania jugera cursu
Exultat segetum spoliis, Isaræque frementes
In latus urget aquas, locus est ubi turris ad auras
Surgit et audaci vicina cacumine tentat
Sidera; quò nulli subeunt impunè dracones
Nulla que suspensis discurrit aranea telis;
Nulla venena latent, etc.

(2) Et illam quidem fontem non inveni qui in Epiro vidisse se dicerent, ubi faces extinguntur ardentes et accenduntur extinctæ, sed qui in Galliâ similem nossent non longè à Gratianopoli civitate.

S. Aug., *de Civit. Dei*, *lib.* 21, *cap.* 7.

où le merveilleux est réduit à faire place à la réalité. Des hommes froids, sérieux, dénués de préjugés et d'intérêt, ont examiné les sept merveilles du Dauphiné, et ces brillans phénomènes se sont évanouis devant eux, comme les illusions d'un songe à l'instant du réveil.

On a constaté que LA FONTAINE ARDENTE n'étoit qu'un foible ruisseau dont les eaux couloient autrefois sur un fond de matières inflammables. Depuis près de trois cents ans, il s'est creusé un lit nouveau à douze ou quinze pieds au-dessous du premier; ses eaux coulent modestement sans bruit et sans renommée. Lorsqu'il passoit sur ce lit de matières volcaniques, les flammes qui s'en échappoient, traversoient ses ondes et s'élevoient à leur surface, de sorte qu'on pouvoit dire réellement que la fontaine allumoit les flambeaux éteints, et éteignoit les flambeaux allumés. Ce double phénomène n'existe plus aujourd'hui, et la première merveille du Dauphiné se réduit à un petit terrain volcanique de huit pieds de long sur quatre de large.

LA TOUR SANS VENIN est située à une lieue de Grenoble sur la rivière du Drac; on l'appelle aussi *tour du Pariset;* il est faux que les animaux venimeux ne puissent y vivre. On y trouve des serpens et des araignées. Des ama-

teurs y ont porté des crapauds et des vipères, et ces reptiles n'ont pas témoigné le moindre déplaisir dans leur nouveau domicile. La réputation de cette tour ne vient que d'une erreur de nom ou d'une croyance populaire. Près de ce lieu étoit autrefois une chapelle dédiée à Saint-Verain. *Verain* signifie, en langage du pays, *venin*, et comme le peuple attribue toujours aux saints des vertus analogues à leur nom, les dévots du Dauphiné s'étoient imaginés que Saint-Verain préservoit du venin, et que par conséquent sa chapelle et la tour du Pariset devoient être exemptes de serpens et d'araignées, quoique la plupart des serpens et des araignées soient sans venin (1).

---

(1) Lamothe Levayer a fait, dans son Hexameron Rustique, l'énumération des saints auxquels le peuple s'adresse pour la guérison de ses maux. J'en ai déjà indiqué quelques-uns dans le premier volume de cet Ouvrage, à l'article Écrouelles. Voici ceux qui manquent au tableau : à Saint-Pancrace ou Crampace, pour la crampe; à Saint-Acaire pour les acariâtres; à Saint-Claude pour les boiteux (du mot latin *claudicare*); à Saint-Langueur pour les phthysiques; à Saint-Etanche pour les hémorragies; à Saint-Liénard pour les prisonniers; à Saint-Rabboni pour les maris quinteux; à Saint-Prix pour les enfans noués; à Saint-Atourni pour les étourdissemens; à Saint-Fort et à

La montagne inaccessible est aujourd'hui d'un accès assez facile. Elle n'a point, comme on l'a dit, la forme d'une pyramide renversée; sa base est comme celle de toutes les autres montagnes, plus large que son sommet; elle est située à deux lieues, environ, de Die; c'est un roc presque nu, planté sur une autre montagne, et dont le vrai nom est le *Mont-Aiguille*. Gervais de Tilsbury a écrit que les fées s'y rassembloient, qu'elles s'amusoient comme Pénélope à des ouvrages de lin, qu'on y voyoit souvent flotter des toiles d'une finesse et d'une blancheur éclatante, chef-d'œuvre de leurs mains industrieuses. Ces fées se sont depuis converties en paysans, qui savent par des routes escarpées, se rendre au sommet de la montagne, et vont y faire blanchir la toile que leurs femmes ont fabriquée. Il est

---

Saint-Guinefort pour les foiblesses; à Saint-Boniface pour l'embonpoint. Les cuisiniers ont pour patron Saint-Just, à cause des sauces; les nattiers, la Nativité; les cardeurs de laine, la Madeleine; les boulangers, Saint-Michel, à cause des miches; les lavandiers, Saint-Blanchard; les meuniers, Saint-Wast, pour faire aller le moulin.

Festus rapporte que les dames romaines, en mal d'enfant, s'adressoient à la nymphe Egérie.

constant que l'abord de ce rocher est difficile; mais il n'est pas impraticable, on y parvient avec quelques efforts.

En 1492, Charles VIII chargea Antoine de Ville, gouverneur de Montelimart, d'en tenter l'escalade. Antoine étoit un homme intrépide; il y fit planter des échelles, y grimpa le premier, fit grimper avec lui plusieurs personnes de sa suite, et même un curé. Le vingt-huit juin, il en prit possession au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit et de Saint-Charlemagne, y fit dire la messe, planta trois croix et revint triomphant à son château. Il trouva sur le plateau du roc une belle prairie et une garenne habitée par des chamois, pour lesquels cette montagne étoit tout l'univers. Il en estima la circonférence à une lieue, la longueur à un quart de lieue, la largeur à un trait d'arbalète, c'est-à-dire à deux ou trois cents pieds environ. Rabelais prétend qu'on y trouva des moutons; mais c'est un conte de Rabelais.

Les cuves prophétiques sont connues sous le nom de *cuves de Sassenage*. Ce sont deux pierres creusées dans une grotte, auprès du village de ce nom, à une lieue de Grenoble. Elles avoient autrefois la vertu de s'em-

plir tous les ans, au jour des Rois, et d'annoncer l'abondance ou la stérilité de l'année, suivant la quantité d'eau qu'elles renfermoient. C'étoit une pieuse adresse de quelques habitans de ce lieu qui tiroient parti de ce prodige, et savoient faire venir l'eau dans les cuves par des routes inconnues; il n'en vient plus aujourd'hui; le miracle a cessé avec la foi des fidèles et les recherches indiscrètes des curieux. La grotte de Sassenage servoit autrefois de palais à la fée Mélusine, quand elle abandonnoit le château de Lusignan pour visiter l'ancienne maison de Sassenage, qui lui attribuoit son origine; maintenant plus de cuves prophétiques, plus de fées : la triste réalité a détruit tous les brillans édifices de l'imagination.

La manne de Briançon n'est point une rosée céleste, un miel aérien qui vient se déposer sur les branches des mélèzes, pour fournir un purgatif aux maîtres apothicaires du Dauphiné; c'est le suc de ces arbres qui transsude de leurs rameaux et se coagule à leur surface. Ce phénomène est commun aux érables, aux frênes, et à beaucoup d'autres arbres.

Le pré qui tremble n'est qu'un assemblage d'herbes et de roseaux réunis par le limon des eaux et quelques plantes aquatiques; ce pré flotte sur l'eau comme les petites îles du lac de Tivoli et celles de Saint-Omer. Il est situé à une lieue et demie de Gap. On assuroit autrefois qu'il venoit se faire faucher de lui-même, et qu'il s'en alloit dès que l'ouvrage étoit fait; il ne manquoit pour achever le miracle, que de le faire danser au son d'une flûte, comme les îles flottantes d'un marais de Lybie, dont parle Martianus Capella.

La fontaine vineuse tient son urne bachique dans le village d'Argenson, auprès de Gap. C'est une eau minérale qu'on dit spécifique contre les fièvres, les obstructions et le rhumatisme. Mais on doute que nos gourmets s'en accomodassent en guise de Champagne ou de Bourgogne. La saveur acidule qu'elle contracte en passant sur des lits de matières ferrugineuses, lui donne un goût légèrement vineux; c'est une qualité qu'elle partage avec toutes les sources de ce genre, ce qui ne l'élève pas même aux honneurs du vin de Surène et de Brie.

Ce qui fait beaucoup de tort aux sept mer-

veilles du Dauphiné, c'est que ceux qui les vantent le plus, ne sont d'accord, ni sur le nombre, ni sur le mérite et le rang de ces merveilles. Aimar de Falcoz qui vivoit sous François Ier, en cite quinze, le médecin Jean Tardin les réduit à trois, d'autres n'en admettent que quatre; ceux qui tiennent pour le grand nombre, vantent surtout le *ruisseau de Barberon, et la grotte de Notre-Dame de la Balme.*

Le ruisseau de Barberon a, comme les cuves de Sassenage, le privilége d'annoncer les bonnes et les mauvaises années. Il déborde ou se tient dans son lit suivant les temps de fertilité ou de disette.

La grotte de Notre-Dame de la Balme est dans le Viennois; son intérieur est enrichi de congélations et de stalactites; elle renfermoit autrefois un lac terminé par un gouffre affreux, dont le seul bruit portoit la terreur dans l'ame, et dont les eaux courroucées engloutissoient en un instant tous les corps qu'on leur confioit; mais aujourd'hui, l'humeur de ce lac est changée, et devenue douce et paisible; la grotte n'offre plus qu'un petit ruisseau timide, que les ardeurs de l'été dessèchent quelquefois tout à fait. Celui de Barberon a beaucoup

aussi perdu de sa vertu, et quelques personnes ont cru reconnoître que, semblable à tous les ruisseaux, il débordoit quand il étoit trop plein, et se tenoit dans son lit quand les pluies n'excédoient pas la mesure ordinaire. Voilà donc à quoi se réduisent tant de brillans phénomènes qui faisoient jadis l'honneur d'une province! Avouons que la raison et la vérité sont deux grandes ennemies du genre humain!

URINES.

Ont-elles une vertu pathognomonique? indiquent-elles la nature des maladies?

Il ne faut point être délicat quand on est médecin : rien n'est vil aux yeux du sage. Convaincu que la nature est également admirable dans toutes ses productions, il voit du même œil et les flots du Pactole qui roulent sur un sable d'or, et ces filets d'une liqueur orangée qui s'échappent tous les jours de nos viscères. Aucun obstacle ne décourage l'ami des sciences et de la nature. A combien d'expériences périlleuses et rebutantes ne se livre pas le physicien qu'enflamme l'amour de l'humanité! N'a-t-on pas vu Pilatre-Desrosiers faire passer dans ses poumons des gaz homicides, et les rendre en torrens enflammés? ne l'a-t-on pas vu se faire descendre dans les cuves des brasseurs pour s'y procurer le plaisir de l'asphyxie? N'a-t-on pas admiré, il y a quelques années, le courageux dévouement du docteur Dupuytren, qui, sans égard pour les réclamations de son odorat, pénétra vivant dans les gouffres infects consacrés à *Vénus Cloacine*? Et l'on trouveroit, après de si nobles exemples,

de petits savans musqués qui dédaigneroient de fixer leurs regards sur les urines! Le grand Hippocrate, ce divin fondateur de la médecine, cet auguste vieillard de Cos, cet illustre descendant d'Esculape et d'Hercule, ne crut point dégénérer de la noblesse de ses aïeux, en s'occupant de ces matières. Lisez ses Aphorismes, ses Prognostics, et le livre qu'il a intitulé *Koakai*, et vous verrez que ces objets sont à ses yeux des sources fécondes et inépuisables de considérations qui éclairent et guident l'homme de l'art, et constituent, en grande partie, la médecine *séméiotique*. J'aime à lire le premier paragraphe des Prognostics de ce grand homme.

« Il est important, dit-il, que le médecin » sache se faire une sorte de science prophé- » tique, car en paroissant connoître égale- » ment le présent, le passé et l'avenir, en » rappelant aux malades quelques détails qui » échappent à leurs souvenirs, il donne de lui » une bonne opinion, et dispose les sujets à » s'abandonner aux traitemens. »

Des malins concluront peut-être, de ce passage, que le divin Hippocrate avoit lui-même un petit grain de charlatanisme; mais il faut les laisser faire : ce qui nous reste, à

nous, c'est de revenir à nos urines. On a publié en divers temps des ouvrages sur cette matière, tels que le *Véritable Médecin des Urines*, le *Miroir des Urines*, et d'autres livres d'un titre aussi noble. A la ville, à la campagne, les *ara-noctis* ont été l'objet d'une multitude de spéculations. Charlatans de la foire, hermites, bergers, tout le monde a voulu se mêler de lire dans les urines. Daniel Leclère assure que dans le temps où la médecine étoit exercée par des prêtres, toute la science résidoit dans l'inspection des urines. On les leur apportoit à l'église; ils les considéroient avec attention, et établissoient leurs jugemens sur les phénomènes qu'ils y remarquoient. Quelques nuages blanchâtres s'élevoient-ils sur un horizon d'ambre et d'or? le signe paroissoit favorable, le malade étoit sûr d'une prompte guérison. Des taches rougeâtres, mêlées d'un sédiment épais, rouloient-elles sur un fond obscur et nébuleux? la maladie étoit grave; on devoit s'attendre à une crise prochaine et périlleuse. Il étoit établi en principe que l'urine, pour être d'un caractère louable, devoit être d'une couleur citrine un peu foncée, et correspondre par sa quantité à la quantité de liquide qu'on avoit avalé.

Il n'est pas de docteur qui ne convienne que dans l'état de maladie les urines ne soient différentes de ce qu'elles sont dans l'état de santé, et qu'un habile médecin ne puisse tirer de leur inspection des signes propres à déterminer son jugement, à fixer la période de la maladie, ses degrés, sa terminaison heureuse ou funeste. Dans les maladies aiguës, c'est surtout par les urines que les crises se manifestent. Quel est le médecin qui, dans ses visites, ne réclame le vase prophétique et ne consulte exactement le miroir des urines? Mais ce moyen de conjecture n'est qu'une partie très-accessoire de la *séméiotique*, c'est-à-dire de la science des symptômes. C'est surtout par l'état du pouls, le jeu de la respiration, et celui des autres fonctions vitales, que le médecin peut juger de la situation des malades. Les urines sont souvent fautives et trompeuses. Le célèbre Tissot déclare nettement que quiconque prescrit un médicament sur la seule inspection des urines, est un fripon, et que quiconque en fait usage est un sot. Zimmerman dit qu'un médecin sage et éclairé doit négliger l'étude des urines quand il peut faire usage des autres signes. Boerhave prétend qu'il faut être dans le délire pour juger d'une maladie sur les urines; et Frédéric Hoffman regarde l'usage de consulter

les urines, comme un préjugé fortifié par l'habitude et la routine, mais indigne de tout homme judicieux.

Après de semblables autorités, qui osera consulter les charlatans? Par quel privilége particulier tout le secret des maladies seroit-il déposé dans les urines? Quelle prédilection la nature auroit-elle pour ce genre de sécrétion? Il est constant que dans l'état de maladie nos humeurs changent et s'altèrent. Tantôt la fermentation de la bile se manifeste par une teinte jaune et safranée répandue sur toute l'habitude du corps; tantôt le mouvement du pouls est irrégulier; tantôt le cours de nos évacuations est suspendu, la transpiration interceptée, son odeur même altérée; ce n'est donc que par la réunion de tous ces signes qu'on peut former des conjectures, établir un jugement. Ce qui démontre jusqu'à l'évidence la sottise et l'ignorance des médecins des urines, c'est qu'il n'en est pas un seul qui ne soit tombé dans les piéges qu'on lui a tendus. Il y a quelques années qu'un prophête en urines avoit acquis une grande vogue à Paris; un malin lui présenta deux fioles sur lesquelles il le pria de vouloir bien lui donner son avis: l'une contenoit l'urine d'un ânon, l'autre celle d'un homme fort, robuste et bien portant. Le

docteur jugea que la première étoit celle d'une femme grosse, l'autre celle d'une pulmonique. J'ai moi-même été témoin d'une expérience semblable. On vantoit beaucoup, dans un château, le savoir et la perspicacité d'un médecin des urines. On proposa de mettre sa science à l'épreuve. On renferma, dans la même fiole, de l'urine d'une brebis, d'un cheval et d'une génisse : on soumit le tout à l'examen du docteur, qui déclara que la jeune dame dont on lui présentoit l'urine avoit des affections nerveuses, des maux de tête, et des dispositions prochaines à la fièvre.

On a répété mille fois ces épreuves, et mille fois l'on s'est convaincu que tous les savans en urines n'étoient que des charlatans qui vivoient de l'ignorance et des bontés du public.

ÉTOILE.

Bonne ou mauvaise étoile.

S'IL est vrai que les étoiles soient à des distances incommensurables de nous; s'il est vrai que *Sirius*, la seule dont on ait pu calculer l'éloignement, soit six mois à nous envoyer sa lumière; si les astres innombrables que nous voyons briller dans l'immensité de l'espace, sont des soleils, qui ont eux-mêmes leurs planètes et leurs mondes à éclairer, il est bien difficile de croire que chaque bourgeois de notre petit globe ait à son service une étoile régulièrement occupée du soin de son ménage. Quand notre vanité avoit fait de notre grain de poussière le centre du monde; quand un docteur, fier de son bonnet, avoit imaginé que l'homme étoit le Roi de l'univers, que le ciel étoit créé pour ses menus plaisirs, et que Dieu avoit semé les étoiles comme la poussière, uniquement pour réjouir la vue d'un Iroquois ou d'un Lapon, alors il étoit permis de croire que chacun de nous avoit sa bonne et sa mauvaise étoile.

Maintenant que la modestie a repris ses

droits, que de Rois nous sommes devenus sujets, qu'il est bien démontré que notre petite planète n'est qu'un point imperceptible dans le grand œuvre de l'univers, comme la moindre parcelle de métal dans le rouage d'une pendule, il faut bien renoncer à l'honneur d'avoir un astre pour un intendant, et se résigner à faire ses affaires soi-même.

Mais si les étoiles ne s'occupent pas de régler nos destinées, sommes-nous libres de les régler nous-mêmes? Notre sort est-il entre nos mains? N'est-il pas quelque pouvoir supérieur qui nous assujettit à ses calculs, et nous soumet invinciblement à ses combinaisons? On voit tous les jours des gens que le destin semble avoir marqués pour victimes; on en voit d'autres qui paroissent faits pour jouir de toutes ses faveurs.

OEdipe naît sur le trône; un oracle prédit qu'il tuera son père; pour éviter l'accomplissement de cet oracle, on ordonne qu'il soit tué lui-même; un valet lui perce les pieds, et le laisse pendu à un arbre. Un pâtre sensible et compatissant, le détache et le porte à la cour du roi de Corinthe; la reine, qui n'a point d'enfant, prend pitié de lui et l'élève. A dix-huit ans, un autre oracle lui ordonne d'aller chercher son père. Il se met en

route ; il rencontre un homme qui l'insulte ; il le tue ; cet homme est son père. Il arrive à Thèbes ; on lui propose une énigme, en le prévenant que celui qui la devinera aura l'honneur d'épouser la reine ; il est assez habile pour trouver le mot ; il épouse la princesse ; cette princesse est sa mère. Le ciel se fâche, et envoie la peste. OEdipe découvre l'affreux mystère de sa destinée ; dans son désespoir, il se bannit, se crève les yeux, et va traîner le reste de ses jours dans l'exil, la misère et les souffrances. Quel sort affreux !

Des savans fiers et hautains vous diront que l'homme est indépendant de la nature, qu'il n'est sujet à aucune puissance, et que la prudence seule vaut tous les dieux : *Nullum numen abest si sit prudentia.* Je les prie de me dire si la prudence d'OEdipe pouvoit le sauver de l'abîme de maux dans lequel la fatalité sembloit avoir pris plaisir à le plonger ? N'avoit-il pas bien droit de s'écrier :

Misérable vertu, nom stérile et funeste,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste,
A mon noir ascendant tu n'as pu résister ;
Je tombois dans le piége en voulant l'éviter.
Un dieu plus fort que moi m'entraînoit vers le crime :
Sous mes pas fugitifs il creusoit un abîme,

Et j'étois malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave et l'instrument.
Voilà tous mes forfaits; je n'en connois pas d'autres :
Impitoyables Dieux! mes crimes sont les vôtres.

Cet ascendant de la fatalité est si frappant, que la plupart des anciens ont fait du Destin l'arbitre souverain du ciel et de la terre; c'est l'opinion d'Homère. « Quand le magna- » nime Hector, dit Voltaire, veut combattre » le magnanime Achille, et que pour cet » effet il se met à fuir de toutes ses forces, » et fait trois fois le tour de la ville avant de » combattre, afin d'avoir plus de vigueur; » quand Homère compare Achille aux pieds » légers, à un homme qui dort (1); quand » madame Danier s'extasie d'admiration sur » l'art et le grand sens de ce passage; alors » Jupiter veut sauver le grand Hector qui » lui a fait tant de sacrifices, et il consulte » les destinées. Il pèse dans une balance les

(1) Homère ne compare point Achille à un homme qui dort : c'est une plaisanterie de Voltaire; il dit seulement qu'Achille poursuivant Hector se flatte à chaque instant de l'atteindre, mais qu'Hector lui échappe toujours; semblable à ces ombres fugitives qu'un vain songe présente à notre imagination, et qui se dérobent à nos efforts quand nous voulons les saisir.

» destins d'Hector et d'Achille ; il trouve que » le Troyen doit être absolument tué par le » Grec ; il ne peut s'y opposer, et dès ce » moment, Apollon, le génie gardien d'Hec» tor, est obligé de l'abandonner. »

Homère n'est pas le seul des beaux génies de l'antiquité qui ait prêché le dogme de la fatalité, le divin Platon pense à peu près comme lui. S'il n'admet point l'action d'une force aveugle, il veut au moins que le sort de l'univers dépende d'une puissance suprême, dont rien ne sauroit arrêter, suspendre, contrarier les décrets.

Cléanthe me rappelle sans cesse cet axiome redoutable : *Fata volentem, nolentem trahunt ; la main du Destin entraîne l'homme bon gré malgré*. Si de l'antiquité je redescends dans nos siècles modernes, Saint-Augustin et Saint-Thomas ne me rassurent pas davantage ; je vois partout une puissance qui dispose de moi à sa fantaisie, et me fait accomplir ses volontés à peu près comme les directeurs des *Fantoccini* et des *Puppi* font mouvoir leurs acteurs ; cela n'est-il pas un peu humiliant ?

Mais d'un autre côté l'ingénieux Sénèque me rend quelque espérance. Il m'apprend, à la vérité, qu'un Être-Suprême règle tout, que rien dans l'univers ne s'accomplit qu'en vertu

de ses lois, et que je suis moi-même soumis invinciblement à ses décrets; mais il m'assure en même temps que si tous les pouvoirs procèdent de lui, toutes les volontés n'en procèdent pas; de sorte qu'en accomplissant ses arrêts, je puis encore jouir d'une sorte d'indépendance.

Ces idées me paroissent fort satisfaisantes, et me laissent au moins quelque portion de souveraineté; je me vois tout à la fois serviteur et maître, prince et sujet; je ressemble au Centenier de l'Évangile, qui recevoit des ordres et en donnoit; j'ai, comme lui, mes supérieurs et mes inférieurs; j'obéis aux premiers, je commande aux seconds; c'est le sort de tout ce qui existe dans la nature.

Pour que l'homme fût en effet le roi de l'univers, il faudroit qu'il en fût le créateur; il faudroit qu'il pût assujettir la nature toute entière à ses caprices, à ses besoins, à ses intérêts, à ses plaisirs; il faudroit qu'il pût régler la marche des astres, déranger le cours des saisons, disposer des élémens. Mais s'il n'a pas seulement le pouvoir de créer une goutte d'eau, de quel droit veut-il se dire le monarque du monde? Il est évident que tout est ordonné, prévu, calculé, que tout s'accomplit par des lois immuables, que notre

petite planète ne joue qu'un rôle très-subalterne dans le grand spectacle de l'univers; qu'enfin notre existence, notre fortune, notre tempérament, nos humeurs, dépendent souvent d'une infinité de causes nécessaires et inévitables.

Vous êtes né, il y a trente ans, à Quimper-corentin : dépendoit-il de vous de naître à Paris ou à Rome trente ans auparavant? Votre cher père, qui étoit avocat, vous a donné, à huit ans, un précepteur qui, avec l'aide de Dieu et de sa férule, est parvenu à vous inculquer un peu de latin dans la tête; à dix-huit ans, on vous a fait étudier les Pandectes et le Digeste, et vous êtes devenu vous-même un avocat assez loquace. N'est-il pas vrai que si votre cher père eût été bûcheron, au lieu d'être docteur en droit, vous eussiez vraisemblablement fait des fagots ou fendu du bois, au lieu d'étudier les Pandectes?

Une jeune et riche Basse-Bretonne, charmée de vos moyens oratoires, vous a donné sa fortune et sa main; vous avez acheté des terres, des prés, des bois; vous êtes devenu le plus opulent particulier de votre endroit. Mais la révolution est survenue; un comité révolutionnaire vous a déclaré aristocrate, chouan, royaliste; on a ravagé vos terres, fauché vos

prés, pris votre place auprès de votre chère moitié; étoit-il en votre pouvoir de vous opposer à la révolution, d'arrêter sa marche, de prévenir ses désordres? N'est-il pas clair que vous avez été dénoncé, proscrit, ruiné, outragé nécessairement? Direz-vous maintenant, comme P. Syrus:

Fortuna nulli plusquàm consilium valet.
La fortune n'est rien; notre prudence est tout.

Votre prudence ne peut s'exercer que dans l'étendue de votre domaine. Il en est de la constitution de l'univers, comme de la constitution des empires; tous les degrés de pouvoirs sont réglés. Le maire est soumis au sous-préfet, le sous-préfet au préfet, le préfet au ministre, et le ministre au prince d'où procède toute autorité. Si vous n'êtes que maire de village, vous pourrez répartir l'impôt des portes et fenêtres, signer les passeports, faire tenir les rues propres, inspecter les guinguettes, régler les places au marché; mais vous n'aurez jamais l'honneur de lever des armées, de déclarer la guerre aux souverains, de proposer des lois, de rendre des décrets; à moins que la nature ne vous ait départi un peu d'intelligence, d'adresse et d'ambition; dans ce cas, vous pourrez améliorer votre sort, et vous élever jusqu'au rang de président de canton, de

conseiller d'arrondissement, de candidat au Corps Législatif; c'est en ce sens seul qu'on peut dire que l'homme habile fait soi-même son étoile.

On cite quelques hommes d'une nature supérieure qui, par la force et l'étendue de leur esprit, la puissance de leur caractère, semblent dominer les événemens et maîtriser la fortune; mais ces hommes rares n'impriment pas le premier mouvement aux circonstances ils savent seulement les asservir à leur génie. Les circonstances sont comme des chances du jeu : le joueur le plus habile perd la partie s'il n'a pour lui le dez ou les cartes.

Nous tenons aux objets qui nous environnent par tant de liens, nous leur touchons par tant de surfaces, qu'il est impossible que nous évitions leur action; circonstances favorables, habileté à s'en saisir, voilà votre bonne étoile; circonstances fâcheuses et maladresse, voilà votre mauvaise étoile.

PLUIES DE PIERRES, PLUIES DE SANG, PLUIES DE PETITS POIS.

SECTION Ire.

Quand Tite-Live, Pausanias, Pline, Solin, Diodore de Sicile, Julius Obsequens, et beaucoup d'autres auteurs de l'antiquité, nous racontent que, de leurs temps, on a vu pleuvoir des pierres, on est tenté de rire de leur simplicité, on les regarde comme de bonnes gens dont l'âge affoiblit les sens et appauvrit la raison. On compare orgueilleusement nos connoissances modernes avec celles des temps passés, on se pavane d'être né dans un siècle de lumières, et l'on croit avoir répondu à tout par un persifflage ou un bon mot. Mais enfin la vanité a son terme comme toute autre chose, et c'est souvent lorsqu'elle se croit au plus haut période de la gloire, que l'expérience et la sagesse lui préparent les plus tristes humiliations.

Nous sommes assurément un peuple très-savant. Si vous en doutez, voyez la plupart de nos jeunes gens. Admirez avec quelle confiance ils parlent de tout, décident de tout,

et font le procès à nos poètes, à nos littérateurs, à nos artistes, sans connoître le plus souvent la mesure d'un vers, les parties d'une phrase, un mot de Cicéron, de Quintilien ou de Laharpe. Il en est à peu près de même de nos jugemens sur l'histoire, la physique, les sciences naturelles. Tout ce qui choque nos idées est rejeté avec mépris et dérision; et tandis que nous faisons les esprits forts sur mille objets que révéroient nos aïeux, nous allons escalader le galetas d'un tireur d'horoscope pour savoir ce que l'avenir nous réserve de bonheur ou d'infortune.

Une pluie de pierres est assurément un phénomène très-singulier; mais une pluie de grèle seroit aussi un phénomène très-merveilleux si nous n'avions pas l'habitude de voir l'eau se convertir en glace pendant nos tristes et rigoureux hivers. Et qu'on nous dise aussi par quel secret artifice se forment ces perles, ces diamans, ces pierres si polies, si dures, si brillantes que notre luxe et leur rareté ont fait nommer pierres précieuses?

Long-temps avant que nous eussions été nous-mêmes témoins de ces pluies de pierres qui sont devenues si fréquentes depuis quelques années, les anciens avoient pris soin de constater ces phénomènes, et d'en transmettre

le souvenir à la postérité. La plus ancienne pluie de pierres dont il soit fait mention dans l'histoire romaine, est celle qui arriva sous le règne de Tullus Hostilius, après la ruine d'Albe. « On vint, dit Tite-Live, annoncer » au sénat et au roi qu'une pluie de pierres » étoit tombée sur le mont Albain. Le prince » étonné de ce prodige, envoya des com- » missaires pour le vérifier, et l'on acquit la » certitude qu'il étoit tombé une pluie de » pierres semblables à ces grêles que les ora- » ges rassemblent et versent sur la terre (1). »

Long-temps auparavant les Grecs avoient fait des observations semblables. La seconde année de la 78e olympiade, il étoit tombé dans la Chersonèse de Thrace, une pierre d'un volume considérable, d'une couleur grisâtre et aduste. Cet événement parut si extraordinaire, qu'il fut consigné dans les fastes publics. Les mauvais plaisans en conclurent que le ciel étoit une vieille masure dont les voûtes commençoient à tomber en ruines.

La pierre de la mère des Dieux, si célèbre à Rome, étoit venue du ciel, et ressembloit parfaitement à celle de la Chersonèse de Thrace. Sa chute avoit eu lieu à Pessinunte,

(1) Tite-Live, liv. 1, chap. 31.

en Phrygie, et les prêtres la gardoient avec beaucoup de vénération. C'étoit, dit Arnobe, une pierre d'un volume médiocre, de couleur noire, de substance anguleuse et métallique. Un oracle rendu à Rome, portoit que les destinées de l'empire iroient toujours croissant, si l'on pouvoit se procurer ce précieux talisman. On envoya une ambassade en Phrygie. Scipion Nasica portoit la parole; il fit valoir les liens de parenté qui unissoient les Romains et les Phrygiens par Énée; il parla de la puissance de son pays, de la protection qu'on accorderoit à Pessinunte, et les prêtres consentirent à lui livrer la pierre sacrée. Elle fut portée à Rome en procession, exposée à la vénération publique, et l'on institua une fête annuelle en son honneur.

On en conservoit une pareille auprès du temple de Delphes, et le peuple lui donnoit une origine plus merveilleuse encore. C'étoit, disoit-on, la pierre même que l'on avoit présentée à Saturne pour l'avaler; mais que ce Dieu l'ayant trouvée trop difficile à digérer, avoit pris un vomitif, l'avoit rendue, et qu'elle étoit tombée dans la Grèce. Cette tradition est certifiée par Pausanias et par Nonnus.

Le premier écrivain qui ait parlé avec quel-

que précision des pierres atmosphériques, est un philosophe du sixième siècle, nommé Isidore, et dont la vie a été écrite par Damascius son disciple. Cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous; mais Photius nous en a conservé des fragmens dans sa bibliothèque. Isidore rapporte qu'il avoit vu des pierres tomber du ciel; que cette pluie avoit eu lieu sur le mont Liban, et qu'elle avoit été accompagnée d'un globe foudroyant et lumineux. Ces phénomènes sont les mêmes que ceux qu'on a observés de nos jours.

Tout ce qui vient d'en haut et surpasse l'état habituel de nos connoissances, a quelque chose de si merveilleux, qu'il ne faut pas s'étonner si les peuples de l'antiquité ont attaché quelque idée superstitieuse à ces pierres atmosphériques. La religion et le charlatanisme s'en emparèrent. Les prêtres supposèrent que ces pierres étoient inspirées, qu'elles parloient à merveille et possédoient la vertu prophétique. Ils les plaçoient dans les temples, et contrefaisant adroitement une voix étrangère, comme font aujourd'hui nos ventriloques, ils leur faisoient rendre des oracles. Damascius rapporte qu'un médecin de son temps, nommé Eusèbe, en portoit une dans son sein, et

qu'il la faisoit jaser à merveille, ce qui donnoit, de lui, la plus haute idée à ses malades.

Il n'est pas de siècle qui ne fasse mention de quelque nouvelle chute de pierres. En 452 il en tomba encore trois dans la Thrace, semblables à celles qu'on avoit recueillies du temps de Cécrops. Nos chroniques modernes citent plusieurs événemens du même genre.

Cardan rapporte qu'en 1506, on vit tomber en Italie, près de l'Adda, environ douze cents pierres, dont une pesoit cent vingt livres, et une autre soixante. Le célèbre Gassendi, dont l'exactitude égaloit le savoir, raconte que le 27 novembre 1627, le ciel étant très-clair, il vit arriver du ciel, vers les dix heures du matin, sur le mont Vaisien, en Provence, une pierre enflammée qui paroissoit avoir quatre pieds de diamètre. Elle étoit entourée d'un cercle lumineux de diverses couleurs, passa à cent pas de deux hommes, qui ne la jugèrent élevée que de trente à trente-six pieds. Elle faisoit un sifflement pareil à celui d'une fusée d'artifice, et répandoit une odeur de soufre brûlé. Elle tomba à trois cents pas du lieu où étoient ces deux hommes; elle s'enfonça de trois pieds en terre, et fit éclater plusieurs pierres voisines. Elle étoit d'une

couleur obscure et métallique, et pesoit cinquante-quatre livres; on la conserve encore à Aix en Provence.

Le même phénomène se renouvela en 1706 à Larisse, en Macédoine. La pierre céleste pesoit soixante-douze livres, sentoit le soufre, et fut jetée par un petit nuage, qui creva avec un grand bruit.

Le 29 juin 1750, il tomba à Nicor, près de Coutances, une pierre d'un poids considérable, avec tous les phénomènes observés en pareille circonstance. Mais la plus volumineuse que l'on connoisse, est celle d'Ensisheim en Alsace, qui se précipita sur la terre en 1492, et pèse, dit-on, trois cents livres. Il est heureux que ces météores ne soient pas aussi communs que la pluie, la neige et la grèle, car il n'y auroit plus de sûreté sur notre petite planète. Cependant, depuis un siècle, ils se sont multipliés prodigieusement, ce qui feroit croire que le ciel est plus en colère contre nous qu'à l'ordinaire. On trouve dans l'Histoire naturelle de l'Air, par l'abbé Richard, un rapport très-circonstancié sur une pluie de ce genre, qui arriva en 1768 dans le Maine; car il faut remarquer que c'est surtout aux Normands et aux Manceaux que le ciel paroît en vouloir.

« Pendant l'orage qu'on essuya dans le mois
» de septembre 1768, aux environs du châ-
» teau de Lucé, dans le Maine, il y eut un
» coup de tonnerre, qui fut suivi d'un bruit
» tout à fait semblable au mugissement d'un
» bœuf, ce qui se fit entendre dans un es-
» pace d'environ deux lieues. Quelques par-
» ticuliers qui se trouvoient dans la campa-
» gne, près de la paroisse de Périgué, cru-
» rent apercevoir dans l'air un corps opaque,
» qu'ils virent tomber rapidement sur une
» pelouse, dans le grand chemin du Mans.
» Ils se rendirent aussitôt sur le lieu, et y
» trouvèrent une espèce de pierre enfoncée
» dans la terre. Elle étoit d'abord brûlante;
» mais elle se refroidit ensuite au point qu'ils
» purent la manier et l'examiner. Elle pesoit
» sept livres et demie, et sa forme étoit trian-
» gulaire, c'est-à-dire qu'elle présentoit trois
» cornes arrondies, dont l'une enfoncée dans le
» gazon, étoit de couleur grise, et les deux au-
» tres extrêmement noires. L'Académie royale
» des sciences, à laquelle on envoya un morceau
» de cette pierre, en fit faire l'analyse par quel-
» ques-uns de ses membres, qui déclarèrent
» que la pierre ne devoit point son origine
» au tonnerre, qu'elle n'étoit point tombée
» du ciel, qu'elle n'avoit pas été formée non

» plus de matières minérales mises en fusion » par le feu du tonnerre. Ils reconnurent » que c'étoit une espèce de pyrite, qui n'a» voit rien de particulier que l'odeur de foie » de soufre qui s'en exhaloit pendant sa dis» solution par l'acide marin. Cent grains de » cette substance donnèrent par l'analyse huit » grains et demi de soufre, trente-six de » fer, et cinquante-cinq et demi de terre » vitrifiable. »

Une pluie de pierres est une chose si extraordinaire, il paroît si étonnant que des pierres qui n'ont pu monter au ciel en descendent, que les corps les plus savans ont pris le parti, jusqu'à ces derniers temps, de nier la réalité du phénomène. Aristote, en parlant de la pierre tombée dans la Thrace, déclare positivement qu'il ne croit point qu'elle soit venue du ciel; il veut qu'elle ait été enlevée et transportée par un vent très-impétueux. Pline convient que la plupart des naturalistes étoient de cet avis. Freret a fait une dissertation expresse pour prouver que les pluies de pierres atmosphériques n'avoient jamais eu lieu, qu'elles avoient été produites par des éruptions volcaniques, et chassées ou par la force de l'explosion, ou par l'impétuosité des vents. Il prétend que le

mont Albain avoit été autrefois un volcan, et que s'il tomba des pierres sur son sommet, c'est que le volcan se rouvrit. Le sculpteur Falconet, qui a composé un gros volume d'injures contre Pline, cite tout ce que ce grand écrivain a dit des pluies de pierres, pour prouver qu'il n'est qu'un ignorant et un sot. Des auteurs moins fiers que Falconet, ont pensé que les savans de l'antiquité avoient été trompés par les apparences; qu'ils avoient vu, en effet, ces pierres tomber du ciel, mais qu'étrangers aux connoissances de l'électricité, ils n'avoient pas réfléchi qu'elles avoient été chassées de leur lit par une explosion souterraine, et lancées dans les airs, d'où elles étoient retombées par la loi de la gravitation. D'autres ont cru que les pierres trouvées dans l'intérieur de la terre, brûlantes et exhalant une odeur sulfureuse, avoient été frappées de la foudre à la place même qu'elles occupoient, et mises en fusion par une action aussi rapide qu'inconnue.

Il falloit enfin, pour éclaircir tous les doutes, qu'une compagnie aussi savante que l'Institut, il falloit que des hommes judicieux et éclairés, trouvassent une occasion d'examiner le fait, et de l'analyser avec toute l'attention et la sagacité qu'on peut

attendre des naturalistes et des physiciens de nos jours. Cette occasion s'est trouvée le 26 avril 1803. On annonça qu'il étoit tombé une quantité considérable de pierres atmosphériques à l'Aigle, dans le département de l'Orne. Les femmes qui travailloient à la campagne avoient cru la fin du monde arrivée; des paysans s'étoient jetés la face contre terre, invoquant la miséricorde de Dieu; on citoit des curés, des vicaires et des ex-seigneurs, qui n'avoient eu que le temps de soustraire leur tête au courroux du ciel en se cachant derrière des arbres.

Rien ne pouvoit arriver plus à propos que cette nouvelle : c'étoit précisément l'époque où les physiciens de Londres et ceux de Paris, s'occupoient à examiner des phénomènes semblables qui avoient eu lieu dans l'Inde, en Provence et en divers endroits de l'Angleterre. Mais comme le fait n'étoit encore attesté que par des Normands, on crut devoir prendre des renseignemens ultérieurs.

L'Institut imita la prudence de Tullus Hostilius, et députa un de ses membres pour vérifier le phénomène; cet honneur fut confié à M. Biot : il étoit difficile de faire un meilleur choix. M. Biot porte dans tous les objets de ses études, une justesse d'idées, un esprit

d'observation souvent très-rares dans des hommes plus âgés que lui, car M. Biot n'avoit alors que vingt-sept ans. Pour satisfaire aux vœux de la classe, il partit de Paris le 16 juillet, et se rendit dans les lieux où le météore avoit été observé; il apporta toute l'attention qu'on pouvoit désirer dans une circonstance si importante pour les sciences. Il ne laissa pas un lieu sans le visiter, pas un témoignage sans le recueillir, l'analyser, le vérifier ; et par l'exactitude et la précision de ses recherches, il parvint à former une somme de preuves physiques et morales, qui ne laissèrent plus de prétexte à l'incrédulité ; il constata les faits suivans :

A une heure après midi, lorsque le ciel étoit serein, lorsque l'horizon ne présentoit dans toute son étendue que quelques nuages grisâtres qui n'attristoient point la beauté de ce jour, on aperçut de Caen, de Pont-Audemer, des environs d'Alençon, de Falaise et de Verneuil, un globe enflammé, d'un éclat très-brillant, et qui se mouvoit dans l'atmosphère avec beaucoup de rapidité. Quelques instans après, on entendit à l'Aigle et autour de cette ville, dans un arrondissement de plus de trente lieues de rayon, une explosion vio-

lente qui dura cinq à six minutes. Les premières détonnations ressembloient à trois ou quatre coups de canon tirés à peu de distance; elles furent suivies d'une espèce de décharge semblable à une fusillade, et terminées par un épouvantable roulement qu'on eût pris pour celui de tous les tambours d'une armée.

Ce bruit partoit d'un petit nuage qui avoit la figure d'un rectangle, et dont le plus grand côté étoit dirigé de l'est à l'ouest; il parut immobile pendant tout le temps que dura le phénomène. Seulement les vapeurs qui le composoient, s'écartoient momentanément de différens côtés, par l'effet des explosions successives; ce nuage étoit très-élevé dans l'atmosphère. Car les habitans de deux villages, éloignés l'un de l'autre de plus d'une lieue, le virent dans le même temps, comme au-dessus de leur tête. Partout où il planoit, on entendit des sifflemens semblables à ceux d'une pierre vigoureusement lancée par une fronde, et l'on vit en même temps tomber une multitude de corps solides que l'on recueillit, et qui se sont trouvés exactement semblables à ceux que l'on connoissoit sous le nom de *pierres météoriques*. Soumises à l'analyse, elles ont donné du soufre, du fer à l'état métallique, de la silice, de la magnésie et du nickel;

elles n'ont dans tout le règne minéral aucun analogue. M. Biot constata que la direction du météore étoit précisément celle du méridien magnétique, remarque importante et qui pourroit jeter un grand jour sur ce phénomène, si elle éoit justifiée par des observations subséquentes.

Voilà donc un de ces prodiges de l'antiquité que notre légèreté rejetoit avec tant de mépris, le voilà prouvé sans réplique, et l'on peut établir actuellement comme un fait positif, que les pluies de pierres sont non seulement possibles, mais qu'elles ont eu lieu assez fréquemment. Si les anciens eussent eu comme nous des académies, des instituts, des sociétés savantes; s'ils eussent pris la précaution de vérifier par des actes légaux et authentiques, les événemens extraordinaires dont ils ont été témoins, ils auroient également travaillé pour leur gloire et notre instruction, et nos sciences seroient aujourd'hui plus avancées.

Mais d'où viennent ces pierres? par quelle extraordinaire singularité sont-elles portées dans les airs, enveloppées d'un globe lumineux? Quelle cause produit ces terribles détonnations qui accompagnent leur chute? Il est évident qu'elles ne sont point des produits volcaniques; car il n'existe de volcans, ni dans

le Maine, ni dans la Normandie, ni dans l'Alsace et la Provence. Elles ne sont point chassées de l'intérieur de la terre par la foudre souterraine; car on trouveroit des traces de ces éruptions, on entendroit le bruit de la foudre; elles retomberoient sur la terre sans appareil, sans globe, sans détonnation, et par le seul effet de la gravitation.

Quelques physiciens ont présenté diverses hypothèses. Les uns veulent qu'elles descendent de la lune, que la lune dans son courroux s'agite jusqu'au fond de ses entrailles, anime la fureur de ses volcans, et nous lance, sans égard pour la supériorité de notre rang, ces grêles de pierres qui portent l'effroi dans nos campagnes. Il ne faut pour cela qu'une force de projection quadruple de celle d'un boulet de calibre lancé avec deux livres de poudre. Dans ce cas, la pierre sortiroit de la sphère d'activité de la lune, et se précipiteroit dans la nôtre par la force de l'attraction. Mais comment supposer que la lune dont l'humble destination est de nous servir de satellite, se révolte contre ses maîtres, et pousse l'oubli de toute bienséance, jusqu'à nous lancer des pierres? Les idées révolutionnaires existeroient-elles jusque dans les astres? D'ailleurs, si la lune n'a point d'atmosphère, ainsi qu'on le sup-

pose, comment auroit-elle des volcans? une pierre jetée de la lune viendroit-elle sur un char de feu au milieu du tonnerre et des éclairs, comme le Jupiter des anciens? tant d'honneur est-il dû aux productions d'une petite planète subalterne? Ces difficultés ont forcé les savans à chercher une autre hypothèse.

Pline rapporte qu'à l'époque où tomba la pierre météorique de la Chersonnèse de Thrace, on voyoit une comète sur l'horizon. Or, qui sait si ces pierres qui parcourent l'atmosphère dans des globes enflammés, ne sont pas de petites comètes, ou des fragmens de comètes, qui, se trouvant engagés dans l'atmosphère de la terre, s'y enflamment et détonnent? N'a-t-on pas découvert, tout récemment, des planètes du plus petit module, et qui sont comme les pygmées de l'empire céleste? Oui, mais pour l'honneur du ciel, des comètes doivent avoir un certain volume, et parmi les pierres qui sont tombées à l'Aigle, on en a recueilli quelques-unes qui ne pesoient que deux gros et demi, et ressembloient à de petites trufes. Ne seroit-ce pas trop humilier les comètes que de les réduire à cette dimension?

Enfin, d'autres physiciens ont imaginé que les métaux pouvoient être réduits à l'état gazeux; que dans cet état ils pouvoient se

combiner avec le fluide atmosphérique, nager dans son étendue, et reprendre ensuite leur forme primitive par des circonstances qui nous sont inconnues. On appuie cette conjecture sur un phénomène qui eut lieu le 4 juin 1731, à Lessay, près Coutances. L'air étoit ébranlé par des coups de foudre extraordinaires; tout le ciel étoit en feu, depuis l'horizon jusqu'au zénith; des traits enflammés se croisoient comme dans un feu d'artifice; et de toutes parts il tomboit des gouttes de métal embrasé et fondu; les bestiaux furent tués, plusieurs édifices réduits en cendres; la terreur étoit générale. C'est le seul météore de ce genre qu'on ait observé et décrit.

Toutes ces hypothèses ont été examinées par les savans, et l'on est obligé de dire que dans l'état actuel de nos connoissances, on n'est pas encore assez avancé pour prendre un parti. Il est fâcheux que l'opinion qui fait venir ces pierres de la lune, n'ait pas eu plus de succès; elle pouvoit ouvrir un vaste champ aux conjectures et aux espérances.

Qui sait si les volcans de la lune ne recèlent pas quelque riche mine d'or ou de diamant, qu'elle pourroit envoyer, un jour, sur notre globe nécessiteux? Qui sait si quelque Empédocle nouveau ne s'est pas jeté

dans un de ces volcans, comme notre Empédocle de Sicile, et si quelque heureuse explosion ne pourroit le jeter sur notre terre, ce qui nous mettroit à portée de comparer les philosophes de la lune avec les nôtres? Qui sait si quelque poète, historien, musicien, grammairien de la lune, ne pourroit s'aviser de rouler quelques feuilles de ses ouvrages autour d'une pierre volcanique, pour nous donner ainsi des nouvelles de son habitation et de son esprit? Enfin, qui sait si l'on n'auroit pas retrouvé, un jour, ces fioles qui, suivant l'Arioste, contiennent notre bon sens, et que la lune garde dans ses magasins? Que de trésors et de curiosités ne pourroit-on pas acquérir par ce moyen!

SECTION II.

Pluie de petits pois.

Tandis qu'on s'occupoit de ces pensées, voici que des nouvelles d'Espagne nous font part d'un phénomène aussi merveilleux que celui des pierres météoriques. Au mois de mai 1803, à la suite d'un grand orage, une pluie de graines inconnues survient dans le royaume de Léon, et l'on en recueille plus

de neuf quintaux. Elles étoient presque rondes, très-blanches, dures, plus petites qu'un petit pois, et de la famille des papillonacées ou légumineuses, mais ne ressembloient à aucune graine connue de notre globe. Le célèbre botaniste Cavanille les a observées, analysées, et n'a pu leur assigner aucune dénomination. Vous verrez qu'elles viennent de la lune. Il est probable que le temps de la moisson n'est pas le même dans cet astre que sur la terre. Des moissonneurs ou des herbières auront laissé tomber quelque gerbe de ces plantes; un coup de vent les aura emportées hors de l'atmosphère lunaire, et poussées jusque dans la sphère d'activité de la terre; en vertu des lois de la gravitation, elles seront arrivées à sa surface, et leur force de projection les aura dirigées, juste, dans le royaume de Léon. Peut-être aussi le magasin d'un marchand *grainier* ou *grainetier*, se sera trouvé voisin d'un volcan, le volcan aura emporté les petits pois, et versé sur notre globe les neuf quintaux de graines qu'on a ramassées. Si ces conjectures se vérifioient, il en résulteroit un point d'histoire astronomique très-curieux, c'est que les habitans de la lune ressemblent beaucoup à ceux de la terre, qu'ils mangent comme nous des petits pois au mois de mai,

qu'ils ont par conséquent des jardiniers, des cuisiniers et des estomacs friands. On ignore pourquoi l'on n'a pas songé à les servir en entremets sur les tables d'Espagne, il paroît qu'on a mieux aimé les manger en vert. Cavanille en a semé une grande partie dans le jardin botanique de Madrid ; il en a aussi envoyé au Jardin des Plantes de Paris; mais il est à présumer que notre sol n'est pas propre à la culture des légumes de la lune ; car depuis ce temps, on n'a plus entendu parler de ces graines extraordinaires ; sans cela, nous aurions pu savoir ce que valent les petits pois de l'autre monde.

Cette pluie miraculeuse fut annoncée, il y a sept ans, comme un fait positif, et les savans se livrèrent à ce sujet à mille conjectures différentes. Les esprits sages attendirent que le phénomène fût vérifié, et se persuadèrent que, quand même une pluie de graines extraordinaires seroit tombée dans le royaume de Léon, on pourroit leur assigner encore une origine terrestre ; car elles auroient pu être apportées d'Afrique par une trombe, qui les auroit fait voyager à de grandes distances. Il faut, dans toutes les circonstances de ce genre, se souvenir de la dent d'or, se demander d'abord si le fait est vrai, et l'expliquer ensuite.

SECTION III.

Pluies de sang, de lait, de cendres, d'argent.

S'il ne faut pas toujours se moquer des anciens, il ne faut pas, non plus, les admirer toujours. Par exemple, Pline, Solin, Tite-Live, Julius Obsequens, parlent en cent endroits divers de pluies de sang, de lait, de briques, de laine, d'argent, de lambeaux de chair; il est évident qu'ils ne sont alors que les échos du peuple, car d'où viendroient ce sang, ce lait, ces morceaux de chair? Faudroit-il avoir de nouveau recours à la lune? supposer qu'il s'est donné quelque grand combat dans cette petite planète? imaginer quelque désastre dans les cuisines des restaurateurs? supposer qu'on a laissé répandre dans le ciel le lait de la chèvre Amalthée? Lamothe Levayer, sur la foi d'Avicenne, qui n'en a jamais parlé, cite une pluie d'hommes : il est vrai qu'il n'en tomba qu'un; mais, dans ces sortes de cas, le nombre ne fait rien à l'affaire. Seroit-ce quelque nouveau Vulcain que Jupiter auroit précipité de l'Olympe? Il faut être bien ami du merveilleux pour rapporter de semblables rêveries.

Qu'il soit tombé quelquefois des pluies rouges, c'est un phénomène qu'on peut expliquer

par des causes naturelles. En 1669, les murs et les maisons de la ville de Châtillon-sur-Seine furent couverts de taches nombreuses, à la suite d'une pluie rougeâtre, épaisse et visqueuse. On supposa avec raison que cette pluie provenoit des mares voisines, dont les eaux jaunes et stagnantes avoient été enlevées par de violens tourbillons. En 1744, lorsque Gênes étoit en proie à toutes les horreurs de la guerre, il tomba une pluie de sang au faubourg de Saint-Pierre d'Aréna. Le peuple fut consterné de ce prodige. Les physiciens constatèrent que cette couleur provenoit d'une terre rougeâtre que le vent avoit enlevée sur le sommet d'une haute montagne, et dont les particules s'étoient mêlées aux gouttes d'eau. On voit assez souvent tomber des pluies jaunes ou rouges dans le voisinage des grandes forêts de sapin. Ce phénomène vient de se renouveler tout récemment. On lisoit, il y a quelques mois, dans les papiers allemands :

« Il est tombé, le 17 mai 1810, à deux » lieues de Hermanstadt en Transylvanie, pen- » dant près d'un quart d'heure, une pluie de » couleur de sang, à la suite d'un orage ac- » compagné de forts coups de vent dans la » direction du sud-ouest. Un médecin qui se » trouvoit sur les lieux en a recueilli environ

» une bouteille, et l'a remise à un habile chi-
» miste pour en faire l'analyse. Cette eau est
» presque insipide et sans odeur. Combinée
» avec les acides sulfurique, nitreux, muria-
» tique, gallique, avec les alcalis fixes, l'acé-
» tite de plomb, l'eau de chaux, le mercure,
» l'esprit de savon, elle n'a éprouvé aucune
» précipitation, et rien perdu de sa couleur.
» Traitée avec une dissolution d'alun et l'al-
» cali fixe, elle s'en est dépouillée ; mais le
» précipité qui a eu lieu l'a conservée, ce qui
» semble indiquer que le principe colorant de
» cette pluie appartient au règne végétal. »

Après cette description, on observoit que le lieu où elle étoit tombée en plus grande quantité, étoit situé à deux lieues d'une assez longue chaîne de hautes montagnes couvertes de forêts de sapins en pleine floraison. Cette circonstance suffit pour expliquer le phénomène, s'il a eu lieu. On a remarqué, dans le Nord, qu'à l'époque où les sapins sont en fleurs, il tombe souvent des pluies jaunes tirant sur le rouge. On attribue cette circonstance aux poussières fécondantes des arbres, qui, portées par le vent dans les nues, en colorent les vapeurs, et donnent à la pluie qui en résulte une teinte rouge. L'abbé Richard en cite plusieurs exemples dans son Histoire naturelle de l'air.

Il arrive quelquefois aussi que l'on prend pour des pluies de sang les taches rouges que laissent, sur les murs, les papillons qui sortent de leur coque. Il ne faut qu'avoir élevé quelques vers à soie pour connoître ce phénomène. En 1608, à Aix en Provence, les murs des maisons se trouvèrent couverts de taches rouges que le peuple prit pour l'effet d'une pluie de sang; mais Peiresc, conseiller au parlement de Provence, et l'un des hommes les plus habiles de son siècle, démontra, par la distribution même de ces taches qui se trouvoient sous des voûtes et dans plusieurs endroits à l'abri de la pluie, qu'elles ne pouvoient être une pluie de sang, et qu'elles provenoient évidemment de ces traces de liqueur roussâtre que déposent les papillons lorsqu'ils viennent d'éclore; et comme le nombre de ces insectes étoit alors très-considérable, tous les esprits raisonnables furent de son avis.

Gaffarel, dans ses *Curiosités inouies*, a fait mention d'une pluie de sang tombée en Suisse en l'an 1454, et qui laissoit sur les habits des empreintes de croix rouges. Le savant Père Kircher rapporte qu'en 1588 on en vit de pareilles à Paris; et lui-même a été témoin d'un semblable phénomène arrivé en 1560, à Naples et en plusieurs endroits de l'Italie; mais les

croix étoient grises au lieu d'être rouges, et le savon les emportoit. Le Père Kircher attribue ce phénomène aux exhalaisons minérales du Vésuve, qui avoit subi précédemment une violente éruption. Il suppose que la forme de ces croix se trouvoit dans le tissu même des étoffes, et qu'elle provenoit de quelques matières employées à leur fabrication, plus propres que les autres à recevoir et conserver les esprits de soufre, de nitre et de vitriol dont ces exhalaisons étoient chargées. Il fit à ce sujet de nombreuses expériences qui répondirent toutes à ses conjectures. On doit, en général, se défier de toutes les idées superstitieuses. Le ciel ne fait que très-peu de miracles. Si ce phénomène eût été envoyé d'en haut pour faire rentrer les pécheurs en eux-mêmes, pourquoi ces croix auroient-elles disparu au savonnage? Dieu ne les auroit-il pas empreintes de manière à ce qu'elles résistassent à tous les efforts des blanchisseuses?

Quant aux pluies d'argent, de lait, de lambeaux de chair, de laine et de briques, on peut encore les expliquer facilement. Dion est le seul qui parle des premières. Il dit qu'elles teignoient le cuivre au point de le faire prendre pour de l'argent, et que cette couleur dura trois jours. On peut trouver facilement la cause

de ce phénomène, s'il est vrai qu'il ait eu lieu, dans la volatilisation d'une grande quantité de parties de mercure qui se mêlèrent à la pluie et retombèrent avec elle. Celles de lait n'étoient vraisemblablement que des eaux blanchâtres teintes par des matières crétacées, et poussées dans les airs par des tourbillons. Les lambeaux de chair n'étoient que des pierres rougeâtres lancées par des volcans; car Pline dit que ces chairs étoient dures, et ne se corrompoient point à l'air. La laine n'étoit probablement que le duvet dont se couvrent plusieurs plantes, telles que les peupliers au temps de leur floraison; et l'on pourroit encore justifier la pluie d'hommes de Lamothe Levayer par l'existence d'une trombe qui auroit emporté dans les airs le pauvre malheureux dont il parle. Ce phénomène eut lieu dans le grand ouragan qui arriva en Bourgogne dans l'année 1732 (1).

(1) Il est démontré, par des faits incontestables, que la violence des vents peut porter des débris d'incendie, des cendres de volcan et des corps très-pesans à des distances considérables. Dion Cassius rapporte qu'à l'époque de la terrible éruption du mont Vésuve, décrite par Pline, le vent porta les cendres et la fumée que vomissoit ce volcan, non seulement au-delà de Rome, mais jusqu'en Egypte. En 1718, un bâtiment

français expédié de Marseille pour la Martinique, fut couvert, pendant douze heures, d'une brume de cendres qui couvrit le pont à la hauteur de trois doigts. Le même jour on avoit éprouvé à l'île de Saint-Vincent un tremblement de terre accompagné de vents furieux. Cette île est percée de vastes grottes souterraines remplies de matières sulfureuses et nitreuses. On peut donc vraisemblablement présumer que ces matières étant venues à s'enflammer, poussèrent au loin de vastes monceaux de cendres que le vent porta jusque sur les mers. Mais au moment où le vaisseau fut atteint de cette brume, il étoit à plus de cent lieues de l'île. Quelle force prodigieuse ce phénomène ne suppose-t-il pas dans la violence des vents? Ce fait n'est point tiré des relations infidèles de la plupart des voyageurs; il est attesté par des procès-verbaux, par des dépositions qui ne laissent aucun doute sur sa certitude.

Depuis que cet article a été écrit, le phénomène des pluies de pierres s'est renouvelé dans la commune de Charsonville, près d'Orléans. Le 23 novembre 1810, à une heure et demie après midi, un globe de feu détonna avec un bruit extraordinaire, et laissa tomber trois pierres très-volumineuses; l'une d'elles pesoit quarante livres, et s'enfonça dans la terre à près de trois pieds de profondeur.

HOMME, FRONT DE L'HOMME.

L'homme est-il le seul de tous les animaux dont le front soit élevé vers le ciel?

S'il vous arrive quelquefois de parcourir, comme moi, les rayons de ces nombreuses bibliothèques qui bordent les allées des boulevards, et les parapets de nos quais; si vous ne dédaignez pas l'antique poussière dont ils sont couverts, vous y trouverez souvent des ouvrages curieux et inconnus, que les bibliographies des Osmont et des Debure n'ont jamais indiqués, et qui ne sont pas toujours indignes des regards d'un curieux. Il y a quelque temps, qu'en m'amusant ainsi à augmenter mes connoissances bibliographiques, ma main tomba sur un livre intitulé: *Aristotelis aliorumque problemata, etc.* J'ai toujours fait un grand cas d'Aristote, et quoiqu'il soit aujourd'hui fort décrié dans nos écoles, je ne l'en regarde pas moins comme un des plus beaux génies de l'antiquité. On lui reproche beaucoup d'absurdités; mais, qui nous assure que ces absurdités sont de lui? que les moines, que les scholastiques des siècles

barbares n'ont pas mêlé leurs idées, leurs raisonnemens, leurs subtiles puérilités aux belles conceptions de ce grand philosophe? Est-il probable que l'homme dont les idées sont si profondes, quand il s'agit de littérature, de poésie, de dialectique, que l'homme qui a étudié avec tant de soins l'histoire naturelle des animaux et leur anatomie, qui a su réduire à des règles mathématiques les procédés du raisonnement, qui nous a donné les moyens les plus sûrs d'éviter l'erreur, soit tombé lui-même dans tant d'erreurs ridicules? qu'il se soit contredit avec une inadvertance qu'on pardonneroit à peine au plus étourdi des écoliers? En ouvrant cette *collection de problêmes* que le hasard venoit de m'offrir, je m'attendois à trouver des questions curieuses, et je jouissois d'avance du plaisir de comparer les connoissances anciennes avec les connoissances modernes. Mon attente n'a point été tout à fait trompée, car l'auteur de ce recueil ne s'est pas contenté de réunir les problêmes d'Aristote, il y a joint ceux de beaucoup d'autres savans, tels qu'Alexandre d'Aphrodisée, Marc-Antoine Zimaret, Jules Scaliger, etc. Tous ces problêmes ont pour objet des questions de physique et d'histoire naturelle; c'est, en quelque sorte, une petite

Encyclopédie philosophique, un code de toutes les connoissances qu'on possédoit au 16[e] siècle, et au commencement du 17[e]. Ce petit livre, rédigé par Ange Politien, a été publié pour favoriser la propagation des sciences, et étendre les lumières ; vous allez voir jusqu'à quel point l'auteur a réussi.

Le premier problême est relatif à l'homme. On demande pourquoi il est de tous les animaux le seul dont le front soit élevé vers le ciel. J'ai toujours admiré ces beaux vers d'Ovide :

Prona que cum spectent animalia cætera terram
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit et erectos ad sidera tollere vultus.

Sous le joug de l'instinct, les animaux penchés,
Tous baissent leurs regards à la terre attachés :
L'homme, lui seul debout, la tête redressée,
Elève jusqu'au ciel sa vue et sa pensée.

Ce privilége est fort honorable pour l'homme ; mais je n'ai jamais cru qu'il fût vrai. Mon auteur n'en doute pas, et voici ses raisons. Il déclare, au nom des savans, que l'homme a le front élevé pour six raisons. La première, parce que Dieu l'a voulu ainsi (celle-ci auroit pu le dispenser des cinq autres ; mais il continue) ; la seconde, parce qu'il est de

l'essence de tout ouvrier de faire son second ouvrage meilleur que le premier; or, Dieu ayant commencé la création par les animaux, et leur ayant fait d'abord la tête basse, il s'aperçut que cette disposition n'étoit pas trop heureuse, et quand il en fut à l'homme, il se corrigea, et lui donna une direction plus distinguée, en lui tournant la tête vers le ciel. La troisième raison, c'est que vous et moi sommes appelés au royaume des cieux, et qu'il convient qu'un monarque ait habituellement les yeux fixés sur ses états. La quatrième, c'est qu'entre l'homme et Dieu il existe une analogie évidente, et qu'ainsi nous devons tourner nos regards plutôt vers lui que vers les animaux qui sont privés du même avantage. La cinquième, c'est que, suivant Aristote, l'homme est en quelque sorte un monde abrégé, qu'il est de sa nature le monarque et le souverain des animaux, et qu'un prince doit avoir la tête haute et le regard fier, pour imposer davantage à ses sujets. Enfin, la sixième, c'est que les formes doivent être analogues entre elles, et convenir au caractère de chaque individu; or, le corps de l'homme étant droit, sa tête doit être droite; car, rien ne seroit plus ridicule, sur le cou d'un homme, qu'une tête de cerf ou de bélier;

la vue seule des tableaux qui représentent Lycaon, suffit pour nous en convaincre.

Cette raison paroît la meilleure ; mais il n'est pas vrai que l'homme soit de tous les animaux le seul dont les regards se portent vers le ciel : l'orang-outang, qui marche droit comme l'homme, jouit du même privilége. Les oiseaux à long cou, tels que *l'oiseau royal*, *le secrétaire*, *la grue*, sont, sous ce rapport, beaucoup mieux partagés que nous. *Faire la grue* est une expression proverbiale, pour dire regarder en l'air ; et c'est parce que le peuple est toujours disposé à chercher des merveilles en l'air, qu'on l'a nommé *le peuple grue*. Le *pinguoin* et *le manchot*, sont encore plus remarquables sous ce rapport. Le manchot à bec tronqué est absolument droit, tout son corps est porté par ses deux pattes sur une ligne verticale, et ses yeux sont fortement dirigés vers le ciel. Les *pinguoins* et *les manchots* ne volent pas, car ils sont dénués d'ailes ; mais ils se promènent en petites troupes, avec beaucoup de gravité, chacun gardant le rang qui lui est assigné. D'ailleurs, les oiseaux ont sur l'homme un avantage qui leur permet beaucoup mieux qu'à lui de contempler le ciel, c'est que chez eux, la paupière supérieure au lieu de s'abaisser comme

la nôtre, se relève, tandis que la paupière inférieure remonte. Beaucoup de quadrupèdes, quoique marchant inclinés vers la terre, ont cependant une organisation visuelle plus propre à considérer le ciel que la terre, et leurs yeux embrassent souvent un plus grand arc de l'horizon que le nôtre.

Notre vanité nous inspire plus souvent que notre raison. Si nous avons quelque supériorité sur les autres animaux, c'est bien plus sous le rapport de l'intelligence, que sous celui des formes physiques. Une taille droite a son mérite; mais le raisonnement, voilà ce qui nous distingue éminemment de toutes les créatures.

EXCOMMUNIÉS.

Sont-ils sujets à maigrir ?

J'ai toujours eu beaucoup de respect pour le roi Robert, qu'on a surnommé *le Pieux, le Dévot.* Il donnoit beaucoup d'argent aux pauvres, il composoit des hymnes, chantoit au lutrin les jours de fête, et quand il sortoit, il se faisoit accompagner de douze pauvres montés sur douze ânes, en honneur des douze Apôtres et de l'âne de Betphagé. Toutes ces bonnes qualités ne l'empêchèrent pas, néanmoins, d'être excommunié, pour avoir épousé sa cousine Berthe sans la permission du Pape. C'étoit alors un grand malheur. Quand il fut excommunié, tous ses officiers l'abandonnèrent comme un réprouvé; le peu de gens qui lui restèrent fidèles, passoient au feu les plats qu'on lui servoit, comme on passe les lettres au vinaigre, pour se préserver de la peste. Aujourd'hui on est plus aguerri ; on supporte assez bien les excommunications, et l'on vit, tous les jours, avec une foule d'excommuniés très-aimables, schismatiques-grecs, calvinistes, luthériens, sociniens, quakers,

anglicans, anabatistes, moravistes, jansénistes, etc.; les esprits sont devenus très-accommodans. Mais autrefois un excommunié étoit un grand sujet d'horreur; un homme voué à la peine du dam devoit être réprouvé dans ce monde-ci et dans l'autre. Il étoit de foi qu'un excommunié ne pouvoit plus profiter sur terre, qu'il devoit tomber en langueur, et s'éteindre, à petit feu, dans l'amaigrissement et le marasme; ce sort étoit tellement inévitable, qu'il frappoit jusqu'aux animaux. Le P. Gazée, jésuite, en cite un exemple bien touchant.

Un abbé de Corbie, nommé Conrad, voulant se laver les mains, déposa près de lui une bague précieuse dont il ornoit son doigt annulaire. Quand il voulut la reprendre, il ne la retrouva plus. On la chercha en vain dans le couvent, le coupable parvint à se dérober à toutes les perquisitions. Dans cette extrémité, l'abbé eut recours aux foudres de l'excommunication; l'anathême tomba sur un corbeau qui avoit emporté la bague. L'oiseau sentit le coup, et se confina dans son nid, avec une tristesse et une langueur extraordinaires (1).

(1) Vix sacro sanctæ fulminaverant diræ
En ruere ab alto, mutus et repentinâ

Ce changement subit fit naître des soupçons; on chercha la bague, et elle fut trouvée dans le nid du corbeau, sur quoi l'excommuni-

Langoris aurâ sideratus horrere.
Hinc ægram anhelo trahere spiritu vitam,
Junctâ ciborum nauseæ diarrheâ,
Dirâ que verminatione torqueri,
Oculos que fieri lippus et pedem claudus
Sensim que vestis plumea in solum spargi
Et fluere ab alis sponte remiges plumæ.

Pia Hilaria Angelinî Gazæi.

Le P. Gazée avoit tiré cette anecdote d'une chronique de l'abbaye de Corbie (en Allemagne), où l'on trouve beaucoup d'autres historiettes du même genre. On y voit, par exemple, l'histoire d'un chien qui vivoit l'an 887, et qui étoit un modèle de dévotion; il écoutoit la messe avec recueillement, se levant, s'agenouillant, se prosternant toutes les fois qu'il étoit nécessaire. Il observoit les jours maigres avec tant de scrupule, que toutes les caresses imaginables ne l'auroient pas décidé à ronger le plus petit os un jour d'abstinence. S'il apercevoit quelques chiens prêts à salir les murs de l'église, il couroit aussitôt et alloit les mordre avec un saint zèle; s'ils aboyoient dans la cour, il ne manquoit pas de sortir doucement et d'aller les mettre à la raison. La vie de ce vertueux chien a été publiée dans les Mélanges de l'académie des Curieux de la Nature, en 1686.

cation fut levée, et le malade reprit aussitôt sa gaîté, son appétit et son embonpoint.

C'étoit une chose fort commune autrefois que d'excommunier tous les animaux qui pouvoient nuire aux fidèles. Saint-Bernard nous apprend lui-même qu'il excommunioit les mouches, *excommunico eas*. Saint-Loup, évêque de Troyes, garantit de mouches les boucheries de la ville, en excommuniant ces insectes. Il arrivoit quelquefois que l'on procédoit contre eux suivant toutes les formes judiciaires. L'official leur faisoit donner une citation; on leur constituoit un défenseur officieux; on prenoit défaut contre eux s'ils ne comparoissoient pas; et si le cas étoit urgent, on les condamnoit par contumace. Au commencement du seizième siècle, les rats ayant causé beaucoup de ravages dans le diocèse d'Autun, le promoteur les assigna à l'officialité : Chassanée, célèbre avocat, se chargea de leur cause; il parut à l'audience, et demanda d'abord la remise à quinzaine, attendu que ses parties n'avoient pu fournir encore leurs moyens de défense. Le délai expiré, il comparut de nouveau, et représenta que les chats étant en embuscade sur les routes, les

rats n'avoient pu obtempérer à la citation, pourquoi il demandoit qu'il fût accordé aux défendeurs un sauf-conduit, avec prolongation de sursis. Mais la cour, sans avoir égard aux représentations de maître Chassanée, et considérant que les défendeurs étoient dûment atteints et convaincus des délits à eux imputés, les déclara *bannis et excommuniés, et leur enjoignit de vuider le territoire dans les vingt-quatre heures, sous plus grande peine.* On trouve une sentence semblable rendue par l'official de Troyes contre les insectes qui dévoroient les vignes. On étoit généralement convaincu alors que ces pauvres animaux n'en pouvoient réchapper, et qu'ils périssoient infailliblement.

Pourquoi les mêmes procédés ne réussissent-ils plus aujourd'hui? les mouches et les rats seroient-ils devenus, comme les hommes, d'une constitution plus robuste? auroient-ils acquis un certain degré de philosophie qui fait que l'excommunication a maintenant plus de peine à prendre sur eux? Il est certain qu'on ne trouveroit pas aujourd'hui un promoteur ou un official qui voulût se commettre avec ces animaux. Il est certain que, loin de maigrir, on ne voit que des excommuniés qui fleurissent et

prospèrent. Les Suédois, les Danois, les Anglais, les Hollandais, n'ont-ils pas des figures à faire honte à des chanoines?

A ces causes, je crois qu'il faut passer à l'ordre du jour sur le fait de l'amaigrissement et de l'excommunication.

ALCHYMIE, PIERRE PHILOSOPHALE.

Nos anciens livres de chimie ressemblent assez aux *secrets merveilleux du Petit-Albert.* On y trouve des recettes admirables pour ressusciter les morts, guérir toutes les maladies, rajeunir les vieillards, embellir les laides, et créer même des hommes et des animaux, et des plantes, avec un peu de cendre.

Mais l'art de faire de l'or est surtout celui qui occupe le plus de place; art merveilleux qui, de tout temps, a vivement éveillé notre cupidité. Si l'on en croit nos plus doctes alchymistes, son origine remonte jusqu'aux premiers âges du monde. L'honnête Job, ce modèle de patience et de douceur, connoissoit la pierre philosophale, et ce fut avec la pierre philosophale qu'il parvint à septupler sa fortune. Abraham, Joseph, Salomon, et même Saint-Jean-Baptiste, possédèrent le même secret, car on connoît une prose de Saint-Jean-Baptiste où il est dit :

Inexhaustum fert thesaurum
Qui de virgis fecit aurum,
Gemmas de lapidibus.

Il sut, par un art tout-puissant,
En or convertir le sarment,
Et les cailloux en diamant.

Mais j'avoue que j'ai de la peine à partager l'opinion de ces doctes alchymistes; car si le bonhomme Job eut réellement le secret de la pierre philosophale, pourquoi se contenta-t-il de septupler ses trésors? ne pouvoit-il pas aussi bien les centupler? Pourquoi eut-il la bonté de se laisser dépouiller de tous ses biens, pour aller gémir, à la belle étoile, sur un fumier? Abraham avoit beaucoup de troupeaux et trois cent dix-huit valets, dans lesquels Saint-Bonaventure voit évidemment les trois cent dix-huit Pères du concile de Nicée; mais ne peut-on pas bien avoir trois cents pâtres, bergers, palefreniers, dans ses écuries, sa basse-cour, sans posséder pour cela la pierre philosophale? Joseph et Salomon furent très-riches; mais l'histoire nous indique la source de leur fortune: l'un vendit fort cher le blé qu'il avoit acheté fort bon marché; l'autre envoyoit à Ophir des flottes nombreuses qui revenoient chargées d'or. Si le sage roi des Juifs eût fait usage de la pierre philosophale, il est évident qu'il se seroit chargé lui-même d'approvisionner ses hôtels des monnaies. Quant

à Saint-Jean, quel besoin d'or et d'argent pouvoit avoir cet anachorète couvert de la dépouille d'un mouton, vivant au milieu des déserts et se nourrissant de sauterelles?

Il faut donc redescendre à une époque moins reculée pour trouver cet art merveilleux établi sur notre indigent hémisphère. Aristote ne fait aucune mention de la pierre philosophale; Hérodote vante beaucoup les richesses de Crésus, mais ne les attribue nullement au savoir des alchymistes. L'Inde n'eut jamais besoin de recourir à leurs talens; la richesse de son sol vaut mieux que toutes les transmutations possibles. Les premiers Romains, qui vivoient de légumes cuits dans des vases de terre, faisoient fort peu de cas de l'or. Mais quand le luxe et l'avarice eurent remplacé le désintéressement et la modestie, on chercha naturellement à grossir ses trésors. Pline rapporte que Caligula parvint à faire de l'or, mais que les frais de l'opération furent si exorbitans, qu'il n'osa plus la tenter. Depuis Caligula jusqu'au renouvellement des sciences en Europe, on ne voit guère que quelques charlatans se vanter de faire de l'or, et courant le monde pour trouver des dupes. Un de ces charlatans vendit à l'empereur Anastase II un mors de cheval d'or massif, enrichi de pierreries; mais on

s'aperçut bientôt de la supercherie, et le savant alchymiste en fut quitte pour finir ses jours dans un cul de basse-fosse.

Ce ne fut qu'au quatorzième siècle que la pierre philosophale commença à jouir d'une haute considération. Raimond Lulle, Nicolas Flamel, Arnaud de Villeneuve, Paracelse, Michel Sendivogius, et plusieurs autres, passèrent, sans difficulté, pour possesseurs de cet admirable secret. Flamel avoit amassé 150,000 écus, somme extraordinaire pour ce temps-là. Il étoit en même temps grand alchymiste. Ne devoit-on pas naturellement présumer qu'il avoit découvert la pierre philosophale? Son exemple excita une prodigieuse émulation; les adeptes se multiplièrent de toutes parts: le grand œuvre devint l'objet de toutes les méditations publiques, et l'on feroit un volume entier des noms seuls de tous ceux qui s'en occupèrent. Plusieurs procédoient de bonne foi, car l'impossibilité de réussir n'étoit pas démontrée; peut-être ne falloit-il qu'une heureuse occasion; peut-être étoit-elle sur le point de s'offrir d'elle-même : quel bonheur de la saisir, et quels regrets si quelqu'autre venoit à s'en emparer! Avec la pierre philosophale ne devenoit-on pas le premier homme du monde? Les plus beaux génies se laissoient

entraîner par ces idées. Vanhelmont étoit sûr que la pierre philosophale existoit; il l'avoit vue, il en avoit goûté; elle étoit de couleur jaune et safranée : on lui en avoit donné un quart de grain avec lequel il avoit fait plusieurs marcs d'un or parfait.

Sennert, Libavius, et beaucoup d'autres, assuroient que la transmutation des métaux n'avoit rien d'impossible. Pic de la Mirandole étoit du même avis.

Cependant les alchymistes ne s'accordoient pas entre eux sur les principes de cet art extraordinaire; quelques-uns en mettoient l'origine jusque dans le ciel, et regardoient les rayons de l'astre du jour comme la source primitive, la quintescence véritable de la poudre de projection; d'autres soutenoient que les élémens en étoient répandus dans toute la nature, et qu'ils étoient le principe actif de l'univers. Le plus grand nombre en cherchoit la source dans le sein même des métaux. Le mercure leur paroissoit évidemment propre à produire de l'argent; il ne s'agissoit, suivant eux, que de fixer son inconstance, enchaîner sa mobilité et coaguler ses parties, comme on change le lait en fromage avec de la présure. Rien n'échappoit à l'ardeur de leurs poursuites, et, dans l'excès de leur zèle, toutes les matières leur

étoient indifférentes ; les plus humbles sécrétions ne leur sembloient point indignes d'examen. Plusieurs périrent de misère au milieu de leurs travaux, et l'un d'eux disoit en mourant que s'il avoit un ennemi, il ne voudroit, pour toute vengeance, que lui léguer l'amour de l'alchymie.

Tandis que ces tristes victimes expiroient dans les angoisses, d'heureux charlatans couroient toute l'Europe en se vantant de posséder le plus rare et le plus merveilleux des secrets. Des empereurs, des rois, des princes, de grands seigneurs eurent la foiblesse de les écouter et de payer fort cher leur vertu miraculeuse. En 1648, l'empereur Ferdinand III fut tellement persuadé qu'il avoit, de sa main royale, changé en or une demi-livre de mercure, à l'aide d'une teinture philosophique, que, pour perpétuer le souvenir de cette incomparable métamorphose, il fit frapper une médaille sur laquelle on voyoit un jeune homme nu portant, au lieu de tête, la face d'un soleil environnée de rayons. Au revers on lisoit : *Laudetur Deus in æternum qui partem suæ infinitæ potentiæ nobis suis abjectissimis creaturis communicat : Gloire éternelle à Dieu, qui daigne communiquer à ses plus abjectes créatures une portion de sa puissance*

infinie. L'auteur de cette transmutation s'appeloit *Richthausen;* il fut créé baron, et répéta ses expériences devant l'électeur de Mayence, un grand-vicaire, et plusieurs souverains de l'Allemagne. Que devint cet illustre baron? on l'ignore, mais son nom fut long-temps célèbre dans le dix-septième siècle. Plusieurs années auparavant, un docte apothicaire de Venise avoit, suivant Cardan, converti, en présence du doge Giotti, du mercure en or. Jonston rapporte que Nicolas de la Mirandole étoit aussi parvenu à changer du cuivre en or, et que le fait étoit tellement avéré, qu'il y auroit eu de l'impudence à le révoquer en doute.

Qui croiroit qu'un homme d'un esprit aussi élevé, d'une ame aussi forte que le cardinal de Richelieu, ait été dupe de quelques fripons? Il voulut connoître le secret du grand œuvre, fit faire des expériences devant lui, en parut fort satisfait, et paya libéralement un adroit escamotage. Il y eut encore au commencement du dernier siècle quelques adeptes qui renouvelèrent les mêmes scènes, et Voltaire rapporte qu'il vit à Paris un signor *Dammi*, marquis de *Conventiglio*, qui tira quelques centaines de louis de plusieurs grands seigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Personne n'a parlé avec plus d'esprit que Fontenelle de la folie des alchymistes.

« Il n'y a, dit-il, que l'extrême avidité que » nous avons naturellement pour les richesses, » qui puisse nous persuader qu'un homme qui » prétend avoir le secret de faire de l'or, soit » réduit à tirer de l'argent d'un autre pour » lui faire part d'un si beau secret. Quel besoin » d'argent peut avoir cet heureux mortel ? » Cependant c'est un panneau dans lequel on » donne tous les jours par la séduction de ces » sortes de charlatans, qu'un langage mys- » térieux, une conduite fanatique, des pro- » messes exorbitantes devroient rendre fort » suspects, et ne font que rendre plus impor- » tans. Sans vouloir décider si l'art de faire » de l'or est impossible, on peut soutenir au » moins qu'une extrême difficulté, prouvée » par l'expérience, doit être traitée comme » une impossibilité, sinon dans les théories, » au moins dans la pratique. Mais supposé que » par le moyen d'un soufre d'or bien séparé » des autres principes, on vînt à bout, en » l'appliquant à de l'argent, de convertir ce- » lui-ci en une masse d'or du même poids et » du même volume, qu'y gagneroit-on, si ce » n'est une expérience fort curieuse pour la- » quelle certainement on auroit fait des frais? »

Fontenelle étoit très-persuadé que jamais personne n'avoit fait d'or, malgré le témoignage de Sennert, de Libavius, de Pic de la Mirandole. Si quelques chimistes se sont fait remarquer par leur opulence, c'est qu'ils employèrent pour s'enrichir des moyens plus sûrs que la poudre de projection. Raimond Lulle étoit receveur de l'impôt établi par Edouard III sur l'exportation des laines d'Angleterre dans le Brabant. Arnaud de Villeneuve étoit grand médecin et grand chimiste, et n'employoit, pour la guérison de ses malades, que des préparations chimiques auxquelles il avoit eu le talent de donner une grande vogue. Nicolas Flamel s'enrichit par un tour de main que beaucoup d'autres ont répété après lui. Il tenoit les livres des Juifs à l'époque où ils furent chassés de France. Il s'accommoda avec leurs débiteurs, qu'il déchargea adroitement sur ses registres, et qui consentirent d'autant plus volontiers à ses arrangemens, qu'ils auroient infailliblement payé la somme totale au fisc. On pourroit aussi facilement rendre raison de toutes les fortunes qui ont paru exorbitantes et rapides, et que la crédulité du peuple a imputées à la pierre philosophale.

On connoît aujourd'hui toutes les supercheries employées par les adeptes qui couroient le

monde pour opérer le grand œuvre. Quelques-uns se servoient d'une petite canne creuse qui renfermoit de l'or, et dont l'extrémité étoit fermée avec de la cire; ils l'introduisoient dans le creuset sous prétexte de remuer les matières, la cire fondoit, l'or de la canne couloit, et le miracle étoit opéré; d'autres avoient des creusets enduits intérieurement d'une couverte susceptible de se dissoudre par l'action du feu, et sous laquelle ils avoient soin de cacher de l'or. Quelques-uns creusoient des charbons et y cachoient le métal qu'ils se vantoient de produire.

Vers le commencement du dernier siècle, un soldat se présente, dans une ville de Thuringe, à la porte d'une duchesse; il étoit jeune, bien fait, et blessé : il ne trouvoit d'asile nulle part; il venoit implorer la générosité de son altesse, dont le caractère noble et bienfaisant étoit connu de toute l'Allemagne. La duchesse ne pouvoit démentir une si belle réputation : le héros malheureux est reçu, soigné, traité avec tous les égards possibles. Sa guérison achevée, il ne veut point, à son tour, partir sans donner à son altesse un témoignage signalé de sa reconnoissance. Il possédoit trois chalumeaux avec lesquels on parvenoit, le plus aisément du monde, à chan-

ger le mercure en argent; il ne s'agissoit que de mettre la matière dans un creuset, et de souffler dessus. Les trois chalumeaux réussirent à merveille. Il ne restoit plus rien au soldat, mais il connoissoit une quantité considérable de ces chalumeaux cachés dans une abbaye de Wurtzbourg, qu'il avoit pillée, et qu'il indiqua à la duchesse. Tant de désintéressement méritoit bien une récompense; l'altesse combla son hôte de présens, reçut à regret ses adieux, se hâta d'écrire à l'évêque de Wurtzbourg, qui ne put découvrir ni le couvent, ni les religieux, ni les chalumeaux.

Est-il possible de faire de l'or? la chimie parviendra-t-elle à découvrir les élémens des métaux, comme elle a découvert ceux de l'air et de l'eau? C'est une question qu'il est, maintenant, impossible de résoudre, parce qu'il est impossible d'assigner les limites de la science et de fixer les bornes de l'intelligence humaine.

FAUNES, SATYRES, PÉLICAN, CROCODILE, TAUPES, COLIMAÇONS BORGNES, FLEURS DES FÉVES, ET AUTRES OBJETS DE CETTE IMPORTANCE.

Vous me demandez s'il est vrai qu'il existe des Faunes, des Satyres, des Sylvains, des Égypans?

S'il est vrai que le Pélican se perce le sein pour nourrir ses petits de son propre sang?

Si le Crocodile imite le cri des enfans pour attirer les hommes et les dévorer?

Si la Taupe et le Colimaçon-borgne sont aveugles?

Si la Fleur des féves rend fou?

Si la Tourterelle est un modèle de fidélité conjugale?

Si les Feux-follets sont de malins Génies qui conduisent à mal les voyageurs?

Si les Feux qui filent la nuit dans l'atmosphère sont des étoiles qui tombent ou des ames qui passent?

Si le Clair de lune noircit le teint des dames?

Si les Talismans préservent de malheurs, et les amulettes de maladies?

Si le Tombeau de Mahomet est suspendu entre deux aimans?

Si Annibal a fondu les Alpes avec du vinaigre?

Si le Soleil danse le jour de Pâques, et si l'on voit trois soleils le jour de la Trinité?

Si les Nuages de feu et les Combats dans les airs sont signes de guerre?

Si la Pierre d'aimant guérit le mal de dent?

Si les Animaux féroces ont peur du feu?

Si les Paratonnerres attirent la foudre?

Si la Chouette, la Pie et le Corbeau sont voleurs?

Si la Crainte seule empêche l'homme de Nager naturellement?

Si l'On pèse plus avant dîner qu'après?

Si les Jours caniculaires sont dangereux pour les baigneurs?

J'ai l'honneur de vous répondre :

1° Les anciens n'ont jamais douté qu'il existât des Faunes, des Satyres, des Égypans. Hérodote en place une nation toute entière dans les montagnes de la Scythie. Pline et Elien disent la même chose qu'Hérodote. Plutarque rapporte que, du temps de Sylla, on trouva un Faune à Nymphée, près d'Appollonie, et qu'on l'apporta à ce dictateur. Le dieu des forêts ne prononçoit aucun son articulé; sa voix n'étoit

qu'un hurlement rude et sauvage qui tenoit du hennissement du cheval et du cri du bouc. Il témoignoit peu de dispositions pour la société des hommes, mais beaucoup pour celle des dames. Suivant Philostrate, on prit un Égypan en Ethiopie, mais celui-là étoit moins sauvage, d'un caractère doux et sociable. On parvint à l'apprivoiser et à le rendre familier. Saint-Jérôme, dans la vie de Saint-Antoine, atteste que ce saint hermite rencontra dans le désert, non seulement un centaure, mais un vrai Satyre; ils causèrent et déjeûnèrent ensemble. Le Satyre conjura Saint-Antoine de prier Dieu pour lui, et le saint le lui promit. Saint-Jérôme ajoute que non seulement les Satyres existent, mais qu'ils sont très-dévots (1). On cite beaucoup d'exemples d'hommes trouvés dans les forêts, le front paré de cornes. Le maréchal de Lavardin en amena un à Henri IV, qu'on avoit pris dans les forêts du Maine. Ambroise Paré, Aldrovande, Thomas Bartholin, en rapportent une foule d'exemples.

Malgré ces autorités, on est obligé de regarder l'existence des satyres comme une fic-

(1) *Satyros non solum uti ratione sed et religionem colere.* (*In vitâ S. Pauli eremitæ.*)

tion inventée par les poètes pour peupler les bois et embellir leurs descriptions. Un animal moitié homme, moitié chèvre ne pourroit marcher : ce seroit un véritable monstre. Les Faunes dont parlent Hérodote, Pline, Elien, n'étoient que des singes. Pausanias les décore d'une longue queue; et quand même ils n'auroient pas eu cet ornement, on pourroit supposer que ces prétendus satyres n'étoient qu'une peuplade d'orangs-outangs. Quant à celui qui eut l'honneur de déjeûner avec Saint-Antoine, François Hedelin, qui nous a donné une savante dissertation sur ce sujet, nous déclare formellement que ce n'étoit qu'un démon sorti d'enfer pour se moquer de Saint-Antoine. On peut croire aussi que l'imagination vive et brillante de Saint-Jérôme l'égaroit quelquefois, et qu'il ne prenoit pas toujours soin de s'assurer de la vérité des faits. Les cornes ne sont point un ornement étranger à la nature humaine : on a vu même des dames partager avec les hommes cette étrange parure. En 1599, le nommé Trouillu se fit voir à Paris, et ailleurs, avec une belle corne au front. Aquapendente a connu, à Padoue, un homme de distinction qui portoit au front une petite corne longue comme une olive d'Espagne et grosse comme le petit doigt. Il ajoute qu'il engendra

une postérité ruminante comme celle des béliers et des chèvres. Un président du parlement de Dijon, âgé de plus de soixante ans, tomba malade d'une fièvre intermittente qui se termina par la naissance d'une corne qui s'alongea considérablement. Veslingi en extirpa une à une fille de Padoue. Tous ces faits s'expliquent par des causes naturelles ou d'adroites supercheries.

2° C'est encore l'imagination des poètes qui a prêté au Pélican une tendresse héroïque, et en a fait l'emblême de l'amour maternel. Le Pélican est un oiseau vorace qui porte à la partie inférieure de son bec une large poche dans laquelle il enferme le poisson qu'il a pêché. S'il ouvre son réservoir pour en nourrir ses enfans, il ne fait rien en cela que ne fassent tous les oiseaux.

3° On fait trop d'honneur à l'intelligence du Crocodile, quand on suppose qu'il imite le cri des enfans pour attirer leurs mères et les dévorer. Il est démontré par les observations des naturalistes les plus exacts, que le crocodile est habituellement muet, et qu'il ne pousse de cris que dans les transports de quelque violente passion. Sa voix est sourde, mugissante et sauvage, et fort loin, par conséquent, de ressembler à la voix plaintive des

enfans. On peut consulter à cet égard la savante dissertation de M. Descourtils dans ses *Voyages d'un Naturaliste*.

4° La Taupe n'a que de fort petits yeux, mais elle en a qu'on distingue à la vue simple. Thomas Brown, qui a disséqué un grand nombre de taupes, leur a trouvé cet organe très-imparfait, et soupçonne qu'il ne leur a été donné que pour les avertir de la présence de la lumière. Il n'est personne qui n'ait observé qu'une taupe, enlevée de son trou, se dirige dans le sens opposé au danger, et se précipite vers les sinuosités de son monticule.

Si le Colimaçon est borgne, il est évident qu'il n'est pas aveugle; mais il n'est même pas borgne, et c'est une insulte qu'on lui fait que de lui donner cette dénomination. Les longs tubes dont sa tête est armée sont des télescopes qui lui servent à distinguer les objets et diriger sa marche. Un savant présume que la force de ces télescopes ne va pas jusqu'à découvrir les étoiles; mais il n'est pas nécessaire qu'un colimaçon soit astronome.

5° On craint en général la Fleur des féves pour les fous; c'est qu'à l'époque où elles fleurissent, la chaleur agite le sang, et que la folie augmente quand le sang fermente plus vivement.

6° La Tourterelle est si douce, qu'on regrette de lui enlever la réputation qu'on lui a faite, d'être un modèle de fidélité; mais la douceur est souvent compagne de la foiblesse, et je suis forcé d'avouer que j'ai vu des tourterelles oublier les lois de la constance pour coqueter avec des amans; peut-être étoit-ce la contagion du mauvais exemple, car ces tourterelles étoient domestiques et vivoient parmi nous. Mais M. Leroy assure qu'il en a vu de sauvages, faire deux heureux de suite, sans quitter la même branche.

7° Ces génies aériens qui apparoissent la nuit sur les bords des étangs, et sous la forme d'une flamme vive et errante; ces Feux-follets que, dans quelques villages, on appelle des *culards*; ces esprits malins qui attirent les voyageurs pour les noyer dans les étangs, sont des vapeurs inflammables qui se dégagent des marais et s'allument à l'aide de l'électricité, ou par quelqu'autre cause inconnue. On les voit voltiger aussi quelquefois dans les cimetières. Ces sortes de vapeurs sont communes dans tous les lieux qui renferment des matières animales ou végétales en putréfaction. Elles ne rient pas, comme le prétendent les gens de la campagne; mais leur inflammation est quelquefois accompagnée d'un léger pétillement, comme l'étincelle électrique.

8° Un météore plus étonnant est celui de ces Étoiles qui semblent se détacher, pendant la nuit, des voûtes du ciel, et se précipiter sur la terre. On dit communément que les souhaits qu'on fait pendant cette apparition, sont accomplis : mais personne encore n'a pu trouver le temps d'en former un, tant le passage de ce météore est subit et rapide. Le peuple, qui voit dans ce phénomène le passage d'une ame qui vole en paradis, entend mal la théorie du ciel, puisque l'étoile descend au lieu de monter; mais il ne faut pas être difficile avec les gens pieux. Ceux qui croient que ces feux-follets sont réellement des étoiles qui tombent, n'ont pas des idées d'astronomie bien exactes; car si chaque étoile est un soleil, quel ravage ne feroit pas une étoile qui tomberoit? Il est, au reste, fort difficile d'avoir des idées justes sur ce météore. Je lis dans l'astronomie élémentaire de M. Biot que ces étoiles tombantes pourroient bien être des débris de comètes qui traversent notre tourbillon avec une vitesse extrême, ce qui fait que leur apparition est si courte. Mais comment se feroit-il que ces débris de comète parussent toujours avec la même grandeur, le même éclat, la même vitesse? et puis quel inconcevable mouvement ne faudroit-il pas leur supposer

pour leur faire parcourir en un clin d'œil plusieurs centaines de millions de lieues? Leur vitesse seroit plus grande que celle de la lumière. J'avoue que j'aime autant les ames qui passent. Descartes prétend que ce sont des matières terrestres qui rencontrent en l'air le second élément, ce qui fait qu'elles s'enflamment et retombent sur la terre. Il assure même qu'au lieu où elles tombent, on trouve une matière visqueuse et gluante qui ne brûle point (1). Mais Descartes a-t-il vu cette matière visqueuse? s'est-il assuré qu'elle provient de l'étoile qui tombe? Quel homme s'est jamais trouvé immédiatement au-dessous de ces étoiles? Les savans qui s'attachent humblement aux idées les plus simples, attribuent ce phénomène au fluide électrique, qui, rencontrant des matières humides dans l'atmosphère, parcourt leurs molécules en formant des étincelles dans tous les intervalles qui les séparent. On doit observer que parmi les pièces d'artifice dont nous nous servons dans nos fêtes, il en est plusieurs qui imitent assez bien le phénomène des étoiles qui

(1) On croit, dans les campagnes, que ces feux tombans produisent les pierres constellées qu'on trouve souvent parmi les cailloux. Cas pierres sont des oursins pétrifiés que tout le monde connoît aujourd'hui.

traversent. Cette considération dispense peut-être de recourir aux comètes.

9° La Lune est l'astre favorable aux amours. Loin de noircir le teint des dames, elle le rafraîchit, car l'air est plus tempéré pendant la nuit. Et comment la lune noirciroit-elle le teint? sa lumière est douce et innocente; les expériences des physiciens prouvent qu'elle ne produit aucune chaleur sensible.

10° Les Talismans ont joui d'une grande considération dans l'antiquité. Ausone en fait remonter l'origine à un roi d'Egypte nommé *Necepsos*.

Quique magos docuit mysteria vana Necepsos.

Le palladium de Troye, les boucliers célestes de Rome, la pierre de la mère des Dieux étoient des talismans. On a fait autrefois à Virgile l'honneur de le citer comme un habile compositeur de talismans. On lui attribue une mouche d'airain qu'il suspendit à l'une des portes de Naples, et qui, pendant huit ans, empêcha les mouches de pénétrer dans la ville. On lui attribue une statue armée d'une trompette, dont le souffle écartoit la poussière, de ses jardins. Grégoire de Tours prétend que si la ville de Paris est aujourd'hui exposée aux incendies, aux rats et aux couleuvres, c'est

que de son temps des Vandales eurent la barbarie de détruire un rat, un serpent et un loir d'airain qui préservoient la capitale de tout fléau. Pline croit que c'étoit d'un talisman que Milon de Crotone tenoit la force prodigieuse qui le distinguoit. Les soldats égyptiens portoient sur eux des figures de scarabées pour fortifier leur courage. On croyoit alors que les scarabées n'avoient point de femelles, et que tout devoit être viril chez eux. Le docteur Hufeland rapporte qu'une armée allemande ayant été défaite par les Français, on trouva des talismans ou *amulettes* au cou de tous les prisonniers et de tous les morts. Suidas dit qu'on attachoit au cou des rois d'Egypte un talisman dont la vertu étoit de les préserver de toute injustice. Quel dommage qu'on n'ait pas conservé un si précieux spécifique pour les Beys qui commandent aujourd'hui dans cette malheureuse province! Le célèbre, ingénieux et brillant Périclès ne dédaignoit pas de porter, en collier, un talisman que des dames grecques lui avoient donné. Macrobe rapporte que les triomphateurs se procuroient des petites boites où de savans mathématiciens avoient enfermé des préservatifs contre l'envie. On attacha ensuite ces bulles aux édits des Empereurs, et elles ont donné leur nom aux rescrits des papes.

Les talismans se composoient avec un métal fondu sous l'influence d'une constellation qui leur infusoit une vertu particulière. Les amulettes se formoient de quelques plantes, de quelque dessin figurés sur l'ivoire, le bois, les métaux ou les pierres précieuses. On appeloit ces dessins *Gamahez*, d'où nous avons fait *Camées*.

On s'en servoit contre la fièvre, la migraine, les maux de dents, les catarrhes, la goutte, la paralysie, l'apoplexie, la toux, la gravelle, etc. J'ai vu à Paris, il y a moins de dix ans, des enfans aux hochets desquels on avoit attaché une petite plaque avec des caractères pour faciliter leur dentition, et les préserver de convulsions. La vertu des talismans et des amulettes a été soutenue par Alexandre d'Aphrodisée, Porphyre, Marcile-Ficin et la plupart des philosophes de l'école de Platon. Gaffarel a fait un traité exprès pour en prouver l'efficacité et les défendre de l'imputation qu'on leur faisoit de tenir à la magie. D'autres écrivains les attaquèrent avec véhémence. Il faut lire à ce sujet un ouvrage du R. P. Placet, intitulé : *la Superstition du temps reconnue aux talismans, figures astrales et statues fatales avec la poudre de sympathie soupçonnés de magie.* C'est plaisir que de le

voir s'évertuer contre les magiciens, suppôts du démon, messagers d'enfer, qui *infectent et contaminent* le monde par leurs inventions diaboliques. Le docte curé Thiers cite cent autorités tirées des conciles, des SS. Pères, des statuts synodaux, qui déclarent les amulettes et talismans superstitieux et diaboliques. Mais le raisonnement a fait plus que le livre du R. P. Placet et que les anathêmes des conciles. Dès le temps de Jules Scaliger on se moquoit de ces préservatifs. Ce savant rapporte qu'un illustre astrologue avoit fabriqué, avec tout le cérémonial requis, un talisman contre les mouches; à peine l'eut-il placé sur sa fenêtre, qu'à la grande confusion de l'art, une mouche vint se poser dessus et le salir de son ordure. Pour peu qu'on veuille raisonner, comment pourra-t-on se persuader que des paroles ou des figures gravées sur une plaque de pierre, de métal ou de bois, aient la vertu de guérir les maladies ou de préserver une ville de la peste et des incendies? N'est-il pas évident que toute maladie procède d'un désordre dans l'organisation physique, comme tout dérangement dans une montre provient de quelque obstacle dans ses rouages et ses ressorts? or, quel est l'horloger qui crût pouvoir raccommoder votre pendule et la remettre

à l'heure avec une plaque chargée de figures et de caractères? Un talisman qui se détruiroit lui-même dans un incendie, une petite figure de bois qu'un rat rongeroit s'il avoit faim, peuvent-ils garantir votre village des rats et des incendies?

11° Le temps est passé où les récits des voyageurs ressembloient à des contes du Petit-Poucet. On ne dit plus aujourd'hui que le *tombeau de Mahomet* est à la Mecque : tout le monde sait qu'il est à Médine. On ne dit plus qu'il est suspendu entre deux aimans : on convient qu'il n'est entouré que d'une balustrade de fer. Un tombeau suspendu entre deux aimans seroit une chose fort curieuse ; mais il faudroit pour cela trouver deux aimans d'une force mathématiquement égale, ce qui est à peu près impossible. En supposant même qu'on les découvrît, le moindre mouvement de l'air romproit l'équilibre, et le tombeau miraculeux se précipiteroit vers la terre. On a cru autrefois que ces sortes d'expériences étoient possibles. Bede, dans son livre des Sept Merveilles du Monde, assure que la statue du cheval de Bellerophon étoit suspendue en l'air sans chaînes, sans appui, sans autre moyen que deux grandes pierres d'aimant qui le tenoient en équilibre. Saint-Augustin, Saint-Isidore et

Cedrène parlent d'une statue suspendue entre deux aimans dans le temple de Sérapis. Pline rapporte que l'architecte Dinocharès proposa à Ptolomée Philadelphe de construire un temple dont les voûtes, garnies de pierres d'aimant, tiendroient en l'air la statue de la reine Arsinoë; mais son projet ne fut point exécuté. Le seul physicien qui soit parvenu à suspendre un corps en l'air, au moyen de l'aimant, est un jésuite qui, à force de tâtonnemens, plaça une aiguille si adroitement entre deux aimans, qu'elle resta un instant en équilibre. Le miracle dura deux secondes.

12° On ne conçoit pas comment des hommes raisonnables ont pu écrire qu'Annibal, pour passer les Alpes plus commodément, prit le parti de les dissoudre dans du vinaigre. Quelle belle quantité de vinaigre n'eût-il pas fallu pour cette opération chimique! On peut, avec le vinaigre, dissoudre quelques portions de substances calcaires, telles que le marbre, la craie, etc.; mais dissoudre les Alpes, la tentative est un peu hardie!

13° J'ai soigneusement observé le soleil à son lever, les jours de Pâques et de la Trinité, et je suis obligé de dire, à ma grande confusion, que je ne l'ai jamais vu danser, et qu'il m'a toujours paru seul au milieu de son empire,

comme aux plus simples dimanches de l'année. Il est à présumer qu'il faut, pour reconnoître cette merveille, une grâce particulière qui m'a manqué.

14° Avant que le phénomène des aurores boréales eût été observé attentivement par nos modernes physiciens, les nuages enflammés excitoient de grandes alarmes; l'imagination effrayée croyoit y voir des armées s'attaquer et se combattre. Pline même assure qu'on entendoit quelquefois le bruit des armes, des clairons et des trompettes. Aujourd'hui l'on ne voit plus d'armées, l'on n'entend plus de trompettes. Les leçons des savans ont redressé notre vision et rassuré notre courage.

15° Cette propriété singulière de l'aimant, d'affecter la direction du nord, a fait croire à beaucoup de personnes qu'il étoit doué de vertus secrettes et particulières. On annonça, en 1765, dans le Journal Encyclopédique, qu'il guérissoit radicalement le mal de dent. On répéta l'expérience : elle se trouva fausse. Le journaliste répliqua qu'il falloit, pour obtenir du succès, avoir la face tournée au nord et toucher la dent avec le pôle-sud de l'aimant. On essaya de nouveau, et nombre de malades prétendirent avoir été guéris. Sigaud de la Fond assure que non seulement il est parvenu

à dissiper, de cette manière, le mal de dent, mais la migraine, la goutte, le rhumatisme. Le docteur Descemets a publié plusieurs observations qui confirment le témoignage de Sigaud; mais il est possible que l'imagination seule ait opéré les cures dont parlent ces deux docteurs. Si l'aimant avoit la vertu qu'ils lui attribuent, pourquoi chercherions-nous encore aujourd'hui tant d'élixirs, de topiques, et de recettes de tous les genres? Il en est de la vertu des remèdes comme de celle des hommes : quand elle est réelle, personne ne la conteste.

16° Les voyageurs qui aiment à s'amuser aux dépens de leurs lecteurs, peuvent écrire qu'on se garantit des bêtes féroces en allumant du feu autour de soi, ou même en mettant seulement sa pantoufle à quelque distance du lieu où l'on se couche. J'aime mieux m'en rapporter à Tavernier, qui raconte que quelques soldats ayant été contraints, en Afrique, de coucher au milieu d'une forêt, allumèrent un grand feu pour se préserver de l'humidité de la nuit et de l'invasion des lions qui se trouvoient dans ces quartiers; mais à peine étoient-ils endormis, qu'un lion se jeta sur l'un d'eux et l'auroit dévoré, si ses camarades ne fussent venus à son secours. La faim ne connoît point de dan-

gers : elle brave toutes les pantoufles et tous les élémens.

17° L'usage des paratonnerres est fondé sur la vertu qu'ont les pointes de soutirer, sans détonnation et sans bruit, le fluide électrique, dont l'identité avec le tonnerre est aujourd'hui démontrée. Les anciens avoient quelque connoissance de cette propriété. Hérodote nous rapporte que les Thraces désarmoient le ciel de ses foudres en décochant leurs flèches contre les nues. On plaçoit des épées à l'extrémité des mâts de vaisseau. Numa paroît avoir eu connoissance des paratonnerres. Si l'on étoit plus zélé ou plus instruit en France, nulle maison ne seroit sans paratonnerre ; mais on dit : « Le » paratonnerre attire la foudre : quel besoin » avons-nous de provoquer ce fléau redou- » table ? » Il faut répondre que si le paratonnerre attire la foudre, c'est pour en dépouiller le nuage qui nous menace, la conduire dans l'intérieur de la terre, et nous en préserver. C'est ainsi qu'en médecine, les remèdes irritans attirent le mal sur une partie, pour en garantir une autre. Il est physiquement impossible qu'une maison suffisamment armée de paratonnerres soit jamais foudroyée. C'est une vérité prouvée par les expériences les plus décisives, et qu'il seroit trop long de rapporter.

18° L'illustre Buffon, qui a si bien vu et étudié les mœurs des oiseaux domestiques, convient que le corbeau et la pie sont éminemment disposés au vol; et l'on en a vu un exemple à l'article EXCOMMUNIÉS. Il est constant que la pie, la corneille et le corbeau se plaisent à entasser : d'où vient ce caractère? on l'attribue à un besoin d'action, à l'imperfection de l'organe du goût, qui ne leur permet pas de distinguer ce qui leur est utile, de ce qui ne l'est point. On célébroit autrefois, à Paris, la messe de la pie, en mémoire d'une pauvre fille qu'on avoit pendue fort injustement pour avoir volé de l'argenterie. Après sa mort, on reconnut que la coupable étoit une pie. La chouette aime aussi à entasser, et c'est sans doute à cause de ce penchant que s'est établi le proverbe : *Voleur comme une chouette.*

19° Pline a très-bien décrit la misère du roi de la nature; l'homme, ce monarque si fier, est, sous plusieurs points de vue, fort inférieur à plusieurs de ses sujets. Le canard, le cygne et l'oie, volent, marchent et nagent : l'homme est essentiellement attaché à la terre. On prétend que s'il ne nage pas comme les autres animaux, c'est la crainte seule qui le

retient. Quelques connoissances d'anatomie comparée suffisent pour prouver le contraire. Le centre de gravité n'est pas le même dans l'homme et dans les animaux. Les quadrupèdes nagent par le même mouvement qui les fait marcher sur la terre. L'homme, pour nager, a besoin de changer la position de son corps et de quitter la ligne droite pour s'étendre horizontalement; toute l'habitude de ses mouvemens est donc dérangée : ce n'est que par l'étude et la réflexion qu'il parvient à nager.

20° Il est évident qu'on pèse plus après dîner qu'avant, car au poids du corps il faut ajouter celui des alimens qu'on a pris; mais il arrive très-souvent qu'on se trouve plus léger après dîner, parce qu'alors les forces sont plus vives, et qu'on fait plus facilement équilibre avec la colonne d'air qui nous presse. La différence du poids est compensée par la force d'élasticité. Placez-vous dans une balance, le poids de votre corps sera plus considérable. Mais le sentiment de vos forces vous fera illusion, et vous confondrez aisément ce sentiment avec la réalité. L'heure du jour où l'on pèse le moins est celle du lever, d'abord parce que la transpiration a diminué

la masse de nos humeurs; ensuite parce que le repos de la nuit nous a donné une nouvelle vigueur.

21° Les jours Caniculaires étoient fort révérés des anciens. Homère regarde la canicule comme une constellation très-funeste; et le peuple est généralement persuadé que ceux qui se baignent dans les jours caniculaires, courent grand risque de se noyer. Il suffiroit, pour détruire ce préjugé, d'observer que les calculs d'autrefois ne sont plus ceux d'aujourd'hui, et que la canicule d'Homère n'a rien de commun avec la nôtre.

Mais il ne faut pas de science astronomique pour se convaincre que ni *Procion*, ni *Sirius*, qu'on appelle communément *le petit et le grand chien*, ne peuvent envoyer sur notre globe d'influences propres à noyer ceux qui se baignent. On se noie quand on nage mal, qu'on nage trop long-temps, qu'on joue avec le danger, ou qu'on prend le bain dans un moment défavorable, comme lorsque la digestion n'est pas bien faite. Les noyés sont ordinairement plus communs dans la canicule que dans tout autre temps, parce qu'alors la saison est plus chaude, les baigneurs plus nombreux, et les accidens plus fréquens.

PAUVRES.

Donner aux Pauvres porte-t-il bonheur?

Par où pourrois-je mieux terminer cet ouvrage que par un hommage au malheur et à l'indigence? Que je serois coupable, si j'entreprenois de détruire tous les préjugés! En est-il de plus noble, de plus généreux, que celui qui prend sa source dans les sentimens les plus doux de la nature et les plus utiles à l'humanité? Qui pourroit voir un pauvre sans être ému? qui pourroit contempler, sans attendrissement, ce front humilié, ces regards soumis, cette attitude humble et prosternée? Cet homme est votre égal; la nature l'avoit fait pour partager avec vous les dons qu'elle vous prodigue: la Fortune en a décidé autrement; vous jouissez de tout: il ne possède rien; vous ne connoissez que l'abondance et les plaisirs: il ne connoît que le travail et les souffrances. Vous habitez un hôtel somptueux, vous couchez sur le duvet et l'édredon: il n'a pas une pierre pour reposer sa tête. Votre table est couverte de mets succulens et re-

cherchés : il mange dans les larmes et l'amertume un pain de tribulations. Quels droits aviez-vous à tant de faveurs, et de quel crime est-il coupable pour mériter tant de peines et de misère? Ah! si le Sort ne consultoit que la Justice, ne récompensoit que la vertu; si les qualités de l'ame étoient un titre pour être heureux, qui sait si cet homme obscur et dédaigné ne viendroit pas, dans vos palais de marbres, sous vos lambris dorés et vos pavillons de pourpre, prendre la place que vous occupez! Vous demandez si *donner aux pauvres porte bonheur*, et moi je vous demande s'il peut être quelque bonheur sans soulager l'infortune?

Quand la douce pitié pénètre dans votre cœur, quand votre main charitable s'étend vers celle du pauvre, quand vous entendez autour de vous les accens de la reconnoissance et les bénédictions dont il vous comble, de quel bien-être intérieur, de quelles touchantes émotions n'êtes-vous pas pénétré! Vous sentiriez-vous, en ce moment, coupable d'une mauvaise action? S'il est vrai que le bonheur consiste dans la paix de la conscience et la satisfaction de l'ame, quelle source plus féconde de bonheur que la bienfaisance? Don-

nez donc au pauvre ; donnez beaucoup si la fortune vous a traité avec libéralité. Conservez religieusement ce saint et vénérable préjugé, *donner aux pauvres porte bonheur.* En donnant aux pauvres, vous réparerez les injustices de la fortune ; vous ramenerez, autant qu'il est possible, cette douce égalité, dont l'intérêt de la société exige le sacrifice ; mais pour laquelle les bons cœurs élèvent toujours quelques secrettes et généreuses réclamations.

FIN DU TOME II ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE Mᵉ Vᵉ JEUNEHOMME,
RUE HAUTEFEUILLE, nº 20.